



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN K5V4 E

A son Altesse Impériale

L'Arciduchesse Sophie

AAI 3810

17
D

576

1870

E 11

LA
QUESTION DU MESSIE
ET
LE CONCILE DU VATICAN

LYON.— IMP. PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

AUX ISRAÉLITES ET AUX CHRÉTIENS

LA

QUESTION DU MESSIE

ET

LE CONCILE DU VATICAN

PAR

MM. LES ABBÉS LÉMANN

PARIS

JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DE TOURNON

LYON

P. N. JOSSERAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, PLACE BELLECOUR

—
1869

Tous droits réservés

AAI 3810



BREF

ADRESSÉ

A MM. LES ABBÉS LÉMANN

LE 6 FÉVRIER 1867

PIUS, PP. IX

DILECTI FILII, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM,

Gratulamur vobis, dilecti Filii, quòd translati in Dei lumen et regnum, et in sortem Domini cooptati, christianæ caritatis vobis inditæ actionem converteritis ad procurandam eorum salutem, quibuscum olim versabamini in tenebris.

Acceptissimum autem habemus studium vestrum in hanc Sanctam Sedem in quâ catholica unitas solidatur; Deumque rogamus, ut sicuti jam gratia sua vobis affulsit, sic per zelum operamque vestram mentes fratrum vestrorum illustret, eosque omnes citiùs ad Nos adducat, ut unum tandem ovile fiat et unus pastor.

Cœlestis verò favoris auspicem et paternæ Nostræ benevolentiae pignus Apostolicam vobis Benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 6 februarii 1867, Pontificatus Nostri, anno XXI.

PIUS, PP. IX.

PIE IX, PAPE

CHERS FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE,

Nous vous félicitons, chers Fils, de ce que, transférés dans la lumière et le royaume de Dieu, et admis à l'héritage du Seigneur, vous consacrez la force de la charité chrétienne, déposée en vous, à procurer le salut de ceux avec lesquels, autrefois, vous viviez dans les ténèbres.

Nous tenons pour très-agréable votre dévouement envers ce Saint-Siège, sur lequel l'unité catholique trouve la solidité, et Nous demandons à Dieu que, de même que sa grâce a déjà brillé pour vous, de même, par votre zèle et par votre travail, elle éclaire l'esprit de vos frères, et qu'elle les amène tous, au plus tôt, auprès de Nous, pour qu'il n'y ait plus enfin qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.

C'est pourquoi, comme gage de la faveur céleste, et comme gage de Notre tendresse paternelle, Nous vous accordons, avec la plus grande affection, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 6 février 1867, la XXI^e année de Notre pontificat.

PIE IX, PAPE.

PRÉFACE

LE BUT DE CET ÉCRIT

On s'est plaint souvent que notre siècle fût un temps de fracas, de poussière et de confusion. C'est qu'entre tous les siècles le nôtre a reçu la mission rude et pénible de renverser tous les murs de séparation qui empêchaient l'unité entre les hommes.

Qu'on regarde en effet ; les murailles de séparation sont en train de tomber de toutes parts. Il n'y a plus de castes ; on ne veut plus de privilèges ; les monopoles sont forcés de disparaître ; on abaisse les montagnes, on perce les isthmes. Ici, la muraille est renversée aux applaudissements des deux partis,

comme en Irlande; là, elle est percée malgré le mauvais vouloir d'une grande puissance, comme à Suez. Dans ce travail de renversement, on remarque avec effroi des démolisseurs sauvages, hommes perdus de toutes manières : quand le travail sera fini, on verra que la Providence les avait placés à l'endroit le plus exposé, ils auront sauté avec le mur.

Or, de toutes ces divisions dont l'humanité avait à souffrir, il n'en était pas de plus ancienne, comme aussi de plus profonde et de plus obstinée que celle qui séparait le peuple juif du reste du genre humain. La division du Juif et du Gentil, mais elle précède toutes les autres divisions de ce monde, comme elle les surpasse toutes ! Vie à part dans la Palestine durant deux mille années, vie à part au sein de toutes les nations durant deux mille autres années, ce peuple avait toujours été le peuple de l'isolement. Aussi le mur de séparation présentait-il de ce côté une double résistance qui ne se rencontrait nulle part ailleurs : une résistance religieuse et une résistance sociale.

Dieu soit béni, la résistance sociale a cédé. Par la brèche qui a été pratiquée dans nos Ghettos le 29 septembre 1791, alors que fut proclamé l'acte d'émancipation, nous israélites français, nous som-

mes rentrés dans la société, et tous nos coreligionnaires des autres pays y rentrent sur nos pas.

Mais il reste la résistance religieuse. Or c'est surtout celle-là qu'il importe de faire céder. Car, alors même que tomberaient toutes les séparations, que tomberaient et montagnes et législations exclusives, si la division religieuse se maintient, elle finira par ramener toutes les autres. Car on ne prouvera jamais que ce n'est point la division religieuse qui a rendus nécessaires les règlements de suspicion et de défiance, fait rechercher les antres et les déserts, et élevé les Ghettos.

Mais si l'unité en religion est absolument indispensable pour conserver l'unité partout ailleurs, ne voit-on pas de suite, pourvu qu'on soit sincère, que le CONCILE DU VATICAN s'annonce comme une assemblée magnifiquement providentielle? Pour prévenir à jamais le retour de ces malheureuses séparations matérielles et sociales, voici que la Papauté veut faire tomber toutes les séparations religieuses; et par ses lettres si touchantes aux protestants de l'Occident et aux schismatiques de l'Orient, Pie IX demande qu'il n'y ait plus de *Sections* d'humanité, en demandant qu'il n'y ait plus de *Sectes*.

• Et nous alors, fils d'Abraham et prêtres de Jésus-Christ, nous qui avons reçu de Pie IX la douce mission de travailler à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur, nous avons été jaloux de voir la muraille du côté de notre peuple achever de s'écrouler également ; et puisque la grande division entre l'Israélite et le Chrétien est la question du Messie, c'est sur cette question que nous avons concentré notre jalousie et nos efforts.

Ce livre est adressé aux Chrétiens comme aux Israélites, parce que les uns et les autres ont quelque chose à renverser pour arriver à se réunir. Les Chrétiens verront surtout dans la seconde partie ce qu'ils doivent faire tomber ; les Israélites le verront dans tout l'ouvrage.

Puisse ce livre, écrit avec cette foi et ce courage que donne l'amour, être comme le premier coup de pioche à ce qui reste de la vieille muraille !

1^{er} novembre 1869, en la fête de tous les Saints
des deux Testaments.

LA
QUESTION DU MESSIE

ET
LE CONCILE DU VATICAN

PREMIÈRE PARTIE

PHASES DIVERSES DE LA QUESTION MESSIANIQUE AU SEIN
DU PEUPLE JUIF
DEPUIS LA RUINE DE JÉRUSALEM

CHAPITRE PREMIER

LE FILON MESSIANIQUE A TRAVERS LES SIÈCLES
DE LA DISPERSION

I

Jusqu'à la chute de Jérusalem l'histoire de la question messianique au sein du peuple juif est facile à suivre; mais à partir de cette époque sa trace se perd; enveloppée de mystères elle demeure inconnue non-seulement aux chrétiens, mais aux juifs eux-mêmes. C'est ce filon messianique que nous voudrions ressaisir et mettre en lumière.

Avant tout il importe, dans cette espèce de travail souterrain, de partir de données certaines, et puis de déterminer le but où nous voulons atteindre; en d'autres termes il faut être sûrs du point de départ et prévoir de l'autre côté le point où nous rencontrerons le jour.

Or, notre point de départ est ferme, il s'appuie sur la Bible, c'est ce que nous nommerons les données bibliques de la question messianique. Il y a en effet trois données bibliques que, jusqu'à ce jour du moins, on n'a jamais osé mettre en doute chez les juifs :

La première c'est que le Messie naîtrait de la race d'Abraham. On a tracé de nous, d'après la Bible, ce magnifique portrait :

« Pour préparer le corps de son Christ, Dieu fait exprès un peuple. A cet effet il prend un homme, Abraham, comme un bloc, comme une carrière, selon la forte expression d'Isaïe, dans laquelle il va tailler, et d'où il va extraire ce grand peuple, qui ne ressemblera à aucun autre peuple, ni dans les temps anciens ni dans les temps modernes, et qui sera le dépositaire et l'instrument de la bénédiction qui doit se répandre un jour sur toutes les nations. « Je jure par moi-même, dit le Seigneur à Abraham, toutes les nations seront bénies en celui qui sortira « de vous ¹. »

Et comme Dieu devait se complaire à préciser lui-même les détails du Temple, à plus forte raison prit-il

¹ *Genèse, xxii.*

soin de préciser les particularités de l'enfantement messianique.

Entre les douze tribus d'Israël le Messie sortira de la tribu de Juda. « Et toi, Bethléem Ephrata, tu es petite
« entre les villes de Juda : et cependant c'est de toi que
« sortira celui qui doit régner dans Israël, et dont la gé-
« nération est dès le commencement, des l'éternité ¹. »

Telle est la seconde donnée biblique.

Et voici la troisième : Entre toutes les familles de Juda, le Messie naîtra de la famille de David. « Le temps vient, dit le Seigneur, où je susciterai à David un rejeton juste ;
« un roi régnera qui sera sage, qui agira selon la justice
« et l'équité sur la terre. Et voici le nom qu'ils donneront
« à ce roi : Jéhovah, notre justice ². »

De la race d'Abraham,
De la tribu de Juda,
De la maison de David.

Tel est donc le triple sillon de lumière auquel on recon-
naîtra un jour le berceau messianique.

Tous les autres peuples attendront le Messie. « Il
« sera l'attente de toutes les nations ³. »

Mais ce qui formera la gloire propre, le privilège in-
communicable du peuple juif, sera de lui fournir son sang
et de lui donner le jour.

Voilà ce que nous avons nommé les données bibliques

¹ Michée, v.

² Jérémie, XXIII.

³ Genèse, XLIX.

de la question, et voilà ce qui a toujours été cru en Israël jusqu'au commencement de ce siècle.

Tel est notre point de départ.

II

Quel est maintenant le point d'arrivée ?

Depuis bientôt vingt siècles, tous les peuples qui étaient dans l'attente, disent :

Béni soit Israël ! nous sommes satisfaits, il nous a donné son fruit d'honneur !

Et Israël répond : Non, ne soyez pas satisfaits, le Messie n'est pas encore sorti de mon sein.

Chose singulière, c'est presque ici le renversement de cette altercation fameuse au temps du roi Salomon : une femme disait à une autre femme : « J'ai enfanté, et durant les ténèbres de la nuit vous m'avez dérobé mon enfant. » Et ici, honteuse de son enfantement, malgré la triple marque royale d'Abraham, de Juda, de David, la synagogue repousse et voudrait se voir dérober le berceau qu'en la félicitant lui présente l'Église !

Le bruit de cette altercation a rempli tout le moyen âge ; souvent le fanatisme des peuples y mêla le glaive. Mais il semble que le jour soit arrivé où le genre humain recueilli, la main sur ses blessures et l'esprit levé vers

son Père, n'attend plus que de la charité le triomphe de la vérité.

Avec la charité, notre génération a vu encore se produire une autre démonstration pacifique de la vérité, c'est la philosophie de l'histoire.

A soixante siècles du jardin de l'Eden, entre le Moïsaïsme et le Christianisme mûris, la philosophie de l'histoire peut se faire ; et elle se trace en effet, elle se formule à grandes lignes sous le travail simultané de Dieu et de l'homme : de l'homme, qui évoque tous les faits entassés dans les catacombes de l'histoire, à la lueur victorieuse de ces deux flambeaux, la critique et la publicité ; de Dieu, qui, dans les jeux gigantesques de sa providence, commence la synthèse du monde : ainsi que le proclamait naguère l'illustre évêque d'Orléans, ce sera comme le cinquième Évangile ¹ !

Or, nous aussi, pionniers de la vérité, nous avons voulu descendre dans les catacombes juives, pour rechercher le filon messianique. La lumière que l'altercation n'a pu apporter à notre peuple, nous avons voulu la demander à la philosophie de l'histoire, mais à la philosophie de son histoire à lui. Notre point de départ était la Bible ; notre route sera donc les catacombes de l'histoire juive depuis la chute de Jérusalem ; et le point d'arrivée, où nous retrouverons la lumière du jour, sera une certitude sur la venue du Messie.

¹ *Lettre sur le futur Concile œcuménique*, par Mgr l'évêque d'Orléans, p. 56.

III

Ce n'est pas toutefois sans de grandes difficultés que l'on suit le filon messianique à travers ces catacombes de l'histoire juive. Battue de la foudre et des pieds des nations, notre histoire reflète l'aspect du sol dix-sept fois envahi et complètement bouleversé de Jérusalem. Ce ne sont à chaque pas que décombres, qu'enfouissements, qu'interruptions, qu'un pêle-mêle de faits renversés les uns sur les autres, comme les pierres du temple : entre cette histoire tourmentée, qui ne ressemble à aucune autre histoire, et ce sol volcanisé, qui ne ressemble à aucun autre sol, il y a vraiment un parallélisme qui saisit.

Les eaux formaient autrefois une des richesses de la ville sainte. Habilement ménagées, emprisonnées dans des conduits souterrains et des aqueducs magnifiques, elles fertilisaient, avec les sueurs de l'homme, cette contrée naturellement âpre et difficile. Mais, dans la guerre contre les Romains, et plus encore par suite de l'incurie musulmane, tous ces conduits précieux ont été ou détruits ou enfouis, les sources ont été ensevelies sous des éboulements, l'eau a disparu de notre patrie : image de ce qui devait également se passer dans notre histoire, où toutes les tribus et toutes les institutions juives ayant été détruites et comme enfouies dans l'univers, le filon messia-

nique est aussi difficile à retrouver que le filon d'eau à Jérusalem. Il est probable toutefois que notre siècle ne s'achèvera pas sans avoir vu la religion, la politique, la science et l'industrie, ligüées ensemble, tirer Jérusalem de sa léthargie et de ses décombres : l'eau alors reparaitrait. Déjà les fouilles sont commencées¹, déjà Jérusalem frémit dans son linceul. Eh bien ! comme d'autres remuent notre sol, nous, nous avons entrepris de remuer notre histoire : quel bonheur si nous pouvions retrouver pour nos frères la véritable fontaine d'eau vive !

¹ Le *Journal officiel* du 9 mai 1869 en donne des détails très-intéressants.

CHAPITRE II

PÉRIODE D'INQUIÉTUDE

I

Il y a donc chez les Juifs, dans les siècles de la dispersion, une histoire du Messie obscure, enfouie, sans trace, sans liaison. Or, après en avoir exploré les détails et suivi tous les labyrinthes, nous croyons qu'on peut tout ramener et faire aboutir à trois ou quatre grandes périodes, dont la première, matière de ce chapitre, doit porter le nom de période d'inquiétude.

Transportons-nous par la pensée dans les champs de la Palestine, à cette époque mystérieuse que l'Écriture nomme la *plénitude des temps* et que tous les historiens, les poètes, les législateurs, les philosophes, ont unanimement placée au siècle d'Auguste.

Que signifie cette expression, la plénitude des temps, et

quelle est à cette époque la physionomie de la synagogue ?

La plénitude des temps veut dire que les temps étaient venus pour la synagogue d'enfanter, soit parce que le monde était mûr pour recevoir, soit parce que le fruit messianique était mûr pour être donné.

Il est en effet une loi sublime à laquelle Dieu a soumis toutes ses œuvres terrestres, c'est la loi du germe. Tout ici-bas a été jeté en germe, la plante, l'homme, l'humanité, le Messie lui-même ; et, par conséquent, tandis que la plante croissait, que l'homme se développait, que l'humanité progressait, le Messie également germait sous le ciel de Judée, dans les flancs de la synagogue. C'est pour cela que les prophètes le saluent souvent des noms si réjouissants de *germe du Seigneur, de fleur jaillissante de la racine de Jessé, de fruit par excellence de la terre*. Lors donc que l'humanité en progrès depuis quatre mille ans fût mûre pour recevoir, et que le Messie nourri dans les flancs de la synagogue fût mûr pour être donné, ce fut la plénitude des temps.

Or, à ce moment, ce qui caractérise la synagogue, c'est une agitation particulière. Oui, qu'on relise notre histoire en recherchant ce point de vue que nous indiquons, et l'on verra qu'à cette époque on s'agitait, on s'inquiétait en Judée, comme on a coutume de le faire lorsque dans un champ la récolte est mûre, ou que dans une maison l'heure de l'enfantement est venue.

Et par un contraste qui ne laisse pas que de surprendre,

tandis que l'agitation est le trait saillant de la synagogue, un calme plein de pressentiments forme au contraire, à cette même époque, le trait saillant de toute la gentilité ; parce qu'à elle, son rôle est d'attendre. « Il sera l'attente « des nations. »

Ce contraste est surtout remarquable dans l'épisode des Rois mages ; en eux c'est la gentilité qui vient avec le naturel le plus parfait et le calme le plus grand s'enquérir « où est né ce roi des juifs ¹ », qui est son attente ; mais Jérusalem, dit le texte historique, fut troublée à cette demande : *turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo* ². Qu'on y fasse attention, ce trouble de la Judée, à cause du Messie dont elle pressent l'avènement, explique toutes ses autres agitations ; et si Jérusalem ne craint pas à cette époque de s'engager seule dans une guerre contre toutes les forces d'un empire tel que l'empire romain, en voici la raison principale, qu'une main juive a écrite : « Ce qui « les porta principalement à s'engager dans cette malheu- « reuse guerre fut l'ambiguïté d'un passage de l'Écriture « qui portait que l'on verrait en ce temps-là un homme de « leur contrée commander à toute la terre ³. »

La plénitude des temps ou la maturité du fruit messianique, telle était la première grande cause qui agitait et troublait la synagogue, quand une catastrophe inattendue vint donner à cette agitation un caractère sinistre,

¹ Matthieu, I, 2.

² Ibid., III.

³ Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, VI, ch. XXXI.

ce fut la destruction successive de tout ce qui devait concourir à la production du Messie.

Promenant sur la nature leurs regards inspirés, puis les reportant sur la maison de Jessé ou de David, les prophètes l'avaient comparée à une tige d'où devait jaillir le fruit messianique, le fruit delectable.

Or voici que tout à coup, comme si le fruit en était sorti, cette tige de Jessé subit le sort de la plante qui a fini de produire tout ce qu'elle était appelée à produire.

Ses feuilles d'abord disparaissent. Ses feuilles, son beau feuillage, ah ! n'était-ce point ces généalogies fameuses qui, conservées dans le Temple avec un soin jaloux, servaient à distinguer la tribu de Juda de toutes les autres tribus, et dans la tribu de Juda la famille de David de toutes les autres familles. L'an 70 ces feuilles généalogiques brûlent toutes avec le Temple; archives, rouleaux, diplômes de famille, tout fut brûlé; rien ne put être sauvé.

A dater de cette perte commence pour les familles juives une situation de ténèbres, de confusion inextricable qui arrachera au Talmud ce cri de détresse :

« Depuis le jour où le livre des généalogies a été
« caché ou détruit, la vertu des sages s'est affaiblie, la
« lumière de leurs yeux s'est changée en ténèbres¹. »

¹ *Talm. Babyl., Tract. Pesachin*, cap. v, fol. 62. — Pour la reconnaissance du Messie, les généalogies sont tellement indispensables que les plus célèbres rabbins, entre autres Maimonide et Ménassé-ben-Israël, conviennent que la première fonction du Messie sera de les rétablir. Voici les paroles de Maimonide : « Au temps du Roi Messie, dès que son empire sera constitué et qu'autour de sa personne se seront réunis tous les Israélites, la généalogie de chacun sera retrouvée par lui,

Et puis, c'est non-seulement les feuilles généalogiques qui tombent de la tige, mais c'est la tige elle-même, la famille royale de David, qui est coupée, qui se dessèche et qui disparaît. Arrachée du sol de la Palestine, dispersée avec toutes les autres familles, on ne sait plus ce qu'elle est devenue. A la fin du siècle qui vit le sac de Jérusalem, l'histoire en parle encore une fois, et c'est tout¹. En vain des écrivains hébreux, Aben-Ezra, Benjamin de Tudèle, Abarbanel, essayeront-ils plus tard de faire croire que les chefs ou princes de la captivité, qui se sont succédés parmi les juifs de Bagdal, du troisième au onzième siècle, étaient des descendants de David ; cette assertion entièrement gratuite ne pourra trouver créance². Non, la vé-

parce que l'Esprit-Saint sera sa lumière. Il s'assiera donc pour démêler et, distinguant d'abord les enfants de Lévi, il dira : Celui-ci est de cette tribu, cet autre n'en est pas. » (*Traité Mèlachim*, ch. XII.)

¹ Hégésippe raconte, en effet, que l'an 95 on dénonça à Domitien deux descendants de David, petit-fils d'un Judas (l'apôtre saint Jude), qui était cousin germain de Jésus-Christ. Domitien, toujours en défiance contre quiconque aurait pu renouveler la révolte de Jérusalem, trouva qu'ils valaient la peine d'être amenés à Rome et jugés en la présence impériale. Or, ces Juifs étaient chrétiens ; ils confessèrent qu'ils descendaient du roi David ; ils ajoutèrent qu'ils possédaient à eux deux une valeur de neuf mille deniers (9,000 fr.), non en argent, mais en fonds de terre, qu'ils avaient 39 plethres (3 hect. 71) de terre, dont ils payaient l'impôt, et sur lesquels, l'impôt déduit, ils vivaient avec peine et à force de travail. Ces fils de rois montrèrent au fils de Vespasien leurs mains calleuses. Interrogés sur le Christ et sur son règne futur, ils répondirent que cet empire n'était pas de ce monde, mais un empire celeste et angélique qui devait éclater à la fin des siècles, quand le Christ, venant en sa gloire, jugera les vivants et les morts. Domitien fut à la fois rassuré et étonné. Il dédaigna ces paysans, dit Hégésippe, et les laissa libres. (Hégésippe *apud* Euseb., II, 20. — Champagny, les *Antonins*.)

² Les princes de la captivité, quelque pompeuse que soit cette qualification, n'étaient que des magistrats juifs auxquels les rois de Perse et

rité irréfragable est celle-ci : de même que le dernier déploiement solennel des feuilles généalogiques s'était fait dans le recensement ordonné par Auguste, la veille de Noël, de même le dernier hosanna du peuple à un rejeton de David s'est fait entendre le jour des Rameaux ; depuis lors, de David on ne dit plus rien, on ne trouve plus rien, on ne sait plus rien.

Et après que les feuilles sont tombées, après que la tige a été coupée, la terre elle-même se durcit comme pour montrer que sa fécondité n'est plus nécessaire. C'est le sabbat de la terre qui commence ! Après avoir produit son fruit, elle va se reposer. La grande prophétie de Moïse s'accomplissait : « Je vous disperserai parmi les nations, « avait dit le Seigneur ; votre pays sera désert, et vos « villes ruinées, *et la terre se reposera dans les sabbats de sa solitude* ¹. »

II

Or, en présence de l'étonnante coïncidence de ces deux événements, la maturité du fruit messianique, suivie bientôt de la destruction de tout ce qui devait concourir

après eux les souverains de l'empire parthe accordèrent un certain pouvoir sur leurs coreligionnaires.

¹ *Lévitiq.*, xxvi, 33-35.

à le faire germer, qui oserait dire que l'âme de nos pères n'a pas été saisie d'inexprimables angoisses ? Vous n'avez peut-être jamais connu, ô Israélites, parce que vos docteurs l'ont soigneusement reléguée dans le mystère, cette mémorable période d'inquiétude qu'a traversée le judaïsme aux premiers siècles de l'ère chrétienne ; mais aujourd'hui qu'avec la publicité et la liberté s'est levé le vrai siècle de la critique historique, aujourd'hui que, conviée à s'épanouir comme tout le monde sous les rayons de cette liberté et de cette publicité, la nation juive peut tout discuter et se discuter elle-même, il importe que vous remontiez à vos origines, que vous remontiez surtout à ce rond point des siècles où a croulé votre gloire, pour tout approfondir et tout contrôler.

Il fut donc un temps où après avoir attendu le Messie avec confiance et avec espoir, parce qu'elle sentait que l'heure de son enfantement était venu, notre nation devint sombre et inquiète en voyant successivement disparaître et les tables généalogiques, et la royauté de Juda, et la tige de Jessé et Jérusalem. Ce fut alors que tirant de la Bible la célèbre prophétie *des semaines*, nos pères la soumi-
rent à des calculs et à des supputations qui ont étonné et qui étonnent encore.

Voici ce qu'avait tracé Daniel, sous la dictée de l'Ange :

« Soixante-dix semaines (d'années) sont abrégées
« sur ton peuple et sur ta ville sainte, pour que la préva-
« rication soit consommée, et que le péché prenne fin,

« et que l'iniquité soit détruite, et qu'arrive l'éternelle
 « Justice, et que la vision s'accomplisse avec la prophétie,
 « et que le Saint des saints soit oint.

« Sache donc, et soit attentif : du jour où sera pu-
 « bliée la parole (le décret des rois de Perse) qui or-
 « donnera de rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, chef,
 « il s'écoulera sept semaines et soixante-deux semaines...

« Et le Christ sera mis à mort...

« Et l'alliance sera confirmée pour la multitude dans
 « une semaine ;

« Et au milieu de la semaine, l'hostie et le sacrifice
 « cesseront.

« Et l'abomination de la désolation sera dans le
 « Temple ¹. »

Or, après avoir compulsé tous les documents possibles, il est acquis pour nous que nos pères se sont fatigués, dans leurs angoisses, à calculer ces soixante-dix semaines d'après cinq méthodes différentes :

Ils ont d'abord, dans la chaîne des temps, plusieurs fois déplacé le point de départ des semaines. Ils les comp-
 taient tantôt à partir de l'édit de Cyrus (537 ans avant
 l'ère chrétienne), tantôt à partir de l'édit de Darius
 (520), tantôt à partir de l'édit d'Artaxerxès en faveur
 d'Esdras (450), et tantôt à partir de l'édit rendu en fa-
 veur de Néhémie (445).

Ils ont varié ensuite la nature des semaines, les

¹ Daniel, ix.

composant d'abord d'années lunaires qui sont plus courtes, puis d'années solaires qui sont plus longues.

Et le Christ toujours ne venant pas, ils ont condensé les siècles passés pour différer le point d'arrivée des semaines. C'est ainsi qu'une décision du Sanhédrin de Tibériade présidé par le dernier Hillel resserrera les siècles de manière à se donner soixante et dix ans de marge pour attendre le Messie ¹.

Puis, par une hardiesse qui avait une sorte d'excuse dans la lassitude, ils ont arbitrairement rejeté dans l'avenir le point d'arrivée des semaines à l'an du monde 4231, c'est-à-dire au troisième siècle de l'ère chrétienne, avec la Mischna ; au cinquième siècle, avec le rabbin Chanina ² ; au quinzième siècle, avec le célèbre rabbin Chasdai ³ ; à l'extrême lisière des siècles, avec le rabbin Menassé-ben-Israël ⁴.

Et enfin les calculs ordinaires étant épuisés, ils ont voulu éclaircir les désespérantes semaines à l'aide de la

¹ Sepp., *Vie de Jésus-Christ*, l. II, p. 427-441.

² Voici la sentence du R. Chanina : « Si un homme, 400 ans après la ruine du temple (c'est-à-dire 470 ans après J.-C.), te dit : Achète pour un denier un champ qui en vaut mille, ne le fais pas, car c'est là le dernier terme de la Rédemption par le Messie ; c'est alors que tu seras reconduit à la sainte montagne, dans l'héritage de tes pères. Pourquoi donnerais-tu ton denier ? » (Traité *Avoda Sara*, fol. 9, 2.)

³ Abarbanel, *Majene Haschna*, fol. 81, recto.

⁴ R. Menassé-ben-Israël dit, en effet, dans son traité de *la Résurrection des morts* : « Il est établi, non-seulement par les livres de Moïse, mais aussi par tous les livres prophétiques, que la résurrection des morts doit être conjointe à l'événement du Messie. La seule chose qui soit encore matière de controverse, c'est de savoir lequel des deux événements précèdera l'autre. » (L. II, *De Resurrect. mort.*, cap. 11.)

science cabalistique : science abstruse, sans rives, aux combinaisons vertigineuses, de laquelle, avec de nouvelles dates, ils n'ont jamais fait sortir que de nouvelles déceptions ; et c'est pourquoi, pour arrêter et décourager ces calculs, découragé lui-même, Maimonide a prononcé cet arrêt au dernier chapitre de ses œuvres. « *L'homme ne peut rien savoir des choses qui doivent arriver, avant qu'elles arrivent. Elles demeurent cachées dans les profondeurs des prophéties ; les sages ne sauraient en tirer quelque secret, même au moyen de la cabale* ¹. »

¹ Il y a deux sortes de cabale : la cabale dogmatique ou recueil des traditions sur le dogme (le mot cabale vient du verbe *kibbel*, qui veut dire en hébreu recevoir par tradition), et la cabale exégétique ou recueil de certains procédés pour interpréter l'Écriture sainte par les nombres.

Dans ces derniers temps plusieurs savants travaux ont été publiés sur la cabale, mais tous ont eu pour but de mettre en relief la cabale dogmatique ; on a laissé dans l'ombre, peut-être à dessein, cette partie plus mystérieuse de la cabale qui consiste à interpréter les Livres saints par les nombres. C'est précisément cette seconde cabale qui a été le refuge et l'occupation des juifs, lorsqu'ils ont été à bout de tous les calculs raisonnables.

Entre les différents procédés cabalistiques, voici le plus ordinaire et le moins obscur :

Les Hébreux, comme les Grecs, employant les lettres de l'alphabet comme chiffres numériques, on évalue d'abord dans un mot quelconque de la Bible toutes les lettres qui le composent, et l'on fait la somme du mot ; puis, si l'on vient à rencontrer un autre mot qui présente la même valeur que le premier, on les explique l'un par l'autre, parce qu'on suppose que deux mots qui font le même nombre, doivent avoir le même sens.

Ex. : On lit dans le prophète Zacharie (II, 8) : « *Voici que je ferai apparaître mon serviteur Orient.* » Le mot hébreu que nous traduisons par Orient se compose de trois lettres :

<i>Tsade</i> , qui vaut	90	
<i>Mem</i> ,	—	40
<i>Chet</i> ,	—	8
TOTAL. . .		138

Voilà ce que nous avons trouvé dans les annales de nos malheurs ; et à ce terme en union avec l'âme angoissée de nos pères, nous avons vu comme une double vision passer devant nos regards.

C'était d'abord l'Israël de Dieu captif auprès des fleuves de Babylone. Sur son front pâle, mais calme, était une confiance impérissable ; aux saules du chemin il avait suspendu sa lyre ! Tout à coup, du sein de sa tristesse, et comme à travers ses voiles funèbres, le grand captif poussait un cri d'amour, fort, ardent, passionné : il avait entrevu dans ses rêves le Messie et Jérusalem ! A cette vue, il oubliait toutes ses douleurs, il ne sentait plus ses chaînes, il ne savait plus s'il errait sur les rivages de Babylone, il oubliait le joug chaldéen : Jérusalem ! il y avait dans son âme l'indestructible certitude de te revoir, et de se relever par toi, ô Emmanuel !

Et à cette vision en succédait une autre.

C'était encore l'exil, c'était encore l'Israël de Dieu, mais cette fois son attitude avait changé.

Vendu comme un vil bétail sur les marchés de Gaza et

Maintenant, si nous additionnons la valeur numérale des lettres qui composent un autre mot hébreu : *Ménachem* (consolateur), un des noms du Messie, nous trouverons :

<i>Mem</i> , qui vaut	40
<i>Nun</i> ,	— 50
<i>Chet</i> ,	— 8
<i>Mem</i> ,	— 40

TOTAL. . . 138

Or, la valeur identique de ces deux mots est la seule raison sur laquelle les cabalistes se fondent pour croire qu'il est question du Messie dans le passage de Zacharie.

de Térébinthe, que fait-il furtivement le soir, après son travail d'esclave ? Il calcule.

La tige de Jessé n'est plus, le livre des généalogies n'est plus, le temple n'est plus : il presse ses calculs.

Sur sa tristesse nous cherchions, comme dans ses autres exils, le calme et le rayon de l'avenir, mais sa tristesse était sans rayon, elle n'avait plus de beauté.

Aux saules de Babylone il y avait des harpes ; ici nous n'apercevions que des entassements de chiffres et des caractères cabalistiques.

Là-bas c'était l'aurore, on regardait se lever l'étoile de Jacob ; ici c'est la fatigue et c'est la nuit.

Dans l'ombre du premier tableau apparaissait Daniel qui consolait et faisait tressaillir ses compagnons d'exil en leur racontant les révélations de l'Ange : « Moi, Daniel, « tandis que j'étais en prières, voici que l'ange de Dieu m'a « parlé.... » ; ici nos pères sont seuls ; nul prophète auprès d'eux pour les tirer de leurs inextricables combinaisons ; leur dos est courbé, la lassitude les accable et tandis que la plupart s'impatientent du retard, quelques-uns, le front soucieux, semblent dire : N'y a-t-il pas dans les prophéties quelque chose que nous avons mal entendu ?

III

La supputation incessante des soixante-dix semaines, telle est donc à cette époque d'attente la première preuve de l'agonie de notre peuple.

Plût à Dieu qu'elle eût été la seule ! Mais à côté de l'agonie des calculs, l'histoire place l'épisode tragique des faux Messies.

Non, on aura beau fouiller les annales des religions, on ne trouvera jamais un spectacle semblable à celui-ci :

Tout un peuple occupé à calculer au milieu de l'étonnement des nations, et tout un peuple interrompant ses calculs dès qu'une voix lui annonce : le Messie; se précipitant à gauche, se précipitant à droite, dans les villes, dans les déserts, presque toujours massacré par les nations, ne se lassant jamais d'accourir, et ne rencontrant jamais que la déception du mirage ! Phénomène oriental comme l'illusion du peuple juif, on dirait en effet que le mirage, dans tout le luxe de ses séductions, s'est reproduit dans notre histoire. C'est par une journée de feu que le mirage a lieu ; sur le sol fortement échauffé, tout à coup, à l'horizon, un lac se dessine, dans lequel viennent se peindre des villages, des arbres, des vergers : apparition trompeuse, mais qui, toutefois, ne pourrait se pro-

duire, si, à une distance plus ou moins lointaine, il n'y avait de vrais villages et de vrais vergers.

C'est aussi sous un ciel de feu que commença dans notre histoire l'épisode du mirage. L'incendie avait dévoré le Temple, le sang fumait de toutes parts, une insupportable attente ajoutait encore à la chaleur de nos souffrances. Tout à coup, sur ce sol fortement échauffé, apparurent des visages qui nous criaient : moi, je suis le Libérateur ; — moi, je suis le rejeton de David ; — moi, je suis l'étoile de Jacob. Or toutes ces apparitions fallacieuses n'avaient la force de se produire que parce que, dans le lointain, sur une montagne, il y avait cette inscription vraie : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. La réalité dardait des couleurs, et de ces couleurs s'enveloppait le mensonge. Et nos pères couraient donc ; haletants, accablés de fatigue et de soif, ils croyaient toujours qu'ils allaient toucher enfin la fontaine d'eau vive ; vain espoir ! Étoile de Jacob, maison de David, tout s'enfuyait ; et au lieu de la fontaine d'eau vive, ils ne trouvaient plus, selon la parole du prophète, que *des citernes dissipées*¹. Mon Dieu, qui avez permis ces choses et qui voyez le fond de nos cœurs, vous savez bien que nous disons la vérité !

Aussi bien, à côté du cri du cœur et des images de la pensée, il faut ici les preuves froides de l'histoire. Dans vos livres, ô Israélites, dans vos synagogues, dans vos écoles, on vous a toujours fait mystère de ces faux Mes-

¹ Jérem., II, 13.

sies et des déceptions de nos ancêtres; en voici la liste, laborieuse et sincère :

FAUX MESSIES.	SOURCES HISTORIQUES.
1. Theudas, en Palestine, l'an 45.	{ <i>Act.</i> , v, 36. — Flav. Josèphe, <i>Ant.</i> , xx, 5, 1.
2. Simon le Magicien, en Palestine, de l'an 34 à l'an 37.	{ <i>Act.</i> , viii, 10. — S. Iren. <i>Adv. Hæres.</i> , lib. I, c. xxxiii. — S. Epiph., <i>Adv. Hæres.</i> , l. XXI, c. 1.
3. Ménandre, même époque.	{ S. Justin, <i>Apol.</i> , i. — S. Iren. <i>adv.</i> , <i>Hæres.</i> 1, 23. — Eusèbe, <i>Hist. Eccles.</i> , l. III, c. xxvi. — S. Epiph., <i>Hæres.</i> , XXIII.
4. Dositée en Palestine, de l'an 50. à l'an 60.	{ Eusèbe, <i>Hist. Eccles.</i> , l. IV, xxii. — Origène, <i>Tract.</i> , XXVII, in <i>Matt.</i> , n. 33; in <i>Joan.</i> , n. 27; lib. I, <i>Cont. Cels.</i> , n. 57. — Hilger, <i>Hist. des Hérésies</i> , p. 144.
5. Bar-Kochbas en Palestine, l'an 138	{ Eusèbe, <i>Hist. Eccles.</i> l. IV, c. vi. — S. Hieronym. in <i>Apol.</i> ii. <i>Adv. Ruffin.</i> — <i>Chronologie</i> de David Ganz, 4 ^e millénaire, ann. 880.
6. Moïse dans l'île de Crète, l'an 434.	{ Socrates, <i>Hist. Eccles.</i> l. VII, c. xxxvii. — Nicephor., <i>Hist. Eccles.</i> , l. XIV, c. xl. — Paulus Diaconus ex Theophane, <i>Miscell.</i> , l. XIV. — Ado Viennensis, in <i>Chronic.</i> , ætate sexta.
7. Julien en Palestine, l'an 530.	{ Zonaræ, <i>Annales</i> , t. III. — Malala, <i>Hist. chron.</i> , t. II, p. 181.
8. Un Syrien sous le règne de Léon l'Isaurien, l'an 721.	{ Martinus Polonus, archiepiscopus, in <i>Chronic.</i> , p. 133. — Baronius, ad ann. 721, n. 6. — Zonaræ, <i>Ann.</i> t. III.
9. Sérénus en Espagne, l'an 724.	{ Marca, <i>Hist. de Béarn</i> , p. 138. — Bagnage, <i>Hist. des Juifs</i> , t. IX, 1 ^{re} part. c. viii, n. 6.
10. Un autre en France, l'an 1137.	{ R. Moïse Maimonide, in <i>Epist. de Australi regione.</i> — Salomon-ben-Virgæ, in <i>Schveth Jehuda</i> , edit. Adrianopolitanæ. In-4°, p. 23. — R. Gedalia, in <i>Catena cabalæ</i> ; edit. Cracov., ann. 1596. In-4°, p. 43.
11. Un autre en Perse, l'année suivante, 1138.	{ Salom.-ben-Virgæ, in <i>oper. cit.</i> , p. 23. 24. — R. Gedalia, <i>ibid.</i> p. 43. — Christianus Gerson, <i>De Talmudica doctrina</i> , c. ii, edit. Erfurt. 1659.

FAUX MESSIES.

SOURCES HISTORIQUES.

12.
Un autre, à Cordoue, l'an 1157. } R. Maimonide, in *Epist. de Australi regione*. — Salomon.-ben-Virgæ, in *Scheveth Jeh.*, p. 23. — R. Gedalia, *Caten. Cab.*, p. 43.
13.
Un autre, dix ans plus tard, à Fez, l'an 1167. } R. Maimonide, in *Ep. de Aust. reg.* — Salom.-ben-Virgæ, p. 23.
14.
Vers la même époque, un autre en Arabie, 1167. } R. Gedalia, *Caten. Cabal.*, p. 44. — R. Maimonide, in *Epistola ad Judæos in Marsilia agentes*.
15.
Peu après, un autre vers l'Euphrate. } R. Maimonide, in *Ep. de Austr. reg.* — Salom.-ben-Virgæ, p. 23, 24. — R. Gedalia, p. 43.
16.
Un autre en Perse, l'an 1174. } R. Gedal., in *op. cit.*, p. 43.
17.
David Almusser, en Moravie, l'an 1176. } R. Gedal., *ibid.* — Basnage, *Hist. des Juifs*, t. IX, c. xi.
18.
Un autre. durant la vie du R. Sal. Adrath, l'an 1280. } R. Salom.-ben.-Adrath. in lib. *Quæsitæ et responsa*. — Salom.-ben-Virgæ, in *Schev. Jehuda*, p. 23.
19.
David Eldavid en Perse, l'an 1199 ou 1200. } *Itinéraire de Benjamin de Tudèle*, édit. Elzevir, p. 91, 92. — Salom.-ben-Virgæ, in *op. cit.* — *Chronolog.* de David Ganz, à l'an 4895. — Buxtorf, *Thesaurus grammatic.*, p. 662, 663.
20.
Ismaël-Sophi, en Mésopotamie, l'an 1497. } J. Cluvérius, *Abrégé de l'hist. du monde*, fol. 687; édit. Lug. Batav.
21.
Le rabbin Lemlen en Autriche, l'an 1500. } Genebrard, *Chronologie*, à l'ann. 1500. *Chronol.* de David Ganz, à l'ann. 5260. — R. Gedal., in *op. cit.*, p. 44. *Della vana aspettazione degli Ebrei*. p. 100, 101.
22.
Un autre en Espagne, l'an 1534. } Ludovic Vivès, *De Veritate fidei Christianæ*, l. III, p. 491. — Joh. Ch. Wagenseil, in *Telis igneis Satanæ*, t. I, p. 238 et s.
23.
Un autre dans les Indes-Orientales, l'an 1615. } Vincentius di Costa Mattos, c. ix, discuss. de *Heretica perfidia Judeor.*

FAUX MESSIES.

SOURCES HISTORIQUES.

24.
Un autre en Hollande, l'an 1624.

{ Nic. Wassenaer, in *Mercurii semestris*, parte XVI.—Gisbertus Voetius, part. II, *Disputat. select.* p. 95, 96.

25.
Zabathai Tzevi, en Turquie,
l'an 1666.

{ Basnage, *Hist. des Juifs*, t. IX, c. xxvii, n. 6-17. — *Historia de tribus sæculo XVII famosissimos impostoribus.* — *Histoire de deux Turcs et d'un Juif*; Paris, 1673. — *Essai historique et critique sur les Juifs*, t. I, c. ix. — Wolf, *Biblioth. hebraea*, t. I, p. 1027, 1028, et t. III, p. 1011.

Tout cela, ô Israélites, est authentique ; tout cela c'est de l'histoire, c'est de la lumière ; non pas une fois, non pas dix fois, mais vingt-cinq fois nos ancêtres ont été le jouet de ce mirage : pour avoir méconnu le Messie là où il était, on était réduit à le chercher là où il n'était pas !

IV

Entre tous ces faux Messies, trop nombreux pour que nous puissions raconter leurs actes, il en est un pourtant, le cinquième, Bar-Kochbas, devant lequel nous ne saurions passer froidement, parce que son nom rappelle un autre nom, une mémoire qu'il importe enfin de juger : nous voulons parler du rabbin Akiba.

Elle est grande, l'autorité de ce rabbin ! Sur sa sagesse on a fait ce proverbe : « Ce qui n'a pas été révélé à

Moïse, l'a été à Akiba ; » et encore : « Quiconque se sépare d'Akiba, c'est comme s'il se séparait de la vie. »

Mais c'est surtout par la légende de sa mort qu'il est devenu le premier contrefort des débris de la synagogue. Moins heureux que Bar-Kochbas, tué par les légions d'Adrien au siège de Bither, Akiba, fait prisonnier, aurait été réservé, dit-on, à un affreux supplice. On l'aurait déchiré lentement avec des instruments à dents de fer, et comme, pendant ces tortures, serait arrivée l'heure de la prière du *Schema* : « *Écoute, Israël, l'Éternel est un,* » il serait mort en prononçant le mot : *est un* ¹.

Or, dans le jugement de la postérité juive, cette distinction s'est produite : tandis que nos ancêtres, par exécution contre le faux Messie qui avait consommé leur ruine ², changeaient son nom de Bar-Kochbas, *Fils de l'Étoile*, en celui de Bar-Chosbas, *Fils du Mensonge*, ils vénérèrent, et tout Israël vénère depuis, Akiba, comme le plus grand martyr de l'ère de la dispersion.

Eh, bien ! à l'encontre de dix-huit siècles d'hommages, nous venons demander que la sévérité, sinon l'exécration, qui s'est attachée au nom de Bar-Chosbas, s'attache désormais au nom d'Akiba.

Il en coûte d'avoir à renverser un mausolée d'honneur !

¹ Selon certains auteurs, en effet, tout cela ne serait que légende. (V. comte de Champagny, *Les Antonins*, t. II, p. 88.)

² Les Juifs ont regardé ce désastre comme le plus grand qui leur fût jamais arrivé, plus grand même que celui qui leur était arrivé sous Titus. « Nabuchodonosor et Titus, disent les rabbins, ont affligé Israël moins qu'Adrien ne l'a fait. »

mais quand ce mausolée empêche notre peuple d'entrer dans la Terre Promise, il ne faut pas craindre de briser le charme et de passer outre !

Voici donc contre ce mort notre acte d'accusation :

C'est lui, c'est Akiba, qui a oint le Fils du Mensonge, et c'est son influence considérable qui l'a fait accepter pour Messie.

Écoutez vos historiens :

« Akiba fit à l'égard de Bar-Kochbas, comme Samuel
« jadis à l'égard de David. Il lui remit entre les mains
« l'épée de Jehovah. Il le fit proclamer à son de trompe
« et lui tint en personne l'étrier, lorsque ce chef enjamba
« le cheval de bataille¹. »

Écoutez Maimonide ; au milieu de ses louanges à l'endroit d'Akiba, il y a un mot terrible qui lui a échappé :
« Rabbi Akiba a été le grand sage entre les sages de
« la Mischna. Il fut aussi l'écuyer du roi Bar-Kochbas.
« C'est lui qui a dit de ce chef qu'il était le Roi Messie.
« Avec tous les sages ses contemporains, il eut cette
« conviction, jusqu'au moment où Bar-Kochbas fût tué à
« cause de ses iniquités. Après sa mort, il parut claire-
« ment qu'il n'était point le Messie ; *mais, pour le re-*
« *connaître, les sages n'avaient exigé ni signe ni mi-*
« *racle*¹. »

Entendez-vous, apercevez-vous ce trait final, échappé

¹ Salvador, *Histoire de la domination romaine en Judée*, p. 568.

² Maimonide, *De Regibus*, cap. II med.

certainement à Maimonide, « pour le reconnaître, il n'avait exigé ni signe ni miracle ? »

Voilà le crime d'Akiba.

Que, dans le but de procurer la délivrance de son pays, il ait armé le bras de Bar-Kochbas, il n'y aurait là que l'acte d'un patriotisme très-louable, pourvu toutefois qu'en face des jalousies attentives d'Adrien, il eût pris ses mesures de manière à ne pas compromettre le dernier sang du peuple juif.

Mais que, sans exiger de Bar-Kochbas ni signe ni miracle, il l'ait accepté pour Messie, et fait accepter au peuple ; encore une fois, c'est là son crime.

Comment ! Dieu aurait pris la peine, durant les siècles ud prophétisme, de tracer par avance, et en traits de feu, les caractères de son Christ ! Pour inculquer au peuple les signes qu'on serait un jour en droit d'exiger de celui qui se présenterait comme Messie, Dieu aurait exprès créé des porte-signes :

Isaïe avec le signe des miracles ¹,

Jérémie avec le signe de la justice ²,

David avec le signe de la puissance ³,

Michée avec le signe de la paix ⁴,

Daniel avec le signe de la sainteté ⁵,

¹ Is., xxxv, 5-6.

² Jér., xxiii, 6.

³ Ps., lxxi.

⁴ Mich., iv, 1-4.

⁵ Dan., ix, 24.

Malachie avec le signe du sacerdoce¹,
 Aggée avec le signe de la popularité²!

Comment! la tradition tout entière, Abarbanel en tête, aurait appuyé sur l'inviolable nécessité de ces signes³!

Et vous, Akiba, quand vous présentez *ce Fils de l'Étoile*, vous n'exigez de lui ni signe, ni miracle? Et vous êtes docteur!

Et l'on vous nomme *le sage entre les sages de la Mischna!*

Non, vous n'êtes pas le sage, vous êtes le téméraire, vous êtes l'imprudent!

Et qu'on ne dise pas que, pour expier sa faute, Akiba est mort martyr, avec la prière de « l'Éternel est un » sur les lèvres.

Quelles que soient les souffrances, quel que soit le courage, et quelle que soit la prière, quand on meurt au service du *Fils du Mensonge*, quand le sang versé l'est autour d'un mensonge, on ne meurt pas martyr : il n'y a que la vérité qui puisse annoblir le sang versé pour elle!

Et du reste, ce n'est point précisément par le côté de sa mort qu'Akiba doit être jugé. Sa mort, elle n'est qu'un

¹ Malach., I, 11.

² Agg., II, 8.

³ Abarbanel, le célèbre rabbin portugais, s'exprime ainsi : « Ces signes seront des conditions nécessaires pour faire reconnaître sa royauté et opérer l'œuvre de la Rédemption : en sorte que, sans eux, il ne peut y avoir ni Messie ni vraie rédemption. » (*Comm. sur le ch. XI d'Is.*, fol. xxvii, col. 1, sq.)

accident dans l'histoire du peuple juif ; tandis que sa décision à l'endroit de Bar-Kochbas y pèse d'un poids qui n'a pas cessé ; et si ses lèvres, heureusement pour lui, se sont fermées avec l'invocation de « l'Éternel est un, » sa tête avait pour chevet les cendres de Jérusalem, une dernière fois saccagée par sa faute.

C'est pourquoi nous demandons qu'Israël revienne de son premier jugement sur cet homme ; nous demandons qu'on contrôle tous les faits que nous venons de révéler et que de même qu'on a précipité de son piédestal Bar-Kochbas, qui est l'imposteur, on précipite Akiba, qui est l'imprudent.

Telle fut cette longue période d'inquiétude. Si l'on veut se la résumer à soi-même dans un raccourci bref et saisissant, il n'y a qu'à se rappeler cette médaille fameuse que firent frapper les empereurs : on y voyait une femme enveloppée d'un manteau, assise au pied d'un palmier, la tête appuyée sur sa main, avec cette inscription : *La Judée captive*.

C'est bien l'emblème de ce que, dans un autre ordre d'idées, notre nation a souffert durant cette période qui se prolongera jusqu'au moyen âge.

La Judée, captive dans ses calculs, est tombée de lassitude, parce que ses pieds se sont fatigués à courir après de faux Messies ; et maintenant sa tête est tristement appuyée dans sa main. C'est qu'en effet, comme parle Bossuet, il ne demeurerait plus à Israël qu'un deuil éternel et une lamentation sans bornes.

CHAPITRE III

PÉRIODE DE DÉSESPOIR ET DE SILENCE

I

Lorsqu'on veut se faire d'une époque une idée exacte et juger avec impartialité les hommes et les usages d'un autre temps, il importe, avant tout, de se transporter dans ce temps-là; il faut, par un effort d'imagination, quitter et oublier le milieu dans lequel on vit, et rétablir le milieu dans lequel on vivait alors. Cette reconstitution des milieux historiques est la condition essentielle d'une critique sincère.

Nous sommes au moyen âge. Quel est à cette époque le milieu particulier aux enfants de Jacob? Trois observations nous aideront à bien construire ce milieu dans l'esprit de nos lecteurs.

D'abord la dispersion est faite. Elle a coïncidé avec

l'apparition des nations européennes et chrétiennes, qui, pétries dans le limon romain et le limon german, dans le Romanisme et le Germanisme, vont commencer pour des siècles leur magnifique travail de formation. Le vent de la dispersion a poussé des Juifs au milieu de chacune d'elles ; de sorte que chacune d'elles va se former avec un noyau de Juifs dans son sein.

Deuxièmement, chaque nation, en se formant recuse les juifs comme partie coopérative ; on ne les veut pas dans l'organisation et l'efflorescence de la nouvelle société. Eux, également, ne veulent pas non plus accepter les conditions générales de la société du moyen âge, par crainte d'y perdre leurs usages, leurs lois, leurs traditions. Des deux côtés, on veut être à part. De là les Ghettos ou juiveries, positivement voulues par les juifs comme par les chrétiens.

Nous nous sommes servis tout à l'heure de cette expression : chaque nation allait se former avec un noyau de Juifs dans son sein. Cette image peint bien leur nouveau rôle. Englobé dans le fruit qui se colore et qui mûrit tandis que lui reste obscur, le noyau en est la partie dure, obstinée, qui ne s'assimile pas avec le reste, mais qui par contre tient en réserve des trésors pour l'avenir. Ainsi en était-il des juifs ; autour d'eux, la jeune société chrétienne mûrissait et se développait ; elle les tenait englobés dans son sein ; mais, comme le noyau, ils restaient durs, impénétrables, réservés pour l'avenir.

Troisièmement — et c'est là comme le point central du

milieu historique que nous cherchons à refaire, — relégué à part, chaque noyau de Juifs se resserre dans une sorte d'organisation désespérée qui se concentre dans le rabbin. On aurait tort de croire que les Juifs étaient dans leurs Ghettos ainsi qu'un amas de feuilles. D'abord ils y vivaient comme on vivait au moyen âge, c'est-à-dire en véritable corporation, avec leur autonomie, leurs syndics, leurs lois, leurs privilèges; le rabbin était dans chaque Ghetto le chef de la communauté; on relevait de lui pour plusieurs actes de la vie civile, et le roi faisait au besoin respecter ses décrets.

Mais cette puissance des rabbins, qui trouvait sa première raison d'être dans l'état général de la société à cette époque, en trouvait une seconde, autrement considérable, dans l'état particulier de dispersion où étaient les Juifs. Aussi longtemps qu'on avait habité la Palestine, on avait soigneusement maintenu la division des pouvoirs. Ces trois grandes institutions, le Sacerdoce, le Sanhédrin, l'École, avaient eu chacune leurs attributions distinctes. Mais quand on fut dispersé, l'instinct de la conservation, puis la confusion et l'habitude, firent concentrer dans les mains d'un seul homme, qui n'était cependant ni prêtre, ni juge, ni docteur, les débris de ce triple pouvoir; ce fut de la sorte que surgit le rabbin, désigné du reste au choix de ses coreligionnaires par son savoir et ses qualités personnelles. Mais alors il se produisit au Ghetto ce qui arrive toujours quand tous les pouvoirs sont réunis dans un seul : il y eut exagé-

ration, et parfois exagération ridicule, de l'autorité rabbinique. On est stupéfait quand on lit ce que les rabbins disaient d'eux-mêmes et de leur autorité : « Apprends, « mon fils, apprends à prêter une plus grande attention « aux paroles des sages qu'aux paroles de la loi¹. Plus « grave est le péché contre les paroles des sages que « contre les paroles de la loi². Et les habitants du Ghetto n'avaient garde d'y contredire. « Tout ce que nos rabbins ont enseigné dans leurs homélies, écrit l'un d'eux, « doit être accepté à l'égal de la loi de Moïse. Et s'il arrive que ce qu'ils disent paraisse ou hyperbolique, ou « contre nature, ou au-dessus de notre intelligence, il « faut l'imputer non à leurs paroles, mais à la pesanteur « et à la pauvreté de notre esprit³. » Après cela, il n'est pas étonnant que Basnage, qui a étudié à fond la matière, ait pu dire : « Les rabbins n'oublient rien pour faire valoir leur autorité. Ils soutiennent qu'on ne peut violer « leurs lois sans s'exposer à la mort. Ils en allèguent des « exemples qui font peur⁴. »

Ainsi, dans ce milieu historique que nous venons de déterminer, le rabbinisme apparaît comme le nœud où viennent tout à la fois s'embrouiller, se serrer et se retenir toutes les forces dispersées de la synagogue.

¹ *Livre Caphtor*, fol. 121.

² *Mischna, Tr. Sanhedr.*, ch. x, § 3.

³ Isaac Aboab, dans son *Candelabrum lucis*, cité par Buxtorf : *Les preuves du Talmud*, p. 70.

⁴ Basnage, t. III, ch. xxx, n° 16.

II

Cette puissance du rabbinisme une fois reconnue, il nous a été facile de découvrir que, sous ses influences, la question messianique était entrée, au moyen âge, dans une nouvelle phase que nous avons nommée la phase de désespoir et de silence.

D'une part, au dedans de la synagogue, on était à bout de calculs et de supputations. D'autre part, au dehors de la synagogue, la religion chrétienne commençait, après ses luttes sanglantes, sa lutte apologétique et faisait succéder aux victoires de ses martyrs les victoires de ses docteurs. La situation doctrinale de la synagogue par rapport au Messie était donc extrêmement critique. Ce fut alors que, pour prévenir une plus grande défaillance au dedans, et pour se mettre à l'abri des arguments et des lumières du dehors, le rabbinisme forma une résolution désespérée mais habile, celle d'interdire, d'étouffer et d'enterrer la question messianique.

A cette fin, il prit deux sortes de mesures : des mesures publiques et des mesures détournées.

Les mesures publiques furent les anathèmes et les exécérations. Tous les rabbins se mirent à maudire les chercheurs du Messie. Qu'on écoute leurs funèbres souhaits, nous en avons composé une chaîne :

« Tous les termes qui étaient marqués pour la venue
« du Messie sont passés, » dit rabbi Rava ¹.

« Maudits soient ceux qui supputeront les temps
« du Messie, » dit le Talmud de Babylone ².

« Puissent leurs os se rompre, » dit rabbi Jochanan ³.

« Périssent leur âme, » dit rabbi Éphraïm ⁴.

« Que l'enfer les engloutisse, » dit rabbi Abarbanel ⁵.

« Que la géhenne les dévore, » dit rabbi Matthatia ⁶.

« Que leur cœur éclate et que leurs calculs s'éva-
« nouissent, » dit rabbi Maimonide ⁷.

« Que leur esprit crève comme une tumeur, » répètent à l'envi d'autres rabbins ⁸.

Quel langage! quelle solution! Si la vérité était là, aurait-elle donc ces accents? Ah! sans doute, quand des esprits noirs amoncellent des ténèbres au sein du patrimoine des lumières, il faut dire anathème; et la synagogue, sur les sommets de l'Hébal, comme plus tard l'Église, sur les sommets du Vatican, a eu raison de foudroyer les semeurs de ténèbres. Mais ce qui est inouï et

¹ R. Rava, *Sanhedrin*, fol. 97, 2.

² Gemar., *Tr. Sanh.*, cap. xi.

³ *Roschamaa*, ch. 1, fol. 5, 2.

⁴ R. Ephraïm, *Ir Gibborim*, fol. 28, ch. 1, n° 54.

⁵ R. Abarbanel, *Roschamaa*, ch. 1, fol. 5, 2.

⁶ R. Matthatia, *Nizzachon*, num., 334.

⁷ R. Maimonide, *Iggereth Hatteman*, fol. 125, 4.

⁸ *Hal. Melach.*, cap. xii, § 5.

ce qui confond toute pensée, c'est qu'on ait maudit ceux qui s'efforçaient de vaincre leurs ténèbres par de légitimes lumières, c'est qu'on ait invoqué la perdition et l'enfer contre les chercheurs du Messie annoncé et attendu. Ce qui est inouï, c'est qu'on ait dit : Malédiction sur ceux qui recherchaient l'auteur des bénédictions. « En lui seront bénies toutes les nations de la terre¹, » et voici que regarder s'il vient, c'est encourir la malédiction !

Aussi bien, ces mesures étaient trop étranges pour que, même devant les esprits dociles du Ghetto, on ne sentit le besoin de les justifier. Le rabbinisme les justifia donc en invoquant la raison de sûreté générale. Le peuple était troublé à en mourir, ne fallait-il pas étouffer à tout prix ce trouble mortel ? « On a exécré, dit un historien juif, « quiconque tenterait de connaître, à l'aide de calculs, « la venue du Messie, parce que si, au terme marqué, « le Messie ne vient pas, les esprits perdent toute éner-
« gie et se croient détenus comme par des chaînes dans
« cette prison d'une perpétuelle espérance². » Et Maimonide, un de ceux qui ont maudit, a écrit en toutes lettres : « Les Sages, bénie soit leur mémoire ! ont défendu
« de calculer le temps de sa venue, parce que *le peuple*
« *est scandalisé de voir qu'il n'arrive pas, bien que*
« *les temps soient passés*³. »

¹ Genèse.

² Salomon-ben-Virgè, *Scheveth Iehuda*, p. 245.

³ Maimonide, *Iggereth Hatteman*, fol. 125, 4.

En vérité, on va de stupéfaction en stupéfaction dans ce labyrinthe où nous suivons le rabbinisme. Eh quoi, le Messie est en retard, vous en convenez vous-mêmes, « tous les temps sont passés, » et vous trouvez mauvais que le peuple s'en émeuve et se scandalise ! Et ce trouble légitime, salutaire, comme l'est toujours le trouble aux approches de la vérité, vous l'appellez scandale ! Mais savez-vous bien, ô rabbins, où est le scandale ? Le scandale, il n'est pas dans cette grande voix du peuple qui, comme une vague suppliante, murmure et vous réclame son Christ, puisque « les temps sont passés, » le scandale, il est dans vos anathèmes, il est dans vos exécractions, qui sont venues barrer et refouler cette grande voix du peuple, alors qu'il fallait l'écouter, vous troubler avec elle et chercher avec elle. Le scandale, le scandale, il est dans cette espèce de Ghetto invisible, formé par le réseau de vos malédictions ; la société, en enfermant nos frères dans des Ghettos de pierres, n'interceptait que l'air pur et la lumière du jour ; mais vous, en les parquant dans vos défenses et dans vos anathèmes, vous interceptiez la vérité !

III

Pénétrons plus avant dans le labyrinthe. Après les mesures publiques ou les anathèmes, dévoilons les mesures détournées.

Les mesures publiques avaient pour but d'interdire au peuple les abords de la question messianique ; par les mesures détournées, le rabbinisme entreprit quelque chose de plus sûr. Comme il pouvait se faire que l'interdit fût violé, il entreprit d'abord d'égarer les esprits curieux ou rebelles qui franchiraient la borne, et de les mettre dans l'impossibilité de retrouver la route.

Pour cela, au lieu de tracer des chemins dans la forêt, on va détruire tous ceux qui s'y trouvent.

Les prophéties messianiques étaient ces chemins ; on les bouleversa de deux manières.

On commença par altérer la lettre de certaines prophéties. Ces altérations purent se pratiquer, et comme se couler, sans que le peuple y prit garde. Comme la langue et l'écriture hébraïque sont extrêmement délicates, par suite de la ressemblance entre elles de plusieurs lettres de l'alphabet, non moins que par le jeu des lettres dans la formation des substantifs et des temps des verbes ; de plus, comme cette langue de la Bible était devenue en quelque sorte le dépôt des rabbins, depuis que les Juifs dispersés parlaient les langues de toutes les autres nations, on conçoit comment, sans éveiller les soupçons du peuple, les rabbins ont pu glisser de perfides altérations dans la texture des mots ¹. Cette manœuvre leur

¹ C'est ainsi que dans le Ps. xxii (selon la Vulgate xxii), v. 17, les mots primitifs « *ils ont percé mes mains et mes pieds* » ont été changés en ceux-ci « *comme un lion mes mains et mes pieds.* » On a commencé par insérer un *aleph* dans le mot *caru*, et cela contre les règles ; car *caru*

est formellement reprochée par les Pères de l'Église, leurs contemporains, versés, comme eux, dans la connaissance de l'hébreu¹, non moins que par plusieurs savants rabbins qui les ont quittés depuis pour embrasser le christianisme². Mais ce qu'il y eût de plus terrible pour

vient du verbe *carah*, percer, qui n'a point d'*aleph*. Ensuite on a facilement changé le *vav* en *jod* pour former *caari*, comme un lion.

De même dans Isaïe, ch. LIII, v. 8, texte véritable : « A cause du péché de mon peuple, le châtement est venu sur *lui*. » Texte corrompu : « A cause du péché de mon peuple, le châtement est venu sur *eux*. » Le mot *lo* qui signifie *lui* a été remplacé par le terme *lamo* qui signifie *eux*.

¹ S. Justin, *Dialog. cum Triphon*. — S. Irén., l. III, cap. xxiv. — Tertul., *Lib. cont. Judæos*, n° 10, 13; *cont. Marcion*, n° 19; *Lib. de habitu muliebri*, cap. III. — Origen., *Ep. ad Africanum*; *homil. xxii*, in Jerem. — S. Athanas., in fine *Synopsis divinæ scripturæ*. — Euseb., *Hist.*, l. IV, cap. xvii. — Nicephor. Callist., *Hist. eccles.*, l. IV, cap. vi. — S. Chrysost., *homil. v in Matth.*; *hom. ix*. — S. August., *De Civit. Dei*, l. XV, cap. xi. — S. Hieron., *Epist. ad Marcell.*; in cap. III, *epist. ad Galat.*; *præfat. in Psal. ad Sophron*. — Consulter sur cette question de l'altération J. Morin, *Exercitationes biblicæ*, l. I, exerc. I, cap. II. — L. Cappel, *Critica sacra*. — J. Vossius, de *LXX Interpp.* — Le P. Pezron, *Antiquité des temps*.

² Parmi les Juifs convertis qui ont soutenu cette altération, nommons surtout le célèbre Nicolas de Lyre, in *cap. ix, Osée*, v. 12. Pierre Galatin, *De Arcanis Catholicæ veritatis*, lib. I, cap. viii. — Paul, évêque de Burgos, in *Addit. ad Psalm. xxi*. — Raymond Martin, *Puggio fidei*. — Le rabbin Drach. Comme la science hébraïque de ce savant rabbin a jeté un vif éclat dans notre dix-neuvième siècle, il ne sera pas inutile de citer plus au long son témoignage : « J'avais été frappé, dit-il, des reproches que les Pères font aux Juifs d'avoir porté une main sacrilège sur le texte hébreu, en le corrompant. Je m'étais aperçu moi-même, depuis longtemps, qu'en bien des endroits ce texte paraît avoir été altéré ou tronqué de telle manière qu'il y a visiblement des lacunes. Je pris le parti de conférer attentivement l'hébreu de l'Ancien Testament avec la version grecque des Septante, parce que cette interprétation est l'ouvrage des docteurs de la synagogue, revêtus de toute l'autorité qu'on peut désirer, et qu'elle date du commencement du troisième siècle avant la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'une époque où ils n'avaient encore aucun intérêt à détourner le sens des prophéties qui regardent le Messie. Mon travail sur les Septante ne resta pas longtemps un secret. Le grand rabbin, Abraham Cologne, président du Consistoire central, vint me

le peuple, c'est que ces altérations, une fois commises, furent clandestinement introduites dans un travail fameux, bien fait pour en imposer à l'imagination de la multitude : dans le travail des *Massorèthes* de Tibériade. On sait que dans le but d'empêcher à jamais qu'on ne retranchât, ou qu'on déplaçât, un seul iota dans la Bible, ces docteurs hébreux du sixième siècle eurent la patience de compter et les versets, et les mots, et les lettres, dans chaque livre du vieux Testament, travail que la postérité juive a surnommé *la haie de la Loi*. Mais ce qu'on ne sait pas et ce qu'il importe de bien faire remarquer, c'est que l'œuvre des *Massorèthes* de Tibériade ne vit le jour qu'après que les altérations eurent été commises : en sorte que, mêlée, à l'égal du bon grain, dans le reste du texte pur, la fraude, sous le procédé massoréthique, est devenue comme immuable. Le peuple, qui n'a point pris garde aux altérations, a toujours vénéré depuis l'œuvre entière des *Massorèthes* comme la haie ou la clôture de la Loi. Mais aussi, lorsque quelque juif inquiet, soucieux de plus de lumière, s'engage solitaire dans les prophéties messianiques, dès les premiers pas,

trouver pour en avoir communication. Après en avoir pris connaissance, il m'enjoignit d'y renoncer et d'abandonner pour toujours l'idée de publier un ouvrage aussi antijuif. Ne me trouvant pas fort disposé à obtempérer à cet ordre, il me menaça, à défaut du *malkut*, qui n'est plus de mise (le *malkut* est une flagellation de trente-neuf coups), d'une censure théologique en hébreu, en français et en italien, qu'il aurait envoyée à toutes les synagogues. On pense bien que cette menace polyglotte n'était pas de nature à m'effrayer. (*De l'harmonie entre l'Église et la synagogue*, par le chevalier Drach, t. I, p. 51-56.)

dès la lettre, c'est véritablement une haie qu'il rencontre!

Toutefois, l'altération de la lettre n'eût pas été un obstacle suffisant pour empêcher d'arriver à la vérité. On ne pouvait, en définitive, altérer toutes les prophéties; en multipliant trop les altérations, on eût naturellement éveillé les soupçons. Il y avait une autre manière de bouleverser plus sûrement les chemins : c'était de conserver autant que possible les prophéties dans leur intégrité, en les faisant aboutir à un point d'arrivée autre que le Messie; en d'autres termes, il s'agissait de ménager la lettre, mais de détourner le sens. C'était tout à la fois et plus adroit et plus sûr : on conservait le tracé des routes, tout en s'écartant de l'objet qu'on voulait perdre de vue. Il faut avouer que le rabbinisme y a complètement réussi. A partir, en effet, de cette époque, toutes les fois que, dans les écoles juives, on a dû ou écrire ou répondre sur le sens des fameuses prophéties appelées jusqu'alors prophéties messianiques, invariablement, comme par un mot d'ordre, on n'a jamais manqué de faire aboutir ces prophéties à l'un de ces deux termes : ou bien tel ou tel personnage biblique, ou bien la personne morale du peuple juif. Un exemple. Au douzième siècle, le célèbre rabbin Jarchi, commentant le deuxième psaume de David, ne balance pas à proposer ce détournement : « *Nos docteurs* « *entendent ce psaume du Messie ; mais à cause des* « *chrétiens qui en profitent contre nous d'une ma-* « *nière sinistre il est expédient de le rapporter à*

« *David* ¹. » Les exemples de ces détournements abondent ; c'est tantôt David, tantôt Salomon, tantôt Ézéchiass, ou bien encore Josias ou Zorobabel qui sont substitués au Messie. Non, on ne s' imagine pas de quelle navrante tristesse l'esprit se sent accablé, lorsque, lisant les prophéties messianiques dans les commentaires qu'en ont faits les rabbins, on voit ces grandes annonces restreintes et s'éteignant dans un particularisme étroit !

Le rabbinisme l'a senti lui-même. Aussi, toutes les fois qu'à côté de ces restrictions étroites il a pu introduire, comme terme des prophéties, le personnage plus vaste du peuple juif, il n'y a point manqué. Entre toutes les prophéties, il en est deux surtout qui ont toujours été considérées comme plus embarrassantes, parce qu'il y est visiblement parlé des souffrances du Messie ; ce sont le xxii^e psaume de David ² et le liii^e chapitre d'Isaïe. Or, toutes les deux, le rabbinisme les a détournées et pliées au peuple juif. « La véritable interprétation du psaume « xxii, dit le rabbin Kimchi, est de l'entendre du peuple « d'Israël. C'est lui qui crie du sein de sa captivité : Mon « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? « Et si, dans ce psaume, tous les termes sont au singulier, c'est qu'Israël jeté en exil doit être considéré « comme ne formant qu'un seul homme, qu'un seul « cœur ³. » Pareillement, le rabbin Jarchi explique de

¹ Jarchi, *Comment. sur le 11^e Ps.*

² Dans la Vulgate, c'est le Ps. xxi.

³ Kimchi, *Comment. sur le Ps. xxii.*

la sorte le LIII^e chapitre d'Isaïe : « Les souffrances se sont
 « appesanties sur le peuple juif, *afin que par ses plaies*
 « *il devienne le salut du monde.* Le Seigneur a été
 « apaisé dans son indignation et il n'a point dévasté la
 « terre ¹. »

On comprend qu'une telle interprétation devait séduire et faire prendre le change : elle restituait aux prophéties un cadre plus vaste ; elle donnait une raison d'être à cet exil étrange qui étonnait et qui durait déjà depuis douze siècles ; elle satisfaisait enfin jusqu'à un certain point l'orgueil national, en persuadant au peuple juif qu'il restait jusque dans ses afflictions et ses misères le favori du Ciel. Cette idée se trouve brillamment exprimée dans un livre de l'époque, devenu le manuel des familles juives, le livre Cosri ; un rabbin y est mis en scène en face d'un philosophe, d'un chrétien et d'un mahométan, et il explique de la sorte les malheurs de sa nation : « Ma
 « nation est dans l'univers ce que le cœur est dans le
 « corps humain. Comme le cœur souffre de la faiblesse
 « du tempérament et des passions, le juif souffre à cause
 « de tous les crimes qui se commettent. Toutes les
 « parties se déchargent sur le cœur ; et ainsi les juifs
 « qui sont au milieu des nations se chargent de leurs
 « péchés. Mais comme le cœur, quoique souvent flétri,
 « est le principe du mouvement et de la vie qui est
 « répandue dans tout le corps, ainsi le peuple juif est

¹ Jarchi, *Comment. sur le ch. LIII d'Isaïe.*

« le principe méconnu du profond repos dont jouit le monde¹. »

Sous cette douce image, c'était rien moins que l'Humanisme dans la rédemption : la créature se substituait à Dieu dans l'œuvre du rachat du monde.

IV

Il semble qu'après un tel bouleversement des prophéties, le rabbinisme pouvait se tenir tranquille. Mais quand il s'agit de précautions, la circonspection hébraïque les épuise toutes. Suivons bien tous les degrés de cet étouffement.

Par les anathèmes, on a interdit au peuple les abords de la question ; par le bouleversement des prophéties, on égare tous ceux qui s'y engagent ; restait une dernière mesure, souveraine, définitive, c'était de travailler à la

¹ *Cosri*, pars II, § 45, p. 112. — Ce livre a pour auteur un rabbin espagnol du douzième siècle, nommé Judas Hallévy, qui le composa pour établir la supériorité de la religion juive. Il suppose qu'un roi de Cozar, ville de la Tartarie, aurait fait disputer en sa présence un philosophe, un chrétien, un mahométan et un rabbin. Ce dernier étant demeuré victorieux, le roi aurait embrassé le judaïsme avec tous ses sujets. — Ce récit que, dans les écoles juives, on a grand soin de raconter longuement aux enfants émerveillés, n'a qu'un inconvénient, c'est que le roi et la contrée de Cozar n'ont jamais existé. Tous les efforts des géographes n'ont pu réussir à les découvrir.

faire oublier. Le rabbinisme y parvint en substituant à l'étude de la Bible l'étude du Talmud.

Quand on envisage, en effet, au point de vue de la philosophie de l'histoire, cette immense compilation qui porte le nom de Talmud, on y découvre un double but. Le premier y est apparent, c'est un but de conservation. Longtemps transmises de vive voix, parce qu'il était défendu de les écrire, les traditions juives furent néanmoins réunies en un seul code, lorsque la dispersion, se prolongeant toujours, fit craindre qu'elles ne vinsent à se perdre. Ce travail de rassemblement, commencé en Palestine, par Juda le Saint, à la fin du second siècle de l'ère chrétienne, fut clos à Babylone au commencement du sixième, et reçut le nom de Talmud, qui veut dire enseignement, transmission.

Mais sous ce but de rassemblement et de conservation, il en est un autre, que les uns ne connaissent pas, que les autres n'avouent pas, mais qui ressort de la composition, de l'assemblage et de l'usage des pièces talmudiques, — c'est un but de diversion.

Que renferme en effet le Talmud dans ses douze volumes in-folio? et quel a été son rôle au sein de l'école juive?

Forts de ce que nous avons lu et dans ce livre et dans l'histoire, nous posons, sans crainte d'être démentis, cette double assertion :

La première, que le Talmud est un livre plein de questions scientifiques, cérémonielles et casuistiques, mais

vide, ou à peu près vide de questions dogmatiques, et surtout messianiques ;

La deuxième, que dans ce livre ont été concentrées et comme parquées les écoles juives durant tout le moyen âge, à tel point que le programme des études s'y formulât dans ce dicton célèbre : « la Bible est l'eau, la Mischna « est le vin, la Ghemara est la liqueur aromatique. *Qui « s'occupe de la Bible, fait quelque chose d'indifférent ; « qui s'occupe de la Mischna, mérite récompense ; qui « s'occupe de la Ghemara fait, de toutes les actions, la « plus méritoire*¹. »

Oui, il y eut un temps dans notre histoire, où, sauf la lecture de la Thora², *s'occuper de la Bible fut réputé chose indifférente*. Il y eut un temps où, sous la pression incessante des Talmudistes, on vit le génie littéraire du peuple hébreu, ce beau génie qui s'était appelé Isaïe, Amos, Joël, changer tout à coup de direction, quitter, comme un grand fleuve qu'on veut tarir, le lit majestueux que Dieu lui avait fait, et où il coulait depuis quarante siècles, abandonner ces rives fortunées de la Bible, les collines de

¹ *Cod. Sopherim*, cap. xv. — *In gem. Jerosoly.*, Massechoth Bera-cnoth, cap. 1, fol. 3, col. 2. — *Ex libro Caphtor*, fol. 121. — *Ex Chagiga*, fol. 10, 1. — Rab. Salomon, in *Glossa ad Gittin*, cap. v, fol. 57, 1.

Il y a deux parties dans le Talmud : la Mischna et la Ghemara ; la Mischna, qui est le texte des traditions, la Ghemara, qui en est le commentaire. Voilà pourquoi il est dit que celui qui ne lit que le texte ou la Mischna ne mérite qu'une certaine récompense, tandis que celui qui lit le commentaire ou la Ghemara fait de toutes les actions la plus méritoire.

² La Thora ou la loi qui se compose des cinq livres de Moïse.

Gabaa et les champs de Saron, pour se perdre dans l'aridité des sables, dans les questions vétilleuses du Talmud. Plus de larges horizons, plus de nobles frémissements sur les hauteurs ! Ce peuple ne s'occupera désormais que de questions de viandes pures ou impures, de souillures contractées ou lavées, de minuties sabbatiques, et de calendrier. Les Pères de l'Église ont vu tout cela, et leur compassion était grande. « Au lieu de vous exposer le sens « des prophéties, leur disait l'un d'eux, vos maîtres s'a-
« baissent à des niaiseries : ils s'inquiètent beaucoup de
« savoir pourquoi il est parlé de chameaux mâles dans tel
« ou tel endroit ; pourquoi telle quantité de farine ou d'huile
« entre au juste dans vos oblations. Ils recherchent avec
« un soin religieux pourquoi un *alpha* fût ajouté au nom
« primitif d'Abraham, et un *rau* à celui de Sara. Voilà
« l'objet de leurs investigations. *Quant aux choses im-
« portantes et vraiment dignes d'étude, ils n'osent pas
« vous en parler, ils n'entreprennent pas de les expli-
« quer ; ils vous défendent de nous écouter quand nous
« les interprétons*¹. »

Qu'on juge en effet des questions traitées.

S'agit-il de l'ablution des mains, on fait observer que : quiconque se lave les mains, doit prendre garde à quatre choses :

A l'eau elle-même, qu'elle ne soit pas illicite pour l'ablution des mains ;

† ¹ *Dialogue de saint Justin avec Tryphon.*

A la mesure, qu'il y ait un quart pour les deux mains ;
 Au vase, que l'eau, avec laquelle on se lave, soit dans
 un vase ;

A celui qui lave, que l'eau vienne avec force de celui
 qui verse ¹.

Ces réserves demandent de nouvelles explications. Ainsi quatre choses rendent l'eau illicite, comme par exemple, quand elle a servi à quelque ouvrage. Ceci nécessite d'autres recherches pour déterminer le mot ouvrage. Viennent ensuite les directions touchant l'étendue de l'ablution, la position des mains, si on doit les tenir hautes ou basses, et de quelle manière on doit les sécher, etc., etc. ²

Traite-t-on des défenses du sabbat, on examine :

Si la crainte de faire sortir un grain du sillon et de le porter ailleurs, en l'agitant avec le pied (ce qui équivalait, dit-on, à le semer), ne doit pas faire interdire, les jours de sabbat, le passage dans un champ nouvellement semencé ;

Si on peut, voulant ces jours-là mener son âne boire, monter dessus ou si on doit se contenter de le tenir par le licou.

Subtilités interminables et ridicules, c'est dans leurs replis qu'on fit s'engager les esprits. On comprend qu'ils s'y abaissèrent. « Les jeunes rabbins élevés à pareille

¹ *Hilchoth*, Berachoth, vi, 6.

² *Sentiers d'Israël*, 83.

école, en reçurent l'empreinte indélébile. De cet impitoyable laminoir leur esprit ressortit aplati, mais endurci, avec un tour particulier qui ne leur permettait plus de penser et de sentir comme les autres hommes¹. »

Aussi est-ce avec justice qu'un israélite résumant et dénonçant notre situation intellectuelle au moyen âge, a pu écrire dernièrement :

« *C'est aux talmudistes que dans leur exil, les Juifs doivent l'étouffement de tout esprit d'indépendance spirituelle, de toute raison philosophique... depuis que le Talmud, ce livre de plomb, pèse sur Israël, les Juifs n'ont plus d'histoire*². »

Pour être complet, il n'aurait eu qu'à ajouter : *et surtout plus de question messianique*. Oui, depuis que ce livre de plomb pèse sur Israël, les Juifs n'ont plus de question messianique. Ce que le Ghetto a été à nos corps, le Talmud l'a été à nos intelligences : il les a enserrées. Il fallait empêcher le peuple de retourner aux prophéties, on y a réussi. Sombre mais savante diversion, le Talmud en résumé n'est pas autre chose.

La Bible était trop claire, les soixante-dix semaines de Daniel étaient trop claires ; le vingt-deuxième psaume de David était trop clair, le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe était trop clair : sur toutes ces clartés, ô israélites, vos rabbins ont entassé le Talmud.

¹ Albert Réville : *Le peuple juif et le Judaïsme au temps de la formation du Talmud*.

² *Moïse et le Talmud*, par Alexandre Weil, p. 338.

V

Et le silence s'est fait sur le Messie. Si de loin en loin quelque plume juive vient à reprendre cette question, ce sera à la hâte et comme au dehors de la synagogue, seulement pour répondre à la dialectique trop pressante de quelque chrétien. Mais au dedans, à l'intérieur des Ghettos, c'est le silence et avec lui ce genre de tristesse qu'on ne se communique pas de l'un à l'autre. On dirait une religion en deuil, on dirait une mélancolie non sur un berceau qui tarde à paraître, mais sur un tombeau !

Chose singulière, entre toutes ces prophéties ainsi mises à l'écart, il y en avait une qui avait annoncé et décrit cet état d'étouffement avec ces résultats d'oubli et d'ignorance. « Un jour viendra, avait dit Isaïe, où les « visions de tous vos prophètes vous seront comme les « paroles d'un livre fermé avec des sceaux. On le don- « nera à un homme en lui disant : Lisez ce livre, et il ré- « pondra : Je ne le puis, parce qu'il est fermé¹. » Le livre fermé avec des sceaux, oui, voilà bien la conséquence dernière du Talmud, des malédictions et de toutes les mesures rabbiniques. Le livre fermé, notre Bible ren due

¹ Is., xxix, 11

impossible, impossible pour nous, ô Dieu, quelle humiliation ! et quel malheur pour toi, pauvre peuple d'Israël. Porter un livre qui contient la lumière, la résurrection, l'indépendance, la gloire, et ne plus pouvoir l'ouvrir : sceaux rabbiniques, que vous êtes cruels ; ne vous étonnez pas que nous cherchions à vous briser.

CHAPITRE IV

PÉRIODE DE RATIONALISME ET D'INDIFFÉRENCE

I

Nous voici aux dix-huitième et dix-neuvième siècles. La période de désespoir et de silence a rempli tout le moyen âge, et ce n'est guère qu'à la fin du dix-huitième siècle que commence en Israël une nouvelle période, qui sera celle du rationalisme et de l'indifférence.

Quelle révolution, quel changement de scène ! On se croit en vérité devant une glace immense qui fond, quand on compare ce qu'on pense du Messie dans la synagogue contemporaine avec ce qu'on en pensait durant le moyen âge.

Au moyen âge, nous l'avons vu, la pensée du peuple était comme en tutelle. On ne parlait plus du Messie qu'à voix basse, on n'osait même pas y penser, car c'était

l'heure de la puissance du rabbinisme ; son interdit « maudit soit » arrêtait tout calcul et glaçait toute pensée.

Dans la synagogue du dix-neuvième siècle, ce n'est plus cela. Ce qui frappe avant tout, c'est qu'on y traite librement la question. Il y a toujours, sans doute, le vieux parti talmudiste qui voudrait continuer dans les temps modernes les craintes et les réserves du moyen âge ; mais outre que ses rangs s'éclaircissent tous les jours davantage, d'autre part, deux partis considérables se sont formés, dont l'un regarde le Messie comme un mythe, c'est le parti des juifs rationalistes ; et dont l'autre traite la question messianique de question oiseuse, c'est le parti des matérialistes et des indifférents.

Mettons ces deux nouveautés juives en lumière : le Messie regardé comme un mythe et l'indifférence à l'endroit du Messie ; et l'on conviendra avec nous qu'il y a quelque chose d'inexpliqué et d'étrange dans le spectacle de cette race qui a eu si longtemps la tête dure et qui aujourd'hui laisse tout aller.

II

Le Messie regardé comme un mythe,

Pour être clairs, commençons par une définition. Qu'est-ce que ce Messie mythique ? En voici certainement

la formule la plus exacte et la plus concise ; elle est comme la synthèse de tout ce que nous avons lu et entendu :

Le Messie, disent donc les juifs rationalistes, le Messie, mais ce n'est pas une personne ! Voilà pourquoi nos pères l'ont attendu en vain durant quatre mille ans. Le Messie, c'est une idée, le Messie, c'est un règne : le règne universel du monothéisme ou de l'unité de Dieu et le règne universel de la fraternité et de la liberté des peuples, et, au milieu de cette double splendeur d'un Dieu-un et d'une humanité-une, l'exaltation d'Israël, du peuple martyr de ces deux unités, voilà le Messie !

Comme on le voit, le point précis de ce système est de faire du Messie une sorte d'être impersonnel : c'est un règne, c'est un âge d'or.

Cette notion générale du mythe messianique suffit ; elle se complètera dans ce qui nous reste à examiner. Et d'abord quelles sont les causes qui lui ont donné naissance ?

III

Ces causes peuvent se ramener à trois :

Le philosophisme du dix-huitième siècle,

La révolution de 1789,

La destruction du talmudisme.

La première, par ordre de date et d'importance, est

le philosophisme. Instrument de scepticisme et de libre pensée, le dix-huitième siècle a été, comme on sait, entre tous les siècles de l'histoire, le plus grand destructeur des religions. Ce fut comme un acide qui circula partout dissolvant toutes les croyances. Le judaïsme n'y échappa point. Ce que Bayle et Rousseau furent pour les croyances chrétiennes, Spinoza et Mendelssohn le furent pour les croyances juives. Condamné une première fois et repoussé de la synagogue avec Spinoza, le philosophisme reparut et se fit accepter dans la personne plus douce de Moïse Mendelssohn ¹. Avec lui le néo-judaïsme commence. « Mendelssohn, dit une feuille israélite, remua le judaïsme de fond en comble, il fonda le néo-judaïsme qui n'est autre que le déisme philosophique ². » La théorie du mythe prend naissance ; elle pénètre dans la synagogue par l'Allemagne, cette terre des grandes hardiesses de la pensée, et patrie de Mendelssohn. C'en est fait, des esprits se groupent au Ghetto, qui commencent à penser et à dire tout haut que le Messie pourrait bien être un règne et non pas une personne.

L'idée d'un règne en place d'un être personnel était trouvée ; mais ce règne, où devra-t-il s'étendre ? Quelles

¹ Baruch Spinoza, natif d'Amsterdam (1632), mourut en 1677. Ayant donné de bonne heure les preuves d'un esprit sceptique, il fut repoussé de la synagogue, et, par l'influence des rabbins, banni de la ville. Son panthéisme est tellement avéré que le nom de spinosisme est aujourd'hui synonyme de panthéisme.

Mendelssohn naquit à Dessau en 1729 et mourut à Berlin en 1786.

² *Arch. Israël.*, année 1848, p. 109.

seront sa forme, ses proportions ? En d'autres termes, à ce mythe il fallait des couleurs. Un événement gigantesque vint les lui donner, ce fut la Révolution de 1789. Devant cet horizon inattendu qui se déchirait et qui laissait apercevoir et espérer l'égalité civile de tous les hommes, l'alliance universelle de tous les peuples, l'affranchissement de toutes les races opprimées, et pour inaugurer cet affranchissement, l'émancipation du vieux peuple hébreu qui, en 1791, commençait sa rentrée dans la famille des peuples, au fracas de la vieille Europe, comme autrefois son entrée dans la Terre Promise, au fracas des murs de Jéricho : devant cet horizon, on conçoit que l'imagination étonnée et rajeunie des enfants de Jacob dût se persuader avec plus d'enthousiasme qu'elle avait saisi le vrai sens de cet être mystérieux si longtemps attendu ; et de fait, l'interprétation du Messie sous la forme d'un règne, d'une ère, trouva plus que jamais consistance et faveur.

Et comme pour laisser le champ libre à la propagation de ce mythe, le talmudisme s'écroulait au même instant. Il y avait deux choses qui avaient emprisonné la liberté dans le talmudisme : les habitudes étroites de la vie du Ghetto, et ce pouvoir trop étendu des rabbins que nous avons décrit. Mais avec l'émancipation de 1791 tout cela allait disparaître bien vite. Pour se mettre en harmonie avec la société nouvelle, les habitudes étaient naturellement contraintes de s'élargir ; et les Israélites rentrant sous le droit commun, le pouvoir des rabbins

allait considérablement se restreindre et se limiter. Dès lors, en Israël, la pensée était affranchie, et le mythe messianique allait librement circuler.

C'est ainsi que sous la triple influence

Du philosophisme qui fournissait l'idée du mythe,

De la Révolution de 1789 qui le colorait des images de liberté, de paix, de fraternité, de mission nouvelle,

De la destruction du talmudisme qui laissait libre la pensée publique si longtemps prisonnière ;

C'est ainsi que, sous cette triple cause, est né dans la synagogue le mythe messianique. — Étudions maintenant sa marche et ses progrès.

IV

De la fin du siècle dernier jusqu'en 1848, il y eut de ce mythe une double marche, un double progrès parallèle : l'un en Allemagne et l'autre en France.

Mais voici une différence extrêmement remarquable, dont nous verrons plus loin les conséquences.

En Allemagne, les progrès de la nouvelle doctrine s'accomplirent davantage sous l'influence du philosophisme, tandis qu'en France ils s'accomplirent davantage sous l'influence de l'émancipation. Quand cette théorie du mythe parut, les israélites d'Allemagne étaient travaillés

par le philosophisme, mais n'étaient pas encore émancipés; et les israélites de France étaient émancipés, mais étaient encore tenus en garde contre le philosophisme.

C'est par l'Allemagne que va commencer l'explosion.

En 1843 un comité réformiste s'organisait à Francfort-sur-le-Mein, qui jetait dans toutes les directions de l'espace la déclaration suivante :

« Un certain nombre d'israélites allemands a pris la
« résolution d'exprimer son opinion sur le Judaïsme ac-
« tuel, et de se détacher formellement de tous les principes
« vicieux et de toutes les pratiques surannées.

DÉCLARATION

.....
« ART. III. *Nous n'attendons ni ne souhaitons de*
« *Messie qui nous ramène en Palestine. Nous ne con-*
« *naissons d'autre patrie que celle à laquelle nous*
« *appartenons par notre naissance et nos relations*
« *sociales.*

« *Tous ceux qui n'attendent point de Messie qui les*
« *ramène en Palestine.... sont invités à signer notre*
« *déclaration et à la faire signer dans le cercle de leur*
« *activité par tous ceux de la même opinion*¹. »

Le résultat de cette déclaration fut immense; trois synodes s'en suivirent.

¹ *Arch. Israël.*, année 1844, p. 298-300.

Dans le premier, tenu à Brunswick en 1843, on posa cette question par laquelle on rompait hardiment avec le passé : « *Faut-il continuer à réciter des prières qui n'ont plus aucun rapport avec notre position ? Devons-nous nous lamenter sur des malheurs qui heureusement sont loin de nous* ¹ ? »

Dans le deuxième, tenu à Francfort en 1845, on proclamait les décisions suivantes :

1° *La langue hébraïque est-elle nécessaire à l'office divin ?*

Non, à l'unanimité.

2° *Toute prière pour le rétablissement des sacrifices sera-t-elle retranchée ?*

Oui, à l'unanimité.

3° *Doit-on effacer de nos prières toute invocation pour le rétablissement d'un état juif et pour le retour des Israélites en Palestine ?*

Oui, à l'unanimité.

4° *Le dogme du Messie mérite-t-il une haute considération dans nos prières ?*

Oui, à l'unanimité ² ?

Or qu'était-ce que ce dogme du Messie dans la pensée de la haute assemblée ? Une correspondance de Francfort

¹ *Arch. Israël.*, année 1844, p. 513-514.

² *Ibid.*, ann. 1845, p. 873-875.

a eu soin de nous en conserver le commentaire : « Une
« opinion émise par le synode, et qui a été accueillie avec
« joie, est celle qui concerne la venue du Messie : *Les Juifs*
« *n'attendent qu'à être admis parmi les nations pour*
« *croire la promesse du Messie accomplie* ¹. »

Enfin, dans le troisième synode, tenu à Breslau en 1846, on ne traite plus la question, elle est épuisée, on ne met plus en doute la certitude du mythe; et, quelques mois plus tard, un ministre prussien, ayant osé dire au sein de la Diète que « Sion était la seule patrie des Juifs, » l'incroyable adresse qui suit fut aussitôt déposée entre les mains du gouvernement :

« Nous déclarons solennellement ne reconnaître d'autre
« intérêt national que celui de la Prusse... Que nous n'é-
« prouvons pas de désir de retourner à Jérusalem, *que*
« *nous n'attendons pas d'autre Messie que la liberté ;*
« *que dans le Judaïsme l'idée du Messie est identique*
« *avec celle de la délivrance du joug, et que tous ceux*
« *qui ne partagent pas ces vues, n'ont pas saisi le vé-*
« *ritable esprit du Judaïsme* ². »

Le vieux parti talmudiste demeura frappé de stupeur et fut à peu près fini pour l'Allemagne. De la mort de Mendelssohn en 1786, à l'adresse de Prusse en 1847, on avait mis cinquante et un an à se débarrasser d'une croyance de soixante siècles.

¹ *Archiv. israél.*, p. 694.

² *Ibid.*, ann. 1847, p. 651-652.

Dans le même intervalle, un progrès parallèle, avon-nous dit, s'accomplissait en France. Mais c'est ici qu'on va voir paraître la conséquence de cette différence de milieux que nous avons signalée plus haut.

Ce qui faisait qu'au delà du Rhin la pensée de l'israélite se montrait si précipitée et si hardie, c'est que l'israélite allemand n'avait pas encore conquis la liberté civile. La liberté était cette perle pour laquelle il croyait qu'il fallait tout sacrifier, même le Messie. En France, au contraire, l'israélite jouit de la liberté depuis 1791, et c'est pourquoi il se contient mieux dans la transformation de ses croyances. Dans le Grand Sanhédrin de 1807, on avait bien couvert le nom de Napoléon de louanges et de fleurs bibliques exclusivement réservées au Messie¹; mais sauf cette exception qui provint d'un certain enivrement, vu que depuis la ruine de Jérusalem le Grand Sanhédrin ne s'était plus réuni, l'autorité du parti talmudiste était demeurée assez puissante pour retenir et étouffer dans

¹ « Il a paru vraiment sur la terre un génie surnaturel, entouré d'une grandeur et d'une gloire infinies. *Et ecce cum nubibus caeli, quasi filius hominis veniebat, et dedit ei potestatem et honorem, et regnum.* (Daniel, VII, 13.) » (*Discours de M. le rabbin Sègre, député du département de la Sésia au Grand Sanhédrin.*)

« Nous voyons clairement les merveilles infinies du Créateur suprême annoncées par Daniel. Il a choisi Napoléon. On doit lui appliquer les paroles de mon texte : « Voici mon serviteur dont je prendrai la défense ; « voici mon élu dans lequel mon âme a mis toute mon affection. Je ré-
« pandrai mon esprit sur lui, et il rendra justice aux nations ; il ne sera
« point triste ni précipité quand il exercera son jugement sur la terre, et
« les îles attendront sa loi. Je suis le Seigneur qui vous ai conservé, qui
« vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple et la lumière des
« nations. (Isaïe, XLII.) » (*Sermon de M. David Zinsheimer, rabbin député de Strasbourg ; — Procès-verbaux du Grand Sanhédrin.*)

l'ombre toute explication catégorique sur la question du Messie.

Ce ne fut qu'à partir de 1848 que toute compression devint superflue.

Durant le règne de Louis-Philippe, le rationalisme allemand, encouragé, comme tout le monde sait, à passer la frontière, avait stimulé et sourdement provoqué l'israélitisme français. On n'attendait qu'une occasion pour parler. Elle fut fournie par le président même du Consistoire central de France, le colonel Cerf-Beer.

A l'occasion de l'installation du grand rabbin de Paris en 1846, l'ancien soldat, dans un discours de compliment, dont l'effet fut celui d'une poudrière au milieu du parti talmudiste, signifia ni plus ni moins à M. le grand rabbin d'avoir à commencer les réformes¹. Ce fut le signal ; la libre pensée allait prendre

¹ Voici quelques passages de ce discours :

« Monsieur le grand rabbin,

« Depuis un demi-siècle, une nouvelle ère a commencé, non-seulement pour nous, mais pour la majorité de nos frères de tous les pays. La voix de l'humanité et de la justice se fait jour partout. Par conséquent, de nouveaux changements sont attendus, sont demandés avec instance dans notre culte. Les prières de l'esclave, ses jeûnes, ses larmes, ne conviennent pas à l'homme libre. Les espérances de proscrit n'ont aucun sens dans la bouche de celui qui voit luire sur sa tête le ciel de la patrie et une patrie comme notre bien-aimée France... Ne vous trompez pas, monsieur le grand rabbin, sur la portée de ces paroles ; nous sommes les interprètes d'une génération beaucoup plus religieuse qu'on ne pense mais elle veut que la forme comme le fond de la religion soit d'accord, avec la vérité, c'est-à-dire avec ce qu'elle sent, avec ce qu'elle comprend, avec ce qu'elle est. En vous faisant connaître les vœux et la situation de son esprit, je dois ajouter ses espérances, nous croyons avoir rempli le plus saint des devoirs. Vous comprendrez aussi le vôtre, nous en sommes certains. » (*Arch. Israël.*, ann. 1846, p. 729-734.)

son essor et le mythe messianique se célébrer en France, comme il se célèbre à Francfort, à Berlin et à Vienne.

Ici il faut citer des noms,

D'abord parce que dans la synagogue française tout est encore individuel sur cette question du Messie; on n'a pas encore osé, comme en Allemagne, la porter devant une assemblée;

Ensuite, parce que à l'heure où nous sommes, en France comme ailleurs, il faut trancher les camps, il faut forcer les hommes à s'avouer.

En nommant MM. Munk, Salvador, Crémieux, Franck, Cahen, Rodrigues, Michel Weil, Astruc, nous nommons certainement et nous nommons avec complaisance les gloires intellectuelles du judaïsme français; qu'ils nous permettent donc de faire ressortir leurs pensées sur le Messie, en les encadrant de leurs titres et de leurs places d'honneur au sein d'une synagogue qui a la naïveté de les regarder toujours comme les soutiens de ses traditions.

M. *Munk*, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, membre et secrétaire du Consistoire central Israélite, dit :

« Ce triomphe du monothéisme, les prophètes l'annoncent avec une profonde conviction, comme le terme où doit aboutir le développement progressif des idées religieuses du genre humain. *C'est là l'avenir idéal qu'ils ont constamment devant les yeux et que ça et là ils*

« *présentent sous l'image du Messie de la race royale*
« *de David*¹. »

M. Salvador, l'auteur de l'*Histoire des Institutions de Moïse et du peuple hébreu*, dit :

« Comme l'idée du Messie n'est pas consignée d'une
« manière expresse dans les cinq livres fondamentaux,
« elle ne forme nullement un article indispensable de
« la foi des Hébreux. Le but seul indiqué par Moïse,
« savoir la conservation perpétuelle d'Israël, en
« qualité d'enseignement expérimental et d'étendard
« pour l'humanité, est le véritable article de foi . »

M. Cohen, auteur du livre *Les Déicides*, dit :

« L'avènement du Messie dans les traditions prophé-
« tiques du judaïsme, est bien moins l'apparition maté-
« rielle d'un Être tout-puissant, Roi, Prophète ou
« Dieu, que l'éclosion d'une grande époque au point
« de vue religieux, social et moral.

« Le caractère essentiel de l'époque messianique
« est la proclamation et la reconnaissance de l'unité
« et de la spiritualité de Dieu par toutes les nations
« de la terre.

« Et comme conséquence de la foi en l'unité divine,
« l'unité humaine, l'unité fraternelle de tous les
« enfants de Dieu deviendra la sainte doctrine des

¹ *Palestine*, p. 421.

² *Histoire des institutions de Moïse*, t. II, p. 525.

« sociétés et des individus. Plus de guerres, plus d'armées dévastatrices ; mais partout l'ordre, l'harmonie, l'équilibre, la paix et la prospérité ¹. »

M. *Auscher*, rabbin de Besançon, dit :

« Notre bannière religieuse porte quatre dogmes : unité absolue et rigoureuse de Dieu, immortalité de l'âme, révélation sinaïque, *et enfin venue du Messie, c'est-à-dire perfectibilité indéfinie de l'humanité* ². »

M. *Rodrigues*, auteur du livre *Les trois Filles de la Bible*, et secrétaire perpétuel de la Société scientifique littéraire israélite, dit :

« Le Messie qui n'est *ni en chair ni en os*, ce Messie *impalpable* va-t-il nous apparaître enfin, visible aux yeux de la pensée et dominateur sublime du monde de l'esprit ? *Son nom est-il la raison humaine, parvenue à son état viril* ³ ? »

M. *S. Cahen*, traducteur de la Bible, dit :

« *Le Messie est venu pour nous le 28 février 1790, avec la déclaration des droits de l'homme.*

« Le Messie que nous attendons, c'est la diffusion des lumières, c'est la reconnaissance de tous les droits, c'est l'émancipation de l'humanité entière ¹. »

¹ *Les Décides*, introduct., p. XXXIII-XXXIV.

² *Arch. Israël.*, ann. 1868, p. 164.

³ *Les trois Filles de la Bible*, p. 46.

⁴ *Arch. Israël.*, ann. 1847, p. 801.

M. *Michel Weil*, grand rabbin et auteur de l'ouvrage *Le Judaïsme, ses dogmes et sa mission*, dit :

« La grande question du messianisme semble être
« une de ces questions auxquelles s'applique la vieille
« maxime : *in dubiis libertas*.

« Pour nous, après avoir consulté nos oracles divins,
« nous sommes arrivés au résultat que voici : que les
« voyants ou prophètes d'Israël n'ont compris, sous le
« nom de *messianisme*, que le triomphe final du dogme
« unitaire, le règne de la justice, de la liberté, de la
« concorde et de l'harmonie universelle, mais qu'ils
« n'ont jamais fait mention ni d'un descendant de
« David, ni d'un Roi Messie, ni même d'un Messie
« personnel ¹.

..... « Il s'en suivrait que le véritable Rédempteur
« serait non plus une personnalité, mais Israël trans-
« formé en phare des nations, élevé aux nobles fon-
« tions de précepteur de l'humanité qu'il instruit par ses
« livres comme par son histoire, par la constance dans
« ses épreuves, non moins que par la fidélité à sa doc-
« trine ². »

La Société scientifique littéraire israélite, dans l'ouvrage allemand *Sinai et Golgotha*, traduit et propagé par ses soins, dit :

¹ *Univers Israélite*, ann. 1868, p. 542-544.

² *Ibid.*, ann. 1869, p. 314-315.

« D'après une prophétie d'Isaïe, des souffrances au-
 « raient été décrétées par Dieu lui-même sur le *peuple-*
 « *Messie*, afin qu'il éteignît par là ses péchés. Grâce à
 « cette prophétie, faussement appliquée à *un homme-*
 « *Messie*, le fait même de la mort de Jésus changeait
 « complètement d'aspect et perdait tout caractère in-
 « famant.

« Le prophète Isaïe parle, dans tout ce cha-
 « pitre LIII, du peuple d'Israël *personnifié comme peu-*
 « *ple-Messie* ¹. »

Les Archives israélites, organe le plus important de
 la presse israélite en France, disent :

« Les Juifs ne sont entrés dans l'arène philosophique
 « que depuis Mendelssohn et Lessing, c'est-à-dire quel-
 « ques années avant 89. C'est surtout depuis *ce temps*
 « *de Messie*, car la Révolution était le vrai Messie
 « pour les opprimés, que les israélites ont osé rétablir
 « le sens vrai du Mosaïsme, en élaguer tout élément sur
 « naturel et le ramener à la vérité philosophique ². »

Et encore :

« La réhabilitation de la race juive ne s'est pas encore
 « faite, malgré le dix-neuvième siècle, malgré les Rots-
 « child et les Pereire, malgré les Meyerbeer et les Halévy.
 « La race juive comme telle attend donc encore son Ré-

¹ *Sinai et Golgotha*, p. 347.

² *Arch. Israël.*, ann, 1862, p. 309.

« dempteur. *Ce Rédempteur n'est pas un roi, ni un fils de David. Ce n'est pas un conquérant ni un faiseur de miracles ; cette rédemption, c'est la réhabilitation du judaïsme comme culte, comme race, comme nationalité religieuse, c'est sa réintégration dans tous les honneurs dus à son antiquité, à ses souffrances et à ses services* ¹. »

Nous pouvons clore ici cet incroyable recueil. Il faut cependant y ajouter, jusqu'à preuve du contraire, ces deux noms si connus :

M. *Crémieux*, ancien ministre de la justice, président de l'Alliance israélite universelle, et M. *Franck*, professeur au Collège de France, vice-président du Consistoire central.

Car nous mettons au défi M. Crémieux de concilier dans son esprit et devant le public la croyance à un Messie personnel, c'est-à-dire à un envoyé extraordinaire de Dieu, avec ses attributions nouvelles de Grand-Maitre de la franc-maçonnerie, c'est-à-dire d'une société dont le premier dogme est de repousser superbement des affaires humaines toute intervention divine, qu'elle soit messianique ou surnaturelle.

Quant à M. Franck, personne n'ignore qu'il regarde le panthéisme *comme la plus grande gloire de notre temps* ². Or, qu'enseigne le panthéisme ? sinon que

¹ *Arch. israél.*, ann. 1865.

² « Le panthéisme est au fond de toutes les doctrines de la kabbale.. »

Dieu et l'humanité ne forment qu'un seul et même être. Dès lors, nous ne voyons plus quelle place reste possible pour un Messie personnel, que la tradition tout entière regardait précisément comme un intermédiaire entre Dieu et l'humanité. Le Messianisme antique repousse le panthéisme, mais le panthéisme ne permet plus de rester fidèle au Messianisme antique.

V

Et maintenant, un mot sur tout ce système, sur ce mythe messianique de France et d'Allemagne. Tant que nous n'avons fait qu'exposer, nous avons gardé le calme et le sang-froid, indispensables à qui veut être clair et équitable. Mais à présent, la Bible dans les mains et l'indignation dans le cœur, israélites des vieux siècles nous nous levons pour venger les traditions de nos pères.

Les kabbalistes ont enseigné une doctrine assez semblable à celle que les métaphysiciens du Nord regardent aujourd'hui comme la plus grande gloire de notre temps... En un mot, ils nous laissent entrevoir ce que peut la réunion de Platon et de Spinoza. » (*La Kabbale ou la philosophie religieuse des Hébreux*, p. 193, 386.) — Le chevalier Drach, justement indigné de l'alliance que M. Franck cherche à établir entre le panthéisme et la cabale, s'écrie dans une réfutation de ce livre : « Les inarédules cherchent à rendre la cabale complice de l'impie système du panthéisme. M. Franck, le dernier venu, traite de la cabale comme un aveugle qui raisonnerait sur les couleurs par ouï-dire. » (*La Cabale des Hébreux vengée de la fausse imputation de panthéisme*, par le chevalier P. L. Drach, p. 7.)

Quoi, désormais le Messie ne serait plus une individualité personnelle ! Et cette attente d'un Messie personnel n'aurait été qu'un beau rêve, mais rêve étroit, entretenu sous le ciel mystique et passionné de l'Orient ! Quoi, désormais le Messie serait l'émancipation plus large de 89 ? Il serait la raison humaine parvenue à son état viril ? Désormais on ne le distinguerait plus, ni du monothéisme, dont il serait l'épanouissement suprême ; ni de l'humanité, dont il serait l'ère de concorde et de liberté ; ni du peuple d'Israël, dont il serait l'accentuation victorieuse ? O vous, qui avez signé ces choses, et que nous avons nommés, Messieurs, mais vous n'avez donc pas vu que vous brisiez avec la tradition israélite tout entière, que vous rétrécissiez notre vieille Bible ; et vous n'avez donc pas vu que vous nous ravissiez aussi ce qui fait notre honneur.

Vous brisez avec la tradition ,

Avec la tradition patriarcale qui, de famille en famille, de lit de mort en lit de mort, dans les scènes fameuses de ses bénédictions, n'a jamais transmis que la promesse et la semence sacrée d'un Messie personnel !

Avec la tradition prophétique, qui n'a jamais chanté qu'un Messie personnel !

Avec la tradition talmudique elle-même, qui n'eût jamais maudit, s'il n'eût été question d'un Messie personnel !

Et enfin avec la tradition populaire qui, dans les bénédictions des patriarches, dans les chants des prophètes,

dans les malédictions des talmudistes, n'a jamais reconnu qu'un Messie personnel !

Et contre tout cet ensemble de traditions, vous armant de la réforme, vous venez déclarer qu'il n'y avait là qu'une fausse manière d'interpréter le Messie : interprétation malheureuse qui ne devait prendre fin qu'après soixante siècles, et grâce à votre raison *parvenue à l'état viril !* Et vous vous proclamez encore israélites ! Et vous êtes rabbin, notable dans la synagogue, membre du Consistoire, président de l'Alliance israélite universelle !... Arrière ! Aussi longtemps qu'une goutte du vieux sang juif circulera dans le monde, cette goutte de sang indignée s'agitiera, et, témoin indestructible de ce qui se préparait dans les flancs des patriarches, et de ce qui s'annonçait sur les lèvres des prophètes, elle vous criera :

Non, le Messie n'est pas un mythe, Abraham a parlé de sa semence¹.

Il n'est pas un mythe, Jacob a parlé de sa tribu².

Il n'est pas un mythe, Isaïe a parlé de son intelligence de sa bouche et de son visage³.

Il n'est pas un mythe, Daniel a parlé de sa mort⁴.

¹ *Genèse*, XII, 3.

² *Ibid.*, XLIX, 10.

³ *Isaïe*, LII, 13-15.

⁴ *Daniel*, IX, 26.

VI

Par cette théorie du mythe, vous rétrécissez en outre nos saintes Écritures.

Arracher en effet de la Bible le Messie personnel, c'est comme si vous arrachiez le soleil du sein de la nature. Il faut le Messie pour rendre les Écritures majestueuses. Sous Jéhovah, dont il est le royal serviteur, le Messie les éclaire et les dilate, comme sous Jéhovah, dont il est l'éblouissant messager, le soleil explique et dilate la nature. Supprimez le soleil, intermédiaire voulu par Dieu entre lui et la nature, Dieu et la nature restent, mais en elle tout se retire, tout rentre dans l'égoïsme et dans la glace, il y a encore des êtres, il n'y a plus d'univers ! Supprimez le Messie, intermédiaire voulu par Dieu entre lui et l'humanité, Dieu et l'humanité restent, mais dans l'humanité tout se rétrécit, et la Bible, qui était son histoire universelle, perd toutes ses proportions, pour n'être plus qu'un livre étroit, particulier, exclusivement juif. Sans doute, le monothéisme y demeure gravé, mais, à part ce fleuron, qui ne fût confié au peuple juif et à sa Bible qu'en vue du Messie, tout le reste, dans son livre, s'abaisse, se rapetisse, et n'est plus digne du livre de Dieu. Donnez donc, par exemple, si vous le pouvez,

en dehors d'un Messie personnel, une signification large, supérieure, aux bénédictions patriarcales de la Genèse ou aux lois cérémonielles du Lévitique ? Nous vous mettons au défi de rien dire qui sorte de l'individualisme, de rien dire qui témoigne que la Bible embrasse l'universel ! Non, on ne peut toucher au Messie sans toucher à la Bible, on ne peut toucher au soleil sans bouleverser la nature. Laissez-le donc, le soleil, aux pages de notre vieille Bible, pour ne pas restreindre son esprit de largeur et d'universalité !

VII

Il y a plus : avec votre Messie mythique, vous nous ravissez ce qui fait notre honneur.

Car enfin, si, comme vous le dites, le Messie doit être un règne et non pas une personne, il faut rigoureusement conclure que ce n'est plus à notre nation que revient l'honneur d'avoir produit le Messie.

Qu'est-ce, en effet, que ce règne dans lequel vous renfermez, vous incarnez l'idée messianique ?

Vous avez dit :

C'est le règne des principes de 89,

C'est le règne du monothéisme,

C'est le règne de la liberté, de la lumière, de la concorde,

C'est le règne, en un mot, de la civilisation ;

Or, permettez ;

Qui a proclamé ces principes de 89, dans lesquels il vous plaît de saluer le Messie ?

La France.

Qui a étendu, qui étendra toujours davantage le règne de la liberté, de la lumière, de la concorde ?

Les idées de l'Occident.

Qui a étendu le règne du monothéisme ?

Les missionnaires de l'Occident.

Qui a étendu le règne de la civilisation ?

Les nations de l'Occident.

Ce n'est donc plus à nous juifs, que reviendrait l'honneur d'avoir produit le Messie, mais à la France, nation chrétienne ; à l'Italie, nation chrétienne ; à l'Angleterre, nation chrétienne ; à l'Allemagne, nation chrétienne ; à la Pologne, nation chrétienne ; en un mot, à l'Europe, assemblée glorieuse des nations chrétiennes !

Contredisez, si vous le pouvez, vos déclarations et nos conséquences.

Et cependant, oui ! vous avez entrevu une partie de la vérité : il y a un règne, un règne du Messie annoncé, et c'est l'Occident qui a étendu ce règne, mais c'est nous qui avons enfanté sa personne ! Dans la magnificence du plan divin, et afin que les dons fussent également partagés, à l'Occident Dieu réserva l'honneur de propager le règne, mais après que l'Orient eût enfanté la personne. A l'Occident, le règne messianique ; à l'Orient, la per-

sonnalité messianique ; au peuple chrétien, son sceptre, mais au peuple juif son berceau !

Un jour, et ce jour n'est plus éloigné, on verra la synthèse de ces deux grandes choses : l'Orient qui remerciera l'Occident d'avoir étendu le règne, l'Occident qui remerciera l'Orient d'avoir produit la personne, le peuple chrétien et le peuple juif qui uniront leurs gloires ! Mais si ces gloires doivent être unies, il ne faut pas les confondre. Et c'est pourquoi votre Messie mythique, Messieurs, est une idée malheureuse ; c'est l'abandon de notre honneur, c'est une blessure à notre fierté nationale : permettez donc qu'au nom de cette fierté et du vieux sang hébreu qui reste le sang messianique, qu'au nom des soupirs, de l'attente et des souffrances de notre peuple, qu'au nom de son passé et de son avenir, nous repoussions votre Messie mythique comme un attentat de lèse-nation !

VIII

L'indifférence matérialiste par rapport au Messie.

C'est la seconde attitude, et la plus générale, du judaïsme contemporain. Le mythe, nous l'avons prouvé, est inadmissible, inexcusable ; mais il possède au moins

un côté idéal ; le nom du Messie et quelque chose de son influence y sont conservés ; avec lui on peut encore discuter. Mais au foyer de l'indifférence matérialiste il n'y a plus rien ; tout souci du Messie a disparu ; c'est l'apparition navrante et agrandie de cette scène du désert, alors qu'ayant oublié Moïse, qu'il s'était lassé d'attendre, le peuple se rassasiait et dansait autour du veau d'or.

Il y a ici une très-curieuse et très-importante observation à faire. En tout temps, et dès son berceau, le peuple juif a eu une inclination violente vers les biens de la terre. Durant douze cents ans, les prophètes la combattirent et l'entravèrent ; mais quand ils cessèrent de paraître, elle domina tout. Elle fut cause que, lorsque Jésus de Nazareth se présenta, il fut rejeté parce que, contre notre attente, il n'était pas un grand prince temporel. Et quand vint l'ouragan terrible qui renversa précisément toute notre puissance temporelle, nos pères prirent la route de l'exil, mais avec cette persuasion, toujours plus tenace, que le Messie, qui leur viendrait, serait réparateur de leur grande misère, et qu'il les dédommagerait de leurs privations par une opulence qui les étonnerait eux-mêmes¹. Il se fit donc à ce moment sur leur cupidité comme une sorte

¹ « Quand le Messie paraîtra, les plaisirs seront aussi fréquents que la pluie, dit un rabbin. » (*Essai sur la régénération des Juifs*, par Grégoire, p. 207.) — Au sujet des espérances temporelles que les anciens Juifs fondaient sur la venue du Messie. V. Buxtorf, *Synag. Judaica*, ch. xxxvi ; Hoornbeck, *De convertendis Judeis*, p. 248-250.

de consécration religieuse ; chacun d'eux, en amassant des richesses, se persuada qu'il préparait le règne de cet oint du Seigneur que devaient escorter la gloire et l'abondance ; la pensée du Messie et la poursuite de la richesse s'entrelacèrent, et, durant des siècles, le Messie fut non-seulement jusqu'à un certain point l'excuse de la richesse, il fut encore son âme, son arôme, son élan.

Mais voici qu'à présent, au sein de notre nation, la richesse est devenue égoïste et solitaire ; ce n'est plus au Messie qu'on la rattache, c'est à soi-même. Instrument, comme nous l'avons dit, de scepticisme et de matérialisme, le dix-huitième siècle, ce grand destructeur des religions, nous a corrompus comme les autres ; et d'autre part, l'émancipation de 1791 ayant brisé toutes nos entraves et laissé libres tous nos instincts, on s'est précipité dans la graisse de la terre. Ce qui fut si longtemps l'âme et comme l'arôme de la richesse, l'idée messianique a disparu ; en sorte qu'à côté du mythe, il n'y a plus que l'affligeant spectacle dont nous parlions tout à l'heure : la satisfaction autour du veau d'or. Nous ne citerons qu'un exemple. Naguère nous demandions au chef d'une communauté israélite de l'Alsace s'il croyait toujours à la venue du Messie. Il répondit : « *Je ne crois qu'à ce que je touche, à mes prés et à mon argent.* » Qui oserait assurer qu'en France, en Autriche, en Prusse et ailleurs, bon nombre d'Israélites, s'ils étaient interrogés sur le Messie, ne répondraient pas de même ? Il faut bien que cet état d'indifférence matérialiste ait gagné loin,

pour qu'un des plus exacts et des plus sérieux historiens de notre époque ait pu écrire, mais d'après des renseignements certainement israélites : « Cette partie du Ju-
 « daïsme se figure qu'Israël est maintenant délivré, qu'il
 « a son Messie. La Jérusalem nouvelle serait la Jérusalem de l'argent avec un banquier pour Messie, la cote
 « des fonds publics pour *Sepher Thora*, la Bourse au
 « lieu du Temple, et la corbeille des agents de change
 « figurant le Saint des saints. » Et l'historien ajoute gravement cette conclusion que nous faisons nôtre. « Si Akiba,
 « Moïse Maimonide et les vieux rabbins du moyen âge
 « étaient témoins d'une telle rédemption, ils pleureraient
 « sur cette prétendue délivrance des larmes plus amères
 « qu'ils n'en versèrent jamais sur la désolation de Jérusalem¹. »

Et voilà ! de décadences en décadences, de l'attente à l'inquiétude, de l'inquiétude au désespoir, du désespoir au mythe, du mythe à l'indifférence, on a touché enfin à la boue du scepticisme et du matérialisme. A ce dernier terme, il faudrait dire que tout est fini, si nous ne savions que c'est de la boue que les résurrections commencent !...

¹ *Rome et la Judée*, par le comte de Champagny, t. II, p. 214.

IX

C'était au retour de la captivité auprès des fleuves de Babylone. En revenant dans leur Terre Promise, nos pères coururent aussitôt rechercher le feu sacré, ce feu qu'on avait ordonné, depuis le Sinaï, d'entretenir devant la face de Jéhovah sans le laisser jamais s'éteindre, et qu'avant de partir pour son long exil, Israël avait enfoui et caché « dans une vallée, où il y avait un puits qui était profond et à sec¹. » Mais quand les petits-fils de ceux qui l'avaient caché revinrent auprès du puits, ils ne retrouvèrent plus le feu, mais à sa place « une eau épaisse²; » la boue l'avait étouffé. Alors il se passa un grand et touchant spectacle. Tout le peuple se mit en prière, le grand-prêtre tenant cette boue levée vers le Seigneur. Tandis qu'on priait, le soleil tout à coup déchira la nue ; au contact de ses rayons, la boue s'enflamma et le feu sacré brilla de nouveau.

Peuple d'Israël, ô peuple, ou plutôt, ô cœur, cœur si bien doué pour aimer et pour te souvenir, pauvre cœur, ah ! n'est-ce pas, tu as compris l'allusion ? Sous la boue du scepticisme et du matérialisme, et aussi sous le poids de dix-huit siècles de malheurs, ta flamme s'est éteinte,

¹ II. *Machab.*, I, 19.

² *Ibid.*, 20.

le feu sacré n'est plus : pour le Messie tu n'as plus de soupirs. Pauvre peuple, va, prends courage ! Poursuis ces pages, ces pages de deux de tes enfants qui, crois-en leur amour, ont creusé jusqu'au fond du puits, au fond de toutes nos traditions, pour retrouver et recueillir ce qui restait du feu sacré de nos pères ! Avec eux, mets-toi en prières. Pour ta résurrection, de toute éternité le beau soleil de Josué tient un rayon en réserve. A son contact, comme au soir de la captivité, la boue s'embrasera ; et la flamme messianique, ton véritable feu sacré, reparaitra, ô peuple de Dieu, pour ne plus s'éteindre !

SECONDE PARTIE

ESPÉRANCE D'UNE DERNIÈRE PHASE OU PÉRIODE DE RECONNAISSANCE

PRINCIPE PRÉLIMINAIRE

I

Cette royale et puissante intelligence qui, favorisée du don de la sagesse, a raisonné sur toutes choses, depuis le cèdre qui croît au sommet du Liban jusqu'à l'hyssope qui pousse aux fentes des murs, Salomon, s'étant mis à considérer l'histoire avec ses mille tableaux et ses vicissitudes, en a résumé ainsi l'enchaînement et l'unité :

« Rien n'est nouveau sous le soleil. Qu'est-ce qui a été
« autrefois ? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui
« s'est fait ? C'est ce qui se fera. *Quid est quod fuit ?*
« *Ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est ?*
« *Ipsum quod faciendum est*¹. »

¹ *Eccles.*, 1, 9.

Telle est la sentence du sage sur l'histoire : dans le passé il y a la prophétie de l'avenir, et dans l'avenir il y aura le retour du passé. Qu'est-ce qui s'est fait ? C'est ce qui se fera.

Or cela apparaît admirablement vrai, lorsqu'on contemple une loi magnifique, d'après laquelle Dieu gouverne son œuvre, la loi circulaire, qu'il a inscrite une première fois dans le monde de la nature, pour l'inscrire une seconde fois, de concert avec la liberté humaine, dans le monde de l'histoire et de l'humanité.

Dans la nature, en effet, tout se déroule et se gouverne d'après une loi circulaire. Chaque être, si l'on y prend garde, chemine dans un cercle ; chaque vie roule et revient dans des circuits mystérieux. Salomon a également chanté ces cercles tout à la fois brillants et monotones, lorsqu'il disait :

« Le soleil se lève et se couche, et il retourne d'où il était parti ; » le jour alors s'éteint dans les entrailles de la nuit, mais des entrailles de la nuit de nouveau sortira le jour.

« Le vent tournoie de toutes parts, et il revient sur lui-même par de longs circuits.

« Les fleuves entrent dans la mer, et reprenant leur cours, ils voyagent et reviennent au même lieu d'où ils étaient sortis, pour couler encore¹. »

Et c'est après avoir contemplé dans la nature cette loi

¹ *Eccles.*, 1, 5-7.

circulaire, que le sage monarque, venant à l'histoire, s'est écrié : Qu'est-ce qui a été autrefois ? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait ? c'est ce qui se fera.

Et en effet le monde de l'histoire se déroule, lui aussi, dans des circuits splendides. Tous ceux qui se sont occupés de philosophie de l'histoire, depuis saint Augustin jusqu'au comte de Maistre, ont parlé de cycles où les événements humains s'élancent, disparaissent et puis reviennent avec des aspects toujours nouveaux et toujours agrandis. Oui, la vérité a ses cycles, et l'erreur a ses cycles. Quand l'erreur a épuisé un mode d'agir, elle recommence en agrandissant ses orbes ; mais alors la vérité, elle aussi, recommence son tour, agrandissant ses orbes mieux que l'erreur, et partant ses victoires.

Et puis, à mesure que ces orbes de l'erreur et de la vérité s'étendent, un plus grand nombre de continents et de nations y sont englobés, apportant chacune et ses nuances et ses passions, et c'est ainsi que l'histoire se fait de plus en plus universelle.

Mais au-dessus de tous ces orbes et de tous ces circuits, il en est un plus grandiose qui couronnera tous les autres, c'est le circuit qu'accomplit le vieux peuple de Jacob.

Parti du sein d'Abraham à la genèse de l'histoire du monde, il doit se retrouver à la péroration. Par lui alors la fin se confondra avec le principe, et le cercle du monde sera achevé.

Mais il y a dans ce peuple, par rapport à la loi circu-

laire, une autre singularité. Il n'est pas seulement le peuple avec lequel Dieu a commencé et finira son œuvre ; il est encore le peuple typique, le prototype de l'humanité.

Cela veut dire que ce qui s'est vu dans l'histoire juive, doit se revoir dans l'histoire universelle, et que ce qui s'est passé une première fois dans le petit coin de la Palestine, doit reparaitre agrandi dans l'histoire de la catholicité.

Et ainsi Salomon a dit vrai, et sa sentence embrasse des proportions magnifiques : Qu'est-ce qui a été autrefois ? C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait ? C'est ce qui se fera.

II

Or, entre tous les événements du Judaïsme qui reviennent agrandis dans les événements du Christianisme, il en est un que nous voulons décrire parce qu'il contient la solution de cette séculaire question du Messie : c'est la deuxième partie de l'histoire de Joseph.

L'an du monde 2297, au sein de la troisième famille patriarchale qui avait dressé ses tentes dans le pays de Chanaan, régnait un double sentiment qui vous agite vous-mêmes aujourd'hui, ô israélites. C'était dans le vieux Jacob le deuil de Joseph, ce deuil qui ne pouvait

pas et qui ne voulait pas être consolé ; et dans les enfants de Jacob ce n'était pas le deuil, mais l'oubli du frère qu'ils avaient vendu. Situation qui, à cette heure de l'histoire, se retrouve identiquement la même chez les restes de Jacob : pour quelques-uns le Messie demeure un sujet de deuil, pour le plus grand nombre il est un objet d'oubli.

Eh bien ! frères tendrement aimés, si nous avons pu mériter votre confiance par notre recherche pénible et sincère de la vérité sur le Messie, laissez-nous vous proposer maintenant de relire ensemble la deuxième partie de cette histoire de Joseph. Relisons-la et dans la Bible de nos pères et dans les événements extraordinaires qui se pressent sous nos yeux ; c'est un récit qui ne contient pour vous que douceur et honneur. Car après toutes les phases que nous avons décrites, après la période d'inquiétude, après la période de désespoir, après la période de rationalisme et d'indifférence, il reste à espérer une dernière période, pleine de charme et de consolation : la phase du Messie retourné, ou *la période de reconnaissance*.

CHAPITRE PREMIER

LA FAMINE

I

On sait que le grand Paul a été le vase plein de lumières et de tendresse que Dieu a fait reluire au milieu des nations de la gentilité, pour les évangéliser et les faire entrer dans l'Église. Mais ce qu'on ignore assez généralement, c'est qu'il est une amertume que ce vase d'élection a connue et comme ensevelie au plus profond de ses tendresses.

Le Seigneur, en effet, lui laissa entrevoir, au sein de ces nations qu'il amenait, un mystère d'iniquité. Ce mystère d'iniquité, germe au temps de saint Paul, devait grandir dans la suite des âges. Plein de crainte et de sollicitude, l'Apôtre en a laissé échapper le secret dans les deux épîtres aux Romains et aux Thessaloniens ; mais pour ne pas étourdir et décourager ceux qu'il aimait, il annonce à mots voilés des choses trop dures à son cœur. Les Doc-

teurs et les Pères de l'Église, et aussi l'histoire, ont depuis lors retiré le voile.

Quel est donc ce mystère d'iniquité ?

C'est encore du Messie qu'il s'agit. Car sous toutes les syllabes de ce grand livre du monde, c'est toujours et toujours de lui qu'il est question ; on le verra à la fin des siècles, quand se découvrira l'histoire universelle.

Or voici ce mystère de mal.

Les nations de la Gentilité, devenues les nations chrétiennes, doivent à leur tour connaître l'apostasie. Comme nous Juifs, nous n'avions pas voulu du Messie, dans sa personne, il doit venir un temps où les nations ne voudront plus du Messie, dans son œuvre. Oui, à votre tour, ô nations, vous devez vous fatiguer de lui. Nous l'avions repoussé à cause de son obscurité ; et vous, vous le repousserez à cause de sa puissance. Nos prophètes ont entendu vos complots. « Pourquoi les nations ont-elles
« frémi ? Les rois de la terre se sont assemblés, et ils
« sont tombés d'accord contre le Seigneur et contre son
« Christ ; ils ont dit : rompons leurs liens, et rejetons
leur joug¹. »

Et maintenant voici les textes voilés de saint Paul, et à côté les docteurs qui commencent déjà à en retirer le voile.

« Prends garde, ô Gentil, de ne t'enfler pas, mais de-
« meure dans la crainte, car si Dieu n'a pas épargné les

¹ Ps. II.

« branches naturelles, tu dois craindre qu'il ne t'épargne
« encore moins.

« Si tu ne demeures dans l'état où la bonté de Dieu
« t'a mis, tu seras aussi retranché ¹. »

Jusqu'ici saint Paul se borne à menacer les Gentils et à leur faire craindre un si épouvantable malheur ; mais dans les versets suivants, il va plus loin.

« Je ne veux pas, mes frères, vous laisser ignorer ce
« mystère, afin que vous ne soyez point sages à vos pro-
« pres yeux ².

« *De même que vous, ô Gentils, qui autrefois n'aviez
« pas la foi, avez obtenu miséricorde lorsque les Juifs
« sont tombés dans l'incrédulité ; de même eux (dont
« l'incrédulité avait été cause que vous avez obtenu mi-
« séricorde), obtiendront à leur tour miséricorde... ³
« lorsque vous tomberez dans l'incrédulité. »*

¹ Rom., xi, 20-22.

² V. 25. — L'Apôtre donne deux caractères au mystère qu'il va révéler. Le premier, d'être un profond secret de la conduite de Dieu ; et l'autre d'être, dans le dessein de Dieu, un moyen pour tenir les Gentils dans l'humilité et dans la crainte. Donc, tout ce qui ne portera pas ce double caractère d'être un mystère et de tenir en même temps les Gentils dans la crainte, ne saurait être ce que l'Apôtre se propose ici de révéler. Par conséquent, ce qu'il ajoute : « Qu'un jour tout ce qui reste d'Israël sera sauvé » (v. 25-26), peut bien être une partie du secret, mais ne saurait être le secret tout entier, ni même sa partie la plus essentielle ; car que Dieu, après avoir rejeté le peuple juif, vienne de nouveau à le rappeler, il n'y a rien là qui puisse humilier ni intimider les Gentils. Au contraire, cette révélation doit les remplir de joie. Il faut donc chercher dans d'autres paroles de saint Paul quelque passage qui renfermant un motif d'épouvante, soit la conclusion et le dénouement de tout le mystère. Le voici précisément dans les deux versets suivants, où saint Paul fait une élocution de tendresse sublime : « De même que vous, ô Gentils... etc. »

³ Rom., xi, 30-31.

J'avoue, dit un savant interprète, qu'il semblerait naturel que saint Paul, après ces paroles : *de même eux obtiendront à leur tour miséricorde*, ajoutât : *lorsque vous tomberez dans l'incrédulité*. La justesse de l'opposition, la force du parallèle semblent nécessairement le demander : en effet, sans ce supplément, le sens demeure confus ou incertain, au lieu qu'en le sous-entendant, tout est suivi, bien lié, et le mystère dévoilé, aussi bien que le motif qui doit faire trembler les Gentils. Mais la tendresse de saint Paul pour les Gentils, dont il était spécialement l'Apôtre, ne lui permit pas d'achever ce membre de phrase, et lui fit supprimer ces paroles trop dures à son cœur envers des disciples qui paraissaient déjà avec éclat dans l'Église et qui la remplissaient de consolation. Mais si cette réticence jette une espèce de voile sur le sens de saint Paul, il faut convenir qu'il est si léger et si transparent qu'on voit aisément tout ce qu'il cache ¹.

Et dans un autre endroit de ses Épîtres, l'Apôtre qui discerne, au milieu des peuples qu'il amène à l'Église, une sorte de point noir, jette ce cri d'alarme : « *Le mystère d'iniquité s'opère dès à présent* ². »

Comme en effet les mauvaises dispositions des Juifs avaient mis vingt siècles à grandir, avant que d'arriver à leur lugubre épanouissement sur le Calvaire, de même

¹ Duguet, *Dissertation sur le retour des Juifs*, p. 26-27. — *Explic. du mystère de la Passion*, ch. vii.

² II. *Thessal.*, II, 7.

le mystère d'iniquité chez les Gentils devait avoir à travers les siècles une longue germination, avant que d'arriver à la plénitude de l'apostasie.

C'est pourquoi, après que saint Paul fut mort, plusieurs Pères de l'Église qui voyaient grandir le point noir, ont donné de solennels avertissements. Ces avertissements, on les entendait de loin en loin comme des roulements de tonnerre. Mais la Gentilité, insouciante ou présomptueuse, n'y a point pris garde. Nous rapporterons ici ceux qui achèvent d'illuminer la prédiction de l'Apôtre.

« La chute d'Israël a été l'occasion de la vocation des
« Gentils. Nous avons pris leur place, nous sommes de-
« venus le vrai royaume de Juda. *Mais nos derniers*
« *temps seront semblables pour le péché à ceux des*
« *Juifs, si même ils ne doivent être pires*¹. »

« Le péché des Juifs a fait le salut des nations, et de
« *l'incrédulité des nations viendra à son tour la*
« *science d'Israël. Ces deux vérités se trouvent dans*
« *saint Paul*². »

« Dieu veut que la chute d'Israël fasse à présent la ri-
« chesse des nations. Il résultera quelque chose de sem-
« blable des péchés des nations ; *car il faut bien qu'elles*
« *pèchent à leur tour*³. »

¹ Origène, *Homélie IV sur Jérémie* : « Novissima nostra... Similia futura sunt peccatis Judæorum, imo pejora. »

² Saint Jérôme, *sur le Cant. des Cant.*, hom. 1 : « Delicto eorum salus Gentibus facta est, et rursùm incredulitate Gentium scientia Israel. Habes utrunque apud Apostolum. »

³ Origène, *Explic. de l'Ép. aux Rom.*, ch. II. « Tunc sanè fiet ex Gentium delictis, quæ necessario delinquant tale aliquid. »

« Saint Paul développe divinement la conduite de Dieu
« sur les hommes..... il dit que les Gentils étant appelés
« de Dieu, *et abusant insensiblement de ses grâces,*
« *Dieu rappellera une seconde fois les Juifs*¹. »

« Dans l'assemblée des nations qui portent le nom de
« chrétiennes, *il se trouvera une telle]abondance de*
« *péchés que Dieu remontera en haut. C'est donc*
« avec justice que le prophète a pu dire : A cause de
« cette assemblée, remontez en haut, c'est-à-dire *reti*
« *rez-vous encore une fois dans la profondeur de vos*
« *conseils, à cause de cette assemblée de nations]qui ont*
« *votre nom, sans avoir rien de vos œuvres*². »

C'est ainsi qu'ont parlé Origène, saint Jérôme, saint Jean-Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, le livre de saint Paul à la main, en face des scandales de leurs temps et du point noir qui grandissait toujours. Et à la fin du dix-septième siècle, après la tourmente du protestantisme qui enlevait et reprenait à l'Église la moitié de la Gentilité, Bossuet, interprétant saint Paul comme les Pères de l'Église, jetait tout à coup ce nouveau cri d'épouvante : « Qui ne tremblera en en-

¹ Saint Jean-Chrysostome, dans l'*Homélie sur le ch. II aux Romains*.

² Saint Augustin, *Comment. sur le Ps. VII, n° 7*. « In illà congregatiōne populorum atque Gentium ubi nomen christianum latissimè diffusum est, tanta erit abundantia peccatorum... Propter hanc congregatiōnem peccatis suis a se lumen veritatis abalienantem Deus in altum regreditur. Non ergo immerito dicitur propter hanc congregatiōnem in altum regredere. id est, secede rursus in altitudinem secretorum tuorum etiam propter]hanc congregatiōnem populorum]quæ habet nomen tuum, et facta tua non facit. »

« tendant les paroles de l'Apôtre ? Pouvons-nous ne pas
 « être épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant
 « de siècles si terriblement sur les Juifs, puisque saint
 « Paul nous avertit de la part de Dieu *que notre ingra-*
 « *titude nous attirera un pareil traitement* ¹. »

De tout ce que nous venons de rapporter : du premier cri d'alarme poussé par saint Paul, des avertissements des Pères de l'Église, de l'histoire qui justifie toutes ces craintes, nous pouvons conclure d'une manière incontestable qu'il y a un mystère d'iniquité qui n'a cessé de grandir au sein des nations de la Gentilité devenues les nations chrétiennes, et qu'il faut s'attendre à ce que la figure du Messie, à un moment de l'histoire, apparaisse entre ces deux négations : la négation du peuple juif qui n'a pas voulu le reconnaître, et la négation de la Gentilité, qui, en tant qu'assemblée des nations, l'aura abandonné après l'avoir connu.

II

Déjà du temps de saint Paul le germe mauvais commençait donc à se former ; « il opère dès à présent ². »

¹ Bos. *Disc. sur l'hist. univ.*, II^e partie, § 7, édit. de 1681. — Dans les éditions postérieures, on a mis « peut nous attirer » au lieu de « nous attirera. » (Note de Duguet dans sa *Dissertation sur le rappel des Juifs*, p. 59. — V. aussi *Œuvres de Bossuet*, nouvelle édition publiée par Vivès, t. XXIV, p. 473.

² II. *Thessal.*, II.

Mais alors pensif et troublé, l'esprit se fait tout bas cette demande : pourquoi Dieu le laisse-t-il croître ? Quel avantage la sagesse éternelle trouve-t-elle donc à le laisser grandir dans son œuvre, et grandir jusqu'à l'apostasie ?

La réponse à cette objection fera connaître une des plus belles et des plus touchantes magnificences du plan divin.

Dieu qui est amour, est en même temps l'amour jaloux. Il s'en vante dans son Écriture : « Je suis le Seigneur ton Dieu, Dieu fort et jaloux. ¹ » Et cette qualité de jaloux est si naturelle à Dieu, qu'elle fait un de ses noms : « Son nom est le Seigneur jaloux ². »

Cela ne doit pas surprendre : on est jaloux de son ouvrage, surtout quand cet ouvrage est un cœur qu'on a formé pour soi.

Or précisément, à l'opposé de cette jalousie divine, dans le fond du cœur de l'homme il y a l'infidélité ; « tout homme est trompeur ³, » dit encore l'Écriture. Et cela, non plus, ne doit pas surprendre : c'est du néant que Dieu a dû nous tirer, et nous conservons toujours une pente vers le néant. Comme l'amour et la fidélité sont essentielles chez Dieu, parce qu'il est l'être, l'infidélité et le mensonge sont naturelles chez l'homme, parce qu'il est néant.

¹ *Exod.*, xx, 15.

² *Ibid.*, xxxiv, 14.

³ *Ps.* cxv, 11.

En créant le genre humain, l'Éternel avait donc vu cette pente vers l'infidélité, et il s'en était ému.

Alors qu'avait-il fait ?

Sans parler ici de tous les secours, de toutes les tendresses inventées pour nous soutenir dans notre fidélité, il avait, en vue même de notre infidélité, partagé l'humanité en deux parts, et pour ainsi dire en deux sœurs : la nation d'Israël et la Gentilité. Puis, combinant sa jalousie avec sa miséricorde, il avait ainsi disposé les choses que lorsque l'une deviendrait infidèle, ce serait le signal pour son amour jaloux de se porter vers l'autre, et que lorsque celle-là finirait à son tour par être infidèle, ce serait une raison pour sa jalousie toujours aimante de revenir vers la première.

Et, en effet, quand la nation d'Israël, si longtemps le peuple de Dieu, se détourna de cette tête couronnée d'épines et de ces bras étendus : « J'ai étendu mes mains « tout le long du jour vers un peuple qui n'a plus voulu « de moi¹, » à ce moment on entendit un grand bruit dans la Gentilité, et elle fut inondée de lumière ; c'était Dieu qui disait : « Me voici, me voici chez une nation qui « n'invoquait pas mon nom... Ils m'ont piqué de jalousie ; « et moi aussi je les piquerai de jalousie en substituant « une autre à leur place². »

¹ Is., LXV, 2.

² Is., LXV, 1. « *Ecce ego, ecce ego ad gentem quæ non invocabat nomen meum.* » — Deuter., XXXII, 21. « *Ipsi me provocaverunt, et ego provocabo eos in eo qui non est populus.* »

Mais dans ce nouvel essai, dans cette nouvelle alliance, l'infidélité encore a retrouvé sa pente ; et nous venons de voir comment la Gentilité a, elle aussi, son germe mauvais qui grandit.

Eh bien, qu'il grandisse, ce germe mauvais des nations, qu'il grandisse ! Et pourquoi Dieu l'étoufferait-il ? Un Père de l'Église n'a-t-il pas dit : Il faut bien qu'elles pèchent à leur tour, *quæ necessario delinquent tale aliquid*. Qu'il grandisse donc, car le jour où il sera parvenu à la plénitude de sa noirceur, la jalousie divine de nouveau s'enflammera, elle se retournera, et cette fois, ô peuple juif, c'est toi qu'elle reprendra.

Mais quoi ! est-ce là le seul motif, est-ce là le vrai motif qui fait que Dieu laisse grandir l'infidélité des nations ? Écoutez, restes d'Israël : si pour retrouver l'alliance, il était nécessaire que les nations chrétiennes la perdissent à leur tour ; si, pour notre bonheur, il fallait que la gentilité devint malheureuse, devant cet égoïsme, il faudrait dire que le Messie n'est pas encore venu... Mais, écoute bien, ô enfant d'Abraham : lorsqu'un jour, à l'occasion de l'infidélité des nations chrétiennes, la jalousie divine, se retournant, t'apercevra dans tes haillons, et lorsque toi, tu reconnaîtras ces bras qui se tendaient vers toi, et que tu t'y précipiteras, à ce moment il y aura dans le cœur de Dieu une telle effusion de tendresse et un tel bonheur, que se retournant à gauche, il rappellera également l'autre enfant qui s'égarait ; et alors Juif et Gentil, sa miséricorde vous confondra

tous deux dans une même jalousie et dans un même amour.

C'est donc pour cette synthèse admirable que Dieu laisse grandir le germe mauvais. Et c'est en vue de cette conclusion du plan divin que saint Paul, après avoir annoncé et décrit le mystère d'iniquité, termine par cette exclamation sublime que nous tenions en réserve : *Dieu les a tous renfermés dans l'incrédulité ; Juifs et Gentils, il les a tous renfermés dans l'infidélité, pour avoir lieu de faire miséricorde à tous. O profondeur des trésors de la sagesse de Dieu*¹ !

III

Du germe où nous avons regardé commencer le mystère d'iniquité et où Dieu le laisse grandir, passons à son autre extrémité, c'est-à-dire à son épanouissement ou à sa plénitude.

Quand, par l'infidélité consommée des nations chrétiennes, le germe mauvais sera parvenu à son entier et

¹ *Rom.*, xi, 31-32. « *Conclusit Deus omnia in incredulitate.* » Au lieu du mot *omnia* de la *Vulgate*, le grec porte *καταρα*, *omnes* : ce qui est plus conforme à la suite du raisonnement. Saint Jean-Chrysostome et tous les interprètes grecs lisent de même, aussi bien que la version syriaque. Entre les latins, saint Jérôme a lu de même, in *Mich.*, cap. 11 et quest. 8 ad algas ; et saint Augustin, l. XXI, *De Civit. Dei*.

sinistre épanouissement, qu'en résultera-t-il pour le monde? Peut-on le prévoir d'avance?

La logique et l'Écriture nous autorisent à répondre : Le monde se verra en proie à une famine immense.

Il y a en effet entre l'infidélité du peuple juif et l'infidélité des nations chrétiennes cette différence nécessaire et très-remarquable : que le peuple juif a pu repousser le Messie dans sa personne, tandis que les nations chrétiennes ne sauraient plus le repousser que dans son œuvre. Les Juifs n'ont pas voulu de lui, dans sa venue ; il reste au pouvoir des nations de la gentilité de ne plus vouloir de lui dans son action ; et comme l'action du Christ, c'est le christianisme, c'est l'Église, il reste au pouvoir de la gentilité de ne plus vouloir de lui dans son Église.

Or, qu'arrivera-t-il quand la Gentilité, en tant qu'assemblée des nations, se sera délivrée, affranchie, débarrassée de cette action du Christ s'exerçant par l'Église?

Pour mesurer toute l'étendue du désastre, il faut se demander : Que fait l'Église depuis bientôt vingt siècles au sein de la gentilité?

Écoutez donc, nations chrétiennes :

L'Église est un laboureur.

Lorsque pour la première fois vous lui fûtes données comme son champ, comme son agriculture¹, vous étiez effroyables à voir ; vous étiez hérissées d'horreurs, de

¹ *Agricultura Dei estis.* (S. Paul.)

forêts où se passaient des abominations ; les ronces vous couvraient de toutes parts ; et le plus souvent vous étiez un champ de bataille. Et l'Église, s'étant signée de la croix, s'est mise à vous défricher. Et le robuste laboureur minait jusqu'à la profondeur des Catacombes, arrachant des entrailles du sol la volupté, la peur et toutes ces mœurs infâmes que quarante siècles de débauches y avaient enfoncées et durcies. Et le défrichement allait vite. Et l'Église ne se décourageait jamais. Quand on détruisait ses ouvrages, elle regardait la croix et recommençait avec plus d'amour ; quand au bout d'un sillon creusé, on la surprenait, et qu'on versait son sang, son sang répandu engraisait le sillon. Et les sillons devenaient immenses ; ils couvraient l'Europe qui était comme le plan délectable, et on les voyait déjà aux flancs de l'Afrique et de l'Asie. Et nous juifs, du fond de nos Ghettos, nous avons assisté à toutes ces merveilles, sans pouvoir les empêcher et sans y prendre part. Le règne messianique se réalisait sous nos yeux. Le monothéisme, dont nous avons été les jaloux dépositaires, c'est vous qui le propagiez à tous les points de l'espace. Quand de nouvelles terres étaient découvertes, nos marchands y allaient pour y chercher de l'or, vos missionnaires pour y chercher des âmes ! Vos hôpitaux nous ont soignés... et, bon gré mal gré, le christianisme, dont nous repoussions les dogmes, s'imposait à nous par ses mœurs ! Que vous étiez belles, ô nations ! à vous, avait passé la beauté des tentes de Jacob : « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob, que tes tentes sont belles,

ô Israël¹. » Ah ! sans doute, il y avait souvent au milieu de vous d'étranges retours vers le passé : il y avait des guerres, des ravages, des vols, des perfidies ; mais ce n'était point la faute de l'Église et de son infatigable labour. S'il n'avait tenu qu'à elle, il y a longtemps que l'œuvre messianique aurait atteint sa plénitude, et que la terre aurait vu la réalisation de cette béatitude annoncée : « Les nations forgeront de leurs épées des socs de charue... Le loup habitera avec l'agneau ; et un petit enfant les conduira². » Non, encore une fois, ce n'était point la faute de votre Église ; la faute en était à la race des méchants qui s'efforçait de refouler le règne messianique, aux passions qui le retardaient ; et puis c'était le point noir qui grandissait toujours... Mais enfin, nonobstant tous ces obstacles, la moisson s'était levée magnifique : les idées et les mœurs, les familles et les royaumes, tout avait grandi, tout avait prospéré. En vérité, comme l'Égypte, alors qu'elle possédait Joseph que nous lui avions vendu, la Gentilité était visiblement bénie : elle avait ses années d'abondance !

L'Église est un laboureur. O nations, tel a été son rôle parmi vous.

Et maintenant, écoutez la conséquence.

Si vraiment il doit se faire un jour que vous refusiez d'être plus longtemps l'agriculture du Christ et de son

¹ *Nombr.*, xxiv 5.

² *Is.*, II, 4 ; — *XI*, 5-6.

Église, logiquement, fatalement, vous retournerez à vos broussailles d'autrefois ; et alors aux années d'abondance on verra succéder une famine horrible.

Comment en serait-il autrement ?

« Le christianisme est la loi même de la vie. Nulle société n'a péri, nulle race royale ne s'est éteinte, nulle puissance n'a passé que pour avoir violé la loi de la vie contenue dans le christianisme¹. »

Eh bien, si l'assemblée des nations doit violer la loi de la vie, le champ du monde sera dans une telle souffrance que la culture de vingt siècles paraîtra comme compromise : « *Les années d'abondance seront suivies d'une si grande stérilité, qu'elle fera oublier toute l'abondance qui l'aura précédée. Car la famine consumera toute la terre.*

« *Et cette fertilité extraordinaire sera comme absorbée par une extrême indigence².* ».

IV

Le lecteur a dû suivre aisément notre marche.

Il y a au sein des nations un mystère d'iniquité ou d'infidélité que Dieu laisse grandir.

¹ Lacord., t. VI.

² Gen., xli, 30-31.

Quand il sera parvenu à son entière plénitude, ce mystère d'infidélité engendrera une famine immense.

Voilà ce qui a été prouvé.

Mais, à ce terme, une dernière question se présente naturellement :

A cette heure de l'histoire des nations, où en est chez elles le mystère d'iniquité ? Et n'y aurait-il pas dans le monde les indices d'une famine qui commence ?

Certes, nous n'avons nullement l'intention de créer l'avenir. Et le lecteur doit nous rendre cette justice que nous sommes sévères dans le choix de nos preuves. Par conséquent, nous renfermant ici dans une observation scrupuleuse, comme ces veilleurs de nuit qui, du haut des remparts de Jérusalem, se renvoyaient ce cri : « Gardien, que dites-vous de la nuit ? *Custos, quid de nocte ?* » nous dirons les proportions exactes du mystère de nuit ou d'iniquité, sans vouloir trouver encore des fantômes à l'extrême lisière de l'horizon.

Faisons avant tout une distinction très-importante.

Aujourd'hui plus que jamais, il faut, dans une nation, soigneusement distinguer les individus et le gouvernement. Le gouvernement peut avoir repoussé l'Église, sans que beaucoup d'individus l'aient repoussée. Toutefois, de même que la tête couvre le corps, est son mandataire et le fait juger, de même le gouvernement, qui est la tête de la nation, la fait juger devant l'histoire et devant Dieu. D'où il suit qu'une nation devient apostate, le jour où son gouvernement pose l'acte d'apostasie, bien

qu'il puisse y avoir dans beaucoup d'individus de précieux restes de fidélité. On comprend néanmoins que jamais un gouvernement n'aurait une semblable hardiesse, s'il ne voyait autour de lui une multitude qui encourage ses desseins¹. Tout cela s'est rencontré dans l'histoire typique du peuple juif. Le gouvernement ou le Sanhédrin voulut se débarrasser du Christ ; une multitude s'y prêta avec fureur, et la nation tout entière en fut chargée devant Dieu et devant l'univers, bien qu'il y eût à l'écart beaucoup de juifs fidèles qui furent appelés à l'honneur de former les fondements de l'Église.

Cette distinction, qui est à la fois et consolante et redoutable, étant posée, voici, à cette heure de l'histoire des nations, les proportions exactes du mystère d'iniquité :

Dans l'Europe, ce plan délectable du champ de la gentilité, l'Église posséda longtemps deux groupes de nations fidèles : le groupe latin et le groupe germain.

Le groupe germain, c'est-à-dire toutes les nations du Nord : l'Allemagne, la Prusse, la Suisse, l'Angleterre et les États scandinaves ;

Le groupe latin, c'est-à-dire toutes les nations du Midi : la France, l'Italie, l'Autriche et l'Espagne.

Or, en deux coups tout lui a été enlevé, ou tout s'enlève à cette heure.

¹ Le comte de Maistre a dit : « Les nations ont le gouvernement qu'elles méritent. »

Le protestantisme lui a enlevé tout le groupe des nations du Nord.

Et la Révolution, dans un assaut gigantesque, est en train de lui enlever tout le groupe des nations du Midi.

Nous le répétons, dans cette défection de la gentilité ou des nations, les foules se partagent ; et, tandis qu'autour des gouvernements s'agitent des foules mauvaises, autour de l'Église se pressent des foules chrétiennes : foules chrétiennes par où se maintient la catholicité ; foules chrétiennes par où se réalisera certainement la magnifique promesse du *sanabiles fecit nationes*, ou la résurrection des nations ; mais il n'en est pas moins vrai que dans la Gentilité, considérée comme assemblée des nations, il n'en est aucune à l'heure présente qui, demeurée chrétienne dans sa constitution, porte haut l'étendard du Christ et de son Église. S'il en est une, qu'on nous la montre ?

De sorte que cette Gentilité, qui fut la chrétienté, par la rupture consommée ou imminente de toutes les nations avec l'Église, est menacée de voir réalisée sur elle la vision de saint Paul, *conclussit in incredulitate* : elle est tout entière renfermée dans l'infidélité¹.

¹ « Bien des maux travaillent le monde et l'agitent. Mais celui qui donne le branle à tous les autres, c'est la rupture universelle des peuples et de ceux qui les conduisent avec la royauté publique et sociale de Jésus-Christ. Un seul État avait fait exception jusqu'à ce jour, c'était l'Espagne. Mais la chaîne s'est brisée sous les coups et dans la honte de sa dernière révolution, et, par ce divorce impie, l'apostasie générale des gouvernements et des peuples est maintenant consommée. » (*Les Conciles généraux*, par Mgr Plantier, évêque de Nîmes, p. 137-138.)

Voilà pour le mystère d'iniquité pris en lui-même.

Mais de ses flancs, avons-nous ajouté, la famine ne commence-t-elle pas à sortir ?

Bossuet, commentant l'Apocalypse, disait : « Je tremble en mettant les mains sur l'avenir. » S'il eût vécu à la fin de ce siècle, il eût dit : « Je tremble en mettant les mains sur le présent. »

Qu'est-ce donc que le présent ?

Le présent n'est plus la foi. Les antiques croyances à la révélation mosaïque et chrétienne, qui firent longtemps la vie et la joie des peuples, ont disparu devant le mépris, devant le rire des débauchés et le droit au blasphème.

Le présent n'est plus même la raison. L'idée de Dieu est en péril.

Le présent n'est plus la justice. Les nations et leurs chefs l'ont oubliée ; et la terre n'aura bientôt plus d'asile à lui offrir.

Le présent n'est plus l'honneur. On ne rencontre que des cœurs inclinés bassement vers la terre, et devenus presque semblables au froid métal pour lequel ils se sont vendus.

Le présent n'est plus la vertu. On dit que les mœurs sont infâmes, et qu'il y a un effrayant retour des hommes, par grandes masses, vers l'animalité.

Le présent n'est plus la fraternité. L'égalité civile et la division des fortunes avaient bien diminué la distance qui séparait le pauvre du riche ; mais, en se rapprochant,

ils semblent avoir trouvé des raisons nouvelles de se haïr, et jettent l'un sur l'autre des regards pleins de terreur et d'envie.

Le présent n'est plus l'ordre. La liberté veut dévorer l'autorité, l'autorité veut étouffer la liberté : on ne sait plus où marche ce grand corps de l'Europe, qui tantôt se heurtant à une démocratie sans limites, tantôt à une autocratie sans contrepoids, incertain de sa route et de son but, est plutôt semblable à un homme ivre qu'à une société.

Le présent n'est plus la paix. Jamais l'humanité n'avait entendu un tel bruit d'armes; et l'imagination entrevoit des lacs de sang que ne pourront dessécher ni les vents avec leurs brûlantes ardeurs, ni le soleil avec tous ses feux.

Et voilà !... O champ de la gentilité, pauvre gentilité, qu'es-tu devenue ! Nations chrétiennes, agriculture du Christ, votre stérilité doit-elle donc devenir si grande, qu'on ne pourra plus parler de votre abondance passée que comme d'un songe : « *Et la stérilité sera telle qu'on ne pourra plus croire à l'abondance qui l'aura précédée* ¹. » Ah ! ne nous montrez pas vos voies ferrées, ni vos chars de feu, ni l'électricité, ni le percement des montagnes ! Tout cela, ce ne sont que les chemins du champ. Montrez-nous le laboureur ?... Qu'avez-vous fait

¹ Anni tantæ sterilitatis, ut oblivioni tradatur cuncta retrò abundantia. (*Gen.*, xli, 30.)

du laboureur ? Vous l'avez repoussé, vous avez crié : Progressons sans lui ; et les aspects hérissés et sauvages, où vous étiez quand il vous prit, reparaissent ! O Gentilité, assez longtemps tu as poursuivi notre peuple de ce reproche terrible : Qu'as-tu fait du Messie ? A notre tour de te demander : Qu'as-tu fait de ses sueurs et de son œuvre ?

CHAPITRE II

LES GRENIERS DE ROME

I

« Il est de la prudence du roi de choisir un homme
« sage et habile à qui il donne le commandement sur
« toute l'Égypte ;

« Afin qu'il établisse des officiers dans toutes les pro-
« vinces, qui amassent dans les greniers la cinquième
« partie des fruits de la terre ;

« Et que tout le blé soit mis sous la puissance du roi,
« afin qu'il soit réservé pour les années de famine qui
« doivent accabler l'Égypte.

« Ce conseil plut à Pharaon et à tous ses ministres ;

« Et il leur dit : Où pourrions-nous trouver un homme
« comme celui-ci, qui fût aussi rempli qu'il l'est de l'Es-
« prit de Dieu ¹. »

¹ *Genèse*, xli, 33-38.

Il y a là, dans cet admirable raccourci, l'histoire prophétique de la prudence, de la sagesse, de la prévoyance que devait montrer l'Église pour parer à toutes les tourments qui devaient s'abattre un jour sur le champ qu'elle aurait à cultiver. Nous l'avons vu labourant le monde ; il faut la voir remplissant ses greniers.

Quand nous avons décrit, dans le chapitre précédent, le mystère d'iniquité, nous avons dit : « *La défaillance et la défection des nations chrétiennes ;* » nous avons pris garde de ne point dire : « *La défaillance de l'Église chrétienne.* » Les nations défont, elles apparaissent, puis disparaissent ; elles se modifient, elles s'usent, elles *deviennent* ; l'Église *est*, elle demeure... Au-dessus du perpétuel devenir et de la défaillance des nations, il y a toujours l'indéfectibilité de l'Église. Comment pourrait-il en être autrement, puisque c'est elle qui est le grenier, c'est-à-dire ce qui se remplit, ce qui conserve, alors que tout le reste se vide et s'épuise.

Mais où donc sont les greniers de l'Église ?

D'abord au sein de Dieu : les greniers du Ciel ! C'est l'expression du Christ lui-même, admirable expression qui montre bien que nous sommes l'agriculture de Dieu, que l'humanité n'est pas son champ à elle-même, qu'elle ne s'appartient pas, mais qu'elle est le champ de Dieu qui laboure, qui sème, qui fait mûrir et qui moissonne pour remplir ses greniers. Les greniers du Ciel, et à leur porte cette aire immense qui s'appelle le Purgatoire, où, sous les derniers fléaux, le bon grain achève de se dé-

pouiller de la paille ; tels sont, au delà du temps, les greniers de l'Église.

Mais, dans le temps, l'Église a encore des greniers.

D'une manière générale, elle est d'abord le grenier du genre humain.

Elle conserve le dépôt de la doctrine.

Elle conserve le froment eucharistique. Au tabernacle des autels, ce froment a un beau nom en harmonie avec le grenier de l'Église ; on l'appelle *la réserve*.

Elle conserve aussi la règle des mœurs. Ses ennemis le savent bien.

L'Église est donc, dans un sens très-vrai, le grenier de l'humanité. Néanmoins Dieu a voulu qu'elle eût ici-bas un grenier visible, un grenier qui eût des portes avec un large emplacement pour conserver, qu'on put aller visiter, dont on put admirer l'ordre, l'économie, la richesse, auquel on put venir demander des secours : et c'est Rome qui a été choisie pour être ce grenier visible et providentiel.

Rome, le grenier du monde : c'est bien l'aspect qu'on lui trouve, et c'est bien le caractère qui lui convient. Les autres capitales de la terre ont d'autres aspects ; elles rappellent le bazar, le marché, la citadelle : Rome seule a le privilège de présenter l'aspect du grenier qui conserve les bonnes choses anciennes, et qui est prêt à s'ouvrir pour recevoir les bonnes choses nouvelles. C'est là qu'habite cet homme qui a un nom en rapport avec l'aspect de sa ville, et aussi avec les greniers du Ciel dont il a les clefs :

le PAPE, c'est-à-dire le Père, le bon Père de famille, « qui tire de son trésor des choses anciennes et des choses « nouvelles¹, » qui a la garde et la puissance du froment, car c'est à lui que le Maître a dit : « C'est vous qui aurez « l'autorité sur ma maison. *Tu eris super domum « meam*². »

Qu'elle est belle et saisissante cette pensée d'un moine qui représentait les sages, les rois, les philosophes, venant tour à tour frapper à la porte du Vatican ; et la doctrine sortait sous la forme frêle et usée de quelque vieillard septuagénaire, et elle disait : Que me voulez-vous ? — Du changement : du changement dans ce dogme de la divinité du Christ, du changement dans ce dogme de l'éternité des peines. — Et la doctrine répondait : Je ne change pas.

Non, la doctrine ne change pas, car le Pape ne peut oublier son rôle de dépositaire, ni Rome ne peut perdre son caractère de grenier.

Au loin, à travers les espaces de la catholicité, il y a également d'autres villes qui ont été appelées à l'honneur d'être des greniers dans l'Église, c'est chacune de ces vieilles métropoles où siège un évêque, et surtout celles qui ont vu un Concile œcuménique s'assembler dans leurs murs. Ce sont toujours les greniers de Rome, mais ses greniers secondaires. Il y a eu du froment déposé dans leurs murs, Rome l'a permis ; comme au temps de Pharaon, « le blé ayant été mis en gerbes fut serré dans les

¹ Matth., XIII, 52.

² Gen., XLI, 40.

« greniers de l'Égypte. — On en mit aussi en réserve « dans toutes les villes ¹. » Nicée, Constantinople, Éphèse, Florence, Lyon, Trente, cités des vieux conciles, c'est un honneur que Rome vous a fait !

Et ainsi en définitive, elle seule a le dépôt et la clef du froment. C'est sur la porte seulement du grenier principal qu'on lit cette recommandation d'amour : *Pasce agnos, pasce oves* : Pais mes agneaux, pais mes brebis.

II

« Un homme sage et habile... et rempli de l'Esprit de « Dieu ². »

A tous les Pontifes qui se sont succédé dans la garde des greniers de Rome, convient cet éloge ; mais pour le pontificat de Pie IX, il prend un éclat exceptionnel.

Nous sommes à la péroration de son pontificat qui, déjà à tous les points de vue, aura été pour les greniers de Rome cette bonne mesure dont parle l'Écriture « bien « pressée et entassée, qui se répand par-dessus les « bords ³. » Et voici maintenant que cette péroration va devenir un Concile œcuménique !

Or c'est dans cette convocation d'un Concile, et dans le choix de Rome pour ce Concile, que se montrent, dans

¹ *Gen.*, xli, 47-48.

² *Gen.*, xli, 33-38.

³ *Luc.*, vi, 38.

un éclat suprême, cette sagesse, cette habileté, cette prévoyance, qui arrachent, comme autrefois en Égypte, ce cri d'admiration : « Où pourrions-nous trouver un homme comme celui-ci, qui fut aussi rempli qu'il l'est de « l'Esprit de Dieu. »

En effet, qu'est-ce qu'un Concile, et quelle est sa signification dans les temps présents ?

Qu'on veuille bien méditer ce qui suit :

La race révolutionnaire a toujours existé sur la terre, cette race dont on a dit : que depuis six mille ans elle tient Dieu en échec, et l'humanité en péril. Toujours il y a eu des révolutions, avant qu'il y eût enfin la Révolution.

Mais voici une différence profonde, immense, entre les révolutions qui ont bouleversé le monde dans les temps antiques, et les révolutions qui le bouleversent dans les âges chrétiens.

Si l'on y prend garde, chez nous peuples chrétiens, les révolutions sont doctrinales, chez nous elles roulent des idées dans leurs flots gigantesques, elles roulent des doctrines ; tandis que, dans les révolutions des peuples anciens, les doctrines ne jouaient aucun rôle. Oui, depuis que le christianisme s'est découvert dans le monde, on ne fait plus rien qu'avec des idées ; les générations ne s'émeuvent qu'à ce prix. C'est l'erreur ou la vérité qui les ébranle, et même, lorsqu'elles se trompent, elles ont cet honneur d'avoir été séduites par une pensée. Tant le christianisme a élevé l'homme au-dessus de lui-même ! C'est la raison pour laquelle les révolutions chez les na-

tions chrétiennes sont autrement redoutables que les révolutions chez les nations antiques; entre les unes et les autres il y a toute la distance qui existe entre un fait brutal et une idée mauvaise. Autrefois une révolution était un ouragan passant sur le champ de l'humanité; aujourd'hui elle est une ivraie malfaisante.

Mais alors on comprend que les révolutions chez nous étant doctrinales, ne peuvent finir comme finissaient celles des anciens, c'est-à-dire par un homme ou par un accident; elles ne peuvent finir que par une doctrine.

De là le besoin et l'invention des Conciles.

Quand une idée mauvaise, quand une ivraie malfaisante, semée par les hommes de nuit et d'iniquité, et prenant racine, avait ravagé une partie du champ de l'humanité et menaçait d'étendre encore ses ravages, alors, non loin de la partie ravagée, un Concile s'assemblait, Rome ouvrait ses greniers; elle tirait de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles; on opposait idée à idée, doctrine à doctrine, le blé à l'ivraie, et les pauvres peuples étaient secourus. Tels ont été le but, la signification et les bienfaits de tous les Conciles.

Or, voici qu'à cette heure, dans le développement progressif du mystère d'iniquité, ce n'est plus une révolution qui succède à une révolution, c'est la Révolution; la Révolution dans le sens le plus large du mot, la Révolution comme on dit la Religion. Et alors, quand tout est confusion dans l'esprit des princes, quand les malaises de la société paraissent inexplicables, quand tous les projets,

tous les congrès, sont sans résultats, cette voix a tout à coup retenti du Vatican : la famine.... *un Concile est nécessaire pour régler les affaires du monde qui maintenant s'écroule* ¹. O Pie IX, dans l'intelligence et l'interprétation de notre époque, il n'y a que vous qui ayez bien répondu ; tous les devins se sont trompés ². C'est à votre doigt que le Roi de l'Église a passé son anneau d'or ³ !

Et le Pontife a donc disposé ses greniers. Mais cette fois ce ne sera ni à Florence, ni à Lyon, ni à Chalcédoine qu'ils s'ouvriront, mais à Rome même, au Vatican. Or, là encore, il faut admirer la sagesse et l'habileté de l'homme rempli de l'Esprit de Dieu. La Révolution ayant obtenu, dans toute l'étendue de la chrétienté, excepté à Rome, ou des pouvoirs ou un laisser-passer, aucun État chrétien n'aurait présenté au Concile toutes les conditions nécessaires d'indépendance : il n'y avait plus que Rome qui fut salubre pour abriter des greniers.

Mais il y a surtout dans ce choix un défi sublime. N'entendez-vous pas ce qu'on espère, ce qu'on proclame par la Révolution ? La Révolution, c'est le renouvellement du globe ; la Révolution, c'est l'humanité qui recommence ! Plus de passé, l'avenir, rien que l'avenir ! Qu'est-il besoin alors de ces vieux greniers avec leurs vieilles

¹ Paroles de Pie IX.

² Misit ad omnes conjectores Ægypti; nec erat qui interpretaretur. (*Gen.*, xli, 8.)

³ Tulitque annulum de manu suâ, et dedit eum in manu ejus. (*Id.*, 42.)

choses? C'est Rome, Rome la première qu'il faut renouveler!

Eh bien, c'est au moment où l'on parle de faire disparaître les réserves du monde, que Pie IX, s'adressant aux Évêques, leur dit : Venez, remplissons nos greniers. Et Dieu, s'associant au défi de son Pontife, et soulevant au milieu de Rome une profusion de pierres précieuses, semble lui dire : Revêts-les de marbre et de porphyre.

III

Qu'ils sont beaux les pieds de tous ces Évêques, ces fermiers de l'Église, arrivant de tous les horizons, de toutes les montagnes, de tous les rivages, et portant chacun dans leurs mains les gerbes de leur moisson ! Encore quelques journées, et tous se trouvant réunis et applaudis par le père de famille, l'amoncellement des gerbes commencera.

On a dit : Les Évêques ne seront pas libres dans leurs délibérations et ils seront contraints d'être précipités dans leurs conclusions.

On a dit : A quoi bon porter devant le Concile certaines questions transcendantes, qui appartiennent au Ciel des Cieux et qui n'ont rien à faire avec notre civilisation.

On a dit : Surtout, qu'on ne touche pas aux grands principes des sociétés modernes, à la liberté des cultes, à la liberté de la presse, aux principes de 89.

O siècle de peu de foi, faut-il donc te réapprendre le christianisme et te faire lire au frontispice de tous les conciles ce langage imperturbable que jamais notre synagogue n'a pu tenir : *Visum est Spiritui Sancto et Nobis*¹ : il a paru bon au Saint-Esprit et à Nous.

Écoutez, enfants de l'Église, ô nos frères en Jésus-Christ, laissez-nous vous communiquer notre magnifique espérance.

N'avez-vous pas observé qu'entre la Vierge et l'Église il existe une parenté et une ressemblance si étroites que ce qui est dit de l'une, dans les Écritures, se rapporte également à l'autre, et que les privilèges et les gloires de l'une sont également les privilèges et les gloires de l'autre. A la Vierge, par exemple, il a été dit : Le Saint-Esprit surviendra en vous ; et l'Église peut dire : Il a paru bon au Saint-Esprit et à Nous. Concordance splendide, et nous pouvons ajouter : concordance nécessaire ; car, aux regards du Christ, si la Vierge est sa mère, l'Église est son épouse.

Or, écoutez bien :

Entre tous les siècles de l'Église, c'est le nôtre qui a eu l'incomparable bonheur d'entendre définir le dogme de Marie Immaculée ; et dans notre siècle, c'est Rome

¹ Act., xv, 28.

qui, de son sein, du sein des Évêques du monde entier réunis, a jeté de la terre vers le Ciel cette éblouissante louange biblique, mystérieuse autrefois, épanouie maintenant, et définie dans tous ses termes : « Votre sein, ô Marie, est un amoncellement de gerbes qui a une palissade de lys : *Venter tuus acervus tritici, vallatus liliis* ¹. »

Eh bien, nous osons le prédire, la louange sera retournée sur Rome. Ce que l'Église a proclamé de la Vierge, la Vierge reconnaissante aura soin qu'on le proclame également de l'Église : O Rome, ton sein sera donc un amoncellement de gerbes ; ton Concile sera une moisson d'épis ; mais, de plus, autour de cette moisson, il y aura comme une palissade de lys. Gerbes pour la profusion des lumières, lys par la délicatesse des procédés, ô Rome, c'est ainsi que tu t'annonces ! C'est ainsi que tous les vrais enfants de l'Église et, parmi eux, ceux des enfants d'Israël qui sont déjà chrétiens, te saluent par avance ! Saints Pontifes, saints Évêques, qui vous avancez vers Rome, la gerbe dans les mains et le lys dans le cœur, nous nous tenons en esprit aux portes de la basilique de Saint-Pierre pour célébrer l'entrée de chacun de vous et pour embrasser vos pieds.

¹ *Cant.*, VII, 2.

IV

Les greniers de Rome vont donc se remplir. Tout fait présager qu'ailleurs au contraire la famine va s'aggraver.

Nous ne voulons rien exagérer. Mais qui oserait dire que la Révolution est finie? Tout le monde s'aperçoit bien que depuis les commencements de ce siècle il y a une gigantesque poussée révolutionnaire qui n'a pas encore atteint sa plénitude, mais qui n'est plus loin de l'atteindre ; et ces paroles écrites il y a quinze ans sont toujours vraies : « La guerre est en Europe. Depuis cinquante ans
« cette partie du monde ressemble à un volcan qui fume.
« Dans l'intervalle des éruptions, et alors même que tout
« paraît tranquille, chacun sent qu'il dort sur une terre
« dont le repos n'est aussi qu'un sommeil. Nul ne s'assied
« et ne se lève que comme le soldat qui a de la paille
« sous sa tente ; et chaque fois que l'Européen penche un
« moment sa tête par le poids de la réflexion, il y passe
« tout d'un coup des suspicions formidables, des ques-
« tions aussi vastes par les choses qu'elles embrassent que
« par l'incertitude de leur solution. Le présent même lui
« est aussi inconnu que l'avenir, parce que l'avenir jette
« sur le présent son ombre gigantesque. En vain, dans
« cette obscurité, les plus hardis se font des théories ; en
« vain ils affirment la lumière et la paix, comme le ca-

« valier qui passe la nuit dans une forêt siffle sur son
« cheval : de temps en temps le bruit sourd des tempêtes
« vient effrayer leur doctrine, et ils sentent que la guerre
« existe¹. » Oui, la guerre existe ; oui, on saluait hier
« la Révolution future² ; » oui, on a raison de pressentir
un suprême et formidable jet de la poussée révolution-
naire, et cela, parce que la logique des nations est aussi
rigoureuse que la vérité même de Dieu : quand un prin-
cipe mauvais a été posé, un individu peut reculer devant
les conséquences ; la société, jamais.

Mais, dira-t-on, le Concile ne pourra-t-il pas épar-
gner à la société ces conséquences menaçantes, en venant
précisément étouffer, au moment où il doit atteindre sa
sinistre plénitude, le principe révolutionnaire ? Nous n'o-
sons l'espérer, et les plus confiants ne l'espèrent pas. Il
faudrait, pour qu'il en fût ainsi, que la société fit acte
d'humilité, et la Révolution est essentiellement l'orgueil.
Les faits répondent à ces pressentiments ; l'attitude des
gouvernements et des multitudes, en face du Concile, légi-
time ces craintes. Il n'est donc pas impossible que pour
amener les peuples à comprendre et à bénir les greniers
de Rome, la Providence permette une aggravation de la
famine.

Or, si cette aggravation doit se réaliser, si vraiment
nous sommes destinés à voir sortir des flancs de la Révo-

¹ Lacord., t. VI, *Mélanges*, p. 197-8.

² Paroles de Victor Hugo au Congrès de Lausanne, le 18 septembre
1869.

lution ce monstre dont le comte de Maistre a tant redouté la venue, à ce moment la détresse des peuples sera épouvantable, et des explications solennelles commenceront.

Explications avec le protestantisme, avec toutes les religions schismatiques ou révolutionnaires ; on leur demandera du pain, on leur dira : Sauvez-nous. Et elles répondront : Les doctrines de Calvin et de Luther sont épuisées, il n'y a plus de pain dans la maison de mon père : *In domo meâ non est panis*¹.

Et alors les peuples leur crieront : Malédiction sur vos greniers : *Maledictum horreum tuum*².

Explications avec les monarchies, ces monarchies de caprice, de ruse et de violence, acceptées au mépris des monarchies légitimes, et il se trouvera que dans leur court passage, ces monarchies auront réalisé la parabole des greniers révolutionnés. Le Christ un jour prononça cette parabole :

« Il y avait un homme riche, dont les terres avaient
« extraordinairement rapporté.

« Et il s'entretenait en lui-même de ces pensées : Que
« ferai-je ? Car je n'ai point de lieu où je puisse serrer
« tout ce que j'ai à recueillir.

« Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers,
« et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma
« récolte et tous mes biens ; et je dirai à mon âme : tu as

¹ Is., III, 7.

² Deuter., xxviii, 17.

« beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années,
« repose-toi, mange, bois, fais bonne chère.

« Mais Dieu dit à cet homme : Insensé que tu es, on
« va te redemander ton âme cette nuit même ; et pour
« qui sera ce que tu as amassé ¹? »

C'est l'histoire de beaucoup de monarchies modernes.

Enivrés de l'accroissement de la richesse matérielle et sociale qu'a présenté tout à coup le champ de l'humanité par suite de la culture de vingt siècles, les monarques se sont entretenus en eux-mêmes de ces pensées : « Que
« ferai-je ? Car je n'ai point de lieu où je puisse serrer
« tout ce que j'ai à recueillir. Je sais ce que je ferai ;
« j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands. »
Et alors ils ont jeté bas les vieux greniers des royaumes, jeté bas les institutions, jeté bas les petits États, abattu les cités, abattu les concordats. Ils se proposaient de tout rebâtir : « J'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai
« ma récolte et tous mes biens. »

Mais la Révolution, dont ils s'étaient servis pour détruire les antiques greniers, n'était pas d'humeur à leur en laisser construire de nouveaux. Elle ne leur a point permis d'édifier, elle ne leur a permis que de jouir.

Et voici même que le tyran a trouvé que les divertissements de ces princes avaient duré assez. Il faut que la jouissance s'abrège ! Et qui sait si cette nuit même on ne viendra pas leur redemander leur âme et leur trône. Et

¹ Luc, xii, 16, 20.

alors, ô monarchies insensées, qu'aurez-vous laissé à l'Europe? Qui vous remplacera? Et qui nous sauvera? Sur vous, comme sur les fausses religions, les peuples répéteront leur cri de désespoir et d'angoisse : Maudits soient leurs greniers, et maudits soient leurs restes : *Maledictum horreum tuum, et maledictæ reliquiae tuæ* ¹.

V

« Tandis que le reste de la terre était affligé de la « famine, il y avait de quoi faire du pain dans toute « l'Égypte ². » C'est l'indéfectibilité de l'Église qui revient, et avec elle le salut du monde.

On a fait, sur la manière dont finissent toutes les luttes contre la Papauté, cette belle et touchante réflexion : Ouvriers propres de l'éternité, les Souverains Pontifes ont connu qu'ils n'avaient aucune action directe sur le temps, si ce n'est que tôt ou tard, par une combinaison de ressorts dont Dieu seul a le secret, les choses passagères doivent servir au triomphe des choses permanentes, et malgré leur résistance opiniâtre, se jeter enfin palpitantes et vaincues, dans les bras de la vérité. Le Saint-

¹ *Deuter.*, xxviii, 17.

² *Gen.*, xli, 54.

Siège a déjà vu plusieurs de ces moments solennels où le temps et l'éternité se rencontrent...

Palpitant et vaincu, notre siècle ne pourra donc finir que dans les bras du Saint-Siège; ce sera un de ces moments où le temps et l'éternité se rencontrent. Heureux ceux qui le verront! Mais déjà, dans les figures du passé, il nous est permis d'en saluer par avance toutes les effusions et toutes les tendresses.

*Et aperuit Joseph universa horrea*¹ : et l'Église ouvrira tous ses greniers. Saintes provisions du Concile, gerbes du Vatican, c'est alors que vous apparaîtrez! Saints Évêques, qui les aurez amassées, on cherchera vos mains, et s'il était advenu que, votre devoir accompli, vous fussiez déjà dispersés, ou si la mort vous avait placés vous-mêmes dans les greniers du Ciel, saints Évêques, on cherchera vos décisions pour les baiser et pour s'en nourrir! Donnez-nous du pain, notre salut est entre vos mains : *da nobis panes, salus nostra in manu tua est*².

C'est sur vous principalement, ô sublime Pontife, vous l'homme sage et prudent, et rempli du Saint-Esprit, c'est sur vous que s'arrêteront tous les regards, que seront enchaînées toutes les admirations. L'Écriture dit que Joseph ayant ouvert tous les greniers, vendait... *Aperuitque Joseph universa horrea et vendebat*³. Il vendait! ah oui, car, dans ce temps-là, c'était la figure,

¹ *Gen.*, XLI, 56.

² *Id.*, XLVII, 15, 25.

³ *Id.*, XLI, 56.

c'était la loi ancienne ; mais aujourd'hui, c'est la loi nouvelle, ce n'est plus la vente, c'est le don : le don gratuit, le don de tout, le don à tous, le don sous toutes ses formes ! Il ne vendra donc pas, le saint et doux Pontife, mais, les mains ruisselantes de tendresses, présentant à tous les gerbes réservées, il leur dira dans ce langage dont lui seul a le secret : « Approchez donc de moi, vous « qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, achetez et « mangez ; venez et prenez sans échange ce que je donne « gratuitement¹. » Et il leur donnera la paix, il leur donnera l'ordre, il leur donnera des principes, il leur donnera la justice, et, en donnant aux hommes la justice, la Papauté leur donnera du pain.

Et jamais le triomphe et l'enthousiasme du bien n'auront été plus catholiques ou universels. Parce que la Révolution est vraiment la synthèse de toutes les erreurs et de toutes les révolutions passées, le triomphe de l'Église sur la Révolution sera aussi la synthèse de tous ses triomphes.

Au temps de la famine de l'Égypte, qui fut la figure, Joseph, raconte le texte sacré, fut proclamé Sauveur. « Pharaon changea son nom, et il l'appela en langue « égyptienne le Sauveur du monde : *Vertitque nomen* « *ejus, et vocavit eum lingua ægyptiaca Salvatorem* « *mundi*². »

¹ Isaïe, LV, 1-3.

² Genèse, XLI, 45.

Dans le milieu des temps, quand la vérité vint remplacer la figure, Celui qui fut adoré et qui mourut pour nous, était réellement et absolument le SAUVEUR, *Jesus Hominum Salvator*.

Mais, dans la péroration des temps, le SAUVEUR, qui tient le milieu des âges, permettra qu'après comme avant sa venue, à sa droite comme à sa gauche, il y ait une participation à son rôle de Sauveur. Or, lorsque nous aurons été arrachés à la crise formidable de faim et de terreur que nous traversons, le monde, dans un élan magnifique et sous une forme magnifique, dira où est son Sauveur ; à la droite du Fils de Dieu on reconnaîtra le Pape, comme à sa gauche on reconnaît Joseph ; au-dessus des greniers de l'Égypte on chantera les greniers de Rome, comme un jour, au-dessus des greniers de Rome, on chantera les greniers du Ciel : ce sera un de ces moments dont nous parlions tout à l'heure, et le plus beau de tous, où le temps se rencontre avec l'éternité.

CHAPITRE III

JOSEPH RECONNU PAR SES FRÈRES

I

« Dieu tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les
« royaumes, il a tous les cœurs en sa main : tantôt il re-
« tient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là
« il remue tout le genre humain... C'est lui qui prépare
« les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe
« ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. »

Pour le dénouement de l'histoire de notre peuple, nous ne pouvions trouver quelque chose de plus vrai ni de plus majestueux que cette pensée de Bossuet, par laquelle il termine lui-même son *Discours sur l'histoire universelle*.

« Dieu tient du plus haut des Cieux les rênes de tous
« les royaumes, tantôt il retient les passions, tantôt il leur

« lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. » Dieu a lâché la bride à la Révolution, et le vieux peuple juif, jusqu'alors immobile et comme pétrifié sur la route des siècles, a été remué lui-même ; la Révolution l'a poussé hors de ses Ghettos, et le voilà jeté dans la vie du genre humain.

Et Bossuet ajoute : « Et c'est Dieu qui prépare les effets « dans les causes les plus éloignées. » Depuis bientôt un siècle, Dieu prépare de loin le retour de son peuple ; il le prépare dans ces événements tout à la fois si extraordinaires et si obscurs, et surtout dans la famine que nous avons décrite.

Et, en effet, la famine s'est étendue également sur les enfants de Jacob ; elle ne les a point épargnés, comme au temps de Joseph, « où la famine était aussi dans le pays « de Chanaan : *erat autem fames in terra Chanaan* ¹. »

Cette observation fera sourire sans doute nos frères en Abraham, devenus à notre époque les hommes de la richesse et de l'abondance ; qu'ils veuillent bien méditer ce qui suit :

Il y a d'abord chez eux une disette qui leur est particulière comme Israélites, disette tenue secrète et combattue longtemps, mais qu'on ne tait plus aujourd'hui, et, ce qui est plus grave, qu'on ne combat presque plus.

Par cette disette, nous voulons désigner la disparition, déjà bien avancée, des traditions, des usages et

¹ Gen., L, 5.

des pratiques qui constituaient essentiellement la vie juive.

Aussi longtemps que ce peuple était resté parqué à l'écart, il s'était conservé fervent, parce que c'est le propre de la persécution ou de l'hostilité de faire tenir à n'importe quelles idées, à n'importe quelles croyances. A défaut des pures pratiques du mosaïsme, rendues impossibles depuis la chute de Jérusalem, il observait avec scrupule les prescriptions cent fois plus étroites de ses rabbins ; et si la lecture du Talmud était une nourriture malsaine, du moins elle faisait des juifs.

Mais voici qu'à présent cette nourriture elle-même est à la veille de leur manquer.

Depuis qu'ils ont fait leur rentrée dans la société, les enfants de Jacob, pour se mettre en harmonie avec les exigences de la loi civile, et surtout pour pouvoir figurer dans cette vie de fêtes et de plaisirs qu'ils ont rencontré au sortir de leurs Ghettos, ont abandonné une à une leurs traditions, les coutumes de leurs pères, leurs pratiques gênantes ; en sorte que, comme une première fois, après la chute de Jérusalem, le mosaïsme pur avait dégénéré en talmudisme, voici que le talmudisme lui-même, avec les restes du mosaïsme, dégénère à son tour en rationalisme ou en indifférence, c'est-à-dire en nihilisme. Nous l'avons montré déjà, pour la question du Messie, dans la première partie de cet ouvrage ; il importe et il suffira d'ajouter ici la nomenclature suivante.

Notons toutefois qu'il y a toujours dans la Synagogue

le parti conservateur ou orthodoxe qui cherche bien à lutter contre plusieurs des tendances que nous allons énumérer ; mais c'est une remarque générale que ce parti ne se recrute plus, qu'il s'affaiblit à mesure que les hommes qu'on nommait *les anciens* disparaissent, et que du train dont vont les choses, il aura fini d'exister avant deux ou trois générations.

Et maintenant qu'on ouvre les yeux.

Ils rejettent le surnaturel.

« Non ! les coups d'État de la Providence n'ont plus de raison d'être ; car les enfants ont passé les années de l'adolescence et l'âge mûr approche ; leur Père qui est aux Cieux peut désormais les laisser cheminer librement dans la carrière. » (*Archives israélites*, 1^{er} avril 1867, p. 319-320.)

Ils nient l'inspiration des Livres saints.

« Pour nous israélites, le récit de la Bible, d'Adam et d'Ève, de Caïn et de Hébel, n'est pas nécessairement le récit d'une histoire extérieure qui se soit passée sur notre terre ; on ne saurait préciser ni le lieu, ni l'époque ; ce récit peut bien être une histoire figurée. » (*Ibid.*, 15 juillet 1866, p. 613.)

« Il fut un temps d'enfance religieuse extrême, où de sublimes impostures étaient indispensables à l'homme pour frapper son imagination. » (H. Rodrigues, dans le *Correspondant*, 25 janvier 1868, p. 183.)

Ils en appellent au libre examen.

« L'exégèse juive n'a jamais répudié le principe de la
 « liberté d'interprétation : fondée sur un livre unique, la
 « Bible, constamment étudiée et scrutée par des milliers
 « de docteurs, elle a toujours cherché à démêler le sens
 « réel ou allégorique des prescriptions, mais jamais une
 « autorité quelconque n'est venue s'imposer aux délibé-
 « rations, et couper court aux investigations ultérieures
 « par ces coups de force qui n'ont pas le privilège de ré-
 « soudre les problèmes, mais qui irritent les âmes. »
 « (*Archiv. israélites*, 1^{er} mai 1869, p. 260.)

« Pour nous, nous devons tenir haut et ferme le dra-
 « peau du libre examen, comme il a été tenu, au sein
 « même de la synagogue, par nos plus illustres doc-
 « teurs. » (*Ibid.*, 1^{er} avril 1864, p. 277.)

Ils se glorifient de n'avoir plus ni autel, ni sacrifices.

« Le Judaïsme a aboli jusqu'à la trace des sacrifices :
 « chez nous il n'y a plus d'autre autel que la Bible ou-
 « verte devant les fidèles, d'autre sacrifice que la prière ;
 « nous avons pleinement réalisé cette pensée d'Osée :
 « Que nos paroles tiennent lieu de sacrifice. » (J. Auscher,
 rabbin à Besançon. — *Archiv. israél.*, 15 mai 1868.)

Ils ne reconnaissent plus de sacerdoce.

« Non-seulement nous n'avons pas de chef suprême,
 « pontife ou souverain, mais rien qui ressemble à une
 « organisation monarchique ou féodal : les communautés,

« volontairement formées, sont toutes indépendantes les
 « unes des autres ; la science, d'après nos usages, a plus
 « d'autorité que la fonction : les pasteurs ne sont que les
 « premiers des fidèles, sans force coercitive, sans inter-
 « vention indispensable : les nécessités administratives
 « ont bien pu dans certains pays, en France particuliè-
 « rement, donner naissance à une hiérarchie, mais cette
 « hiérarchie n'a d'autre valeur que de faciliter les rela-
 « tions du culte avec l'État, sans impliquer une subordi-
 « nation effective des fidèles, et surtout des consciences. »
 (*Archiv. israél.*, 1^{er} mai 1869, p. 259-260.)

« Le Judaïsme ne reconnaît pas de suprématie reli-
 « gieuse, il n'admet que des docteurs de la loi, auxquels
 « on accorde confiance pour leur savoir et leur sagesse. »
 (*Ibid.*, 15 novembre 1866, p. 989.)

« L'Israélisme est, suivant la parole biblique, un peuple
 « de prêtres, donc il n'a pas de prêtres dans le vrai sens
 « du mot : non-seulement il n'a pas de caste sacerdo-
 « tale, mais il n'admet pas même la possibilité d'une
 « intervention humaine entre la créature et le Créateur.
 « L'absence de l'idée d'un médiateur entre Dieu et
 « l'homme ruine dans son principe toute velléité d'assu-
 « jettissement des consciences ; le rabbin n'est qu'un
 « professeur de morale et de religion. La confiance qu'il
 « inspire se mesure à sa valeur personnelle, et l'assen-
 « timent qu'il trouve se mesure exactement à cette con-
 « fiance. » (Cahen, *Avenir national* du 22 novem-
 bre 1866.)

Ils méprisent le Talmud.

« Le talmudisme n'a jamais pu se maintenir chez les
« juifs, dès que l'autorité ne l'a plus imposé de force. Aux
« moindres rais de lumière qui ont filtré quelque part sur
« la société, les juifs, les premiers, ont ouvert portes et
« fenêtres à la raison, en rejetant loin derrière eux,
« comme une vilaine guenille, tout le fatras traditionnel
« contraire, non-seulement à la raison philosophique,
« mais encore à la loi formelle de Moïse. » (*Archiv.
israél.*, année 1864, p. 483.)

« Des hommes, niant la liberté humaine, par conséquent
« le progrès facultatif, ont défendu le Talmud et ont
« prouvé qu'il avait conservé les juifs durant des siècles.
« Oui, le Talmud a soutenu les Juifs comme la corde sou-
« tient un pendu. » (*Moïse et le Talmud*, par Alex. Weil,
p. 339.)

Ils défendent d'exercer le prosélytisme.

« Notre religion n'aime pas le prosélytisme... Nous
« ajouterons que justement l'amour du prochain doit nous
« faire éviter la controverse : car, qui est-ce qui nous
« assure que notre œuvre sera couronnée de succès ;...
« que nous réussirons à faire d'un bon chrétien un bon
« israélite ? » (*Le Judaïsme et la vérité sur le Talmud*,
par S. Klein, grand rabbin de Colmar, p. 7.)

« L'absence d'esprit de prosélytisme chez les juifs tient
« à une profonde conviction de ce qu'il y a d'individuel
« et de ce qu'il doit y avoir de spontané dans le sen-

« timent religieux. » (*Archiv. israél.*, 1^{er} janv. 1867; p. 7.)

Ils ne respectent plus les lois alimentaires.

« Je dois vous dire que la distinction entre les animaux
« purs et les bêtes impures, quoiqu'elle-ci soit bien
« d'origine biblique, ne sollicite pas particulièrement
« notre attention : toutes ces pratiques culinaires ne sont
« pas fort en vigueur parmi nous ; non pas que nous les
« ayons abolies : Dieu nous préserve de retrancher un
« seul mot de la Thorah ! mais elles se sont abolies
« seules : personne ne les suit presque plus ; la fréquen-
« tation de la société non-israélite en a rendu l'obser-
« vation presque impossible. — Qu'y pouvons-nous faire ?
« Tonner du haut de la chaire, maudire, excommunier ?
« Cela ne servirait de rien : nous nous taisons donc : et
« en désespoir de cause, nous laissons faire. » (*Ibid.*,
1^{er} janv. 1868, p. 28.)

Ils n'observent plus le sabbat.

« Nos frères d'aujourd'hui sont atteints d'une grave
« maladie ; ils souffrent, comme israélites, d'une phthisie
« morale. On a déjà oublié le sabbat, les lois alimen-
« taires, les jours de fête, les lois sur le mariage, tout
« ce que prescrit la sainte religion de nos pères, tout ce
« qui fait de l'israélite un israélite. » (*Univers israélite*,
1^{er} juillet 1869, p. 598.)

Ils mutilent les prières.

« En ce moment même, on confectionne à Francfort

« un nouveau rituel, où les prières relatives au passé et
 « à l'avenir d'Israël sont effacées jusqu'à la dernière
 « trace : Messie, Jérusalem, Chanaan, rétablissement de
 « Sion et de nos gloires nationales et spirituelles, sont
 « supprimés comme une tache et une honte, et les quel-
 « ques prières qu'on veut bien y laisser ne seront dites
 « par personne. Quelles ruines et quels abîmes ! » (*Univers
 israél.*, 1^{er} août 1869, p. 629.)

Ils admettent les mariages mixtes.

« On s'est entretenu de quelques mariages mixtes ac-
 « complis récemment dans les sphères opulentes de la
 « société israélite française ; on en a beaucoup parlé, et
 « chez nous, et en dehors de nous... Quant à nous, il
 « nous a semblé qu'un tel sujet ne rentrait guère dans
 « notre cadre ; d'abord la vie privée doit être murée
 « étroitement ; ensuite, des gens qui comme nous furent
 « les victimes séculaires de l'intolérance, doivent pra-
 « tiquer le plus largement possible la tolérance ;
 « enfin, l'individu seul nous paraît juge des meilleurs
 « moyens pour lui d'arriver à la félicité en ce monde
 « et en l'autre. » (*Archives israélites*, 15 mai 1867,
 p. 438).

« On a déjà oublié le sabbat, les lois alimentaires, les
 « lois sur le mariage, tout ce que prescrit la sainte reli-
 « gion de nos pères. La voix de graves conseillers re-
 « tentit sans cesse : « Retournez, retournez, ou vous
 « êtes la proie de la mort, de la mort religieuse et mo-

« rale , ou vous cessez d'être israélites ! » (*Univers israél.*, 1^{er} juillet 1869, p. 598.)

Ils abandonnent la circoncision.

« Beaucoup de familles israélites ne font accomplir la
« circoncision qu'avec répugnance et non avec la cons-
« cience d'un devoir à remplir ; d'autres ne la font plus
« accomplir du tout à moins d'être forcés par des consi-
« dérations extérieures, des pressions de famille ou,
« comme en Allemagne, forcés par les lois de l'État, de
« choisir entre la circoncision ou le baptême. » (*Arch.
israél.*, 1^{er} août 1868, p. 689.)

« M. Raphaël Hirsch, l'éminent rabbin de Francfort,
« vient de publier une brillante réfutation d'un mani-
« feste adressé, l'année dernière, par soixante-six mé-
« decins juifs de Vienne, à l'administration de la com-
« munauté de cette ville, contre le commandement divin
« de la circoncision. Ce manifeste, si, à Dieu ne plaise,
« il pouvait jamais être pris en considération, exciterait
« les gouvernements à défendre le signe de l'immortelle
« alliance que le Seigneur a daigné accorder à Abraham
« et à ses enfants. Et ce sont des Juifs qui auraient ainsi
« dénoncé et fait condamner une des plus grandes et des
« plus saintes lois de notre Dieu. » (*Univers israél.*,
1^{er} juin 1869, p. 536.)

*Ils ne font plus élever leurs enfants dans l'étude
et la pratique du judaïsme.*

« Nous posons en fait que sur dix jeunes gens de quinze

« ans, neuf ne possèdent plus les éléments de la langue
 « hébraïque qu'ils ont apprise comme les candidats au
 « baccalauréat étudient leur manuel. Et si le conseil su-
 « périeur de l'instruction publique n'avait pas rendu
 « obligatoire l'étude de la petite histoire sainte de M. Du-
 « ruy, nos jeunes gens vivraient dans une sainte igno-
 « rance sur l'existence de nos patriarches. Nous n'osons
 « parler de la Bible, source et mère de toute notre litté-
 « rature. On ne la lit guère. » (*Univers israél.*, juillet
 1868, p. 504-505.)

« D'une part, l'indifférence complète, en matière reli-
 « gieuse, l'ignorance presque absolue de l'hébreu, ne
 « prouve-t-elle pas qu'Israël, depuis cinquante ans, tout
 « en constatant que ses adeptes, comme citoyens de tous
 « pays, ont brillamment relevé notre ancienne gloire, a
 « perdu beaucoup comme religion ? » (*La Presse israé-
 lite*, 30 avril 1869, p. 277.)

« On peut prévoir le jour, bien rapproché de nous, si
 « déjà il n'est arrivé, où le rabbin sera le seul dépositaire
 « de la science sacrée, et ce triste monopole, ce
 « privilège honteux pour nous, finira par l'écraser de son
 « poids. Tout le monde se désintéresse des études sa-
 « crées, les limites de ce qui est permis ou défendu s'ef-
 « facent de plus en plus. » (*Univers israélite*, avril
 1868.)

Ils n'ont plus la sainteté de la vie.

« L'impiété envahit des familles entières, dont elle

« gagne, comme une gangrène, tous les membres, les
« uns après les autres. Elles ne se comptent plus comme
« de rares exceptions, ces maisons où l'oubli du devoir
« est arrivé au point d'y éteindre les dernières étincelles
« de la foi de nos pères, d'y effacer tout vestige de la
« tradition israélite et jusqu'au souvenir même de la piété
« des ancêtres. En sondant ces plaies si douloureuses,
« nous sentons notre cœur défaillir, notre sécurité nous
« abandonner, notre joie faire place à une tristesse, à
« un abattement accablants. » (*Lettre pastorale* de
M. Ulmann, grand rabbin du Consistoire central, an-
née 1863.)

« Depuis un quart de siècle, et nous ne pouvons choi-
« sir une date plus éloignée, les moralistes se demandent
« avec raison : d'où vient que dans toutes les grandes
« villes de l'Europe on remarque, parmi les femmes de
« mauvaise vie, un plus grand nombre de juives que de
« chrétiennes ? Cette question est malheureusement mo-
« tivée, car, à Paris, à Londres, à Berlin, à Hambourg,
« à Vienne, à Varsovie et à Cracovie, dans ce qu'on est
« convenu d'appeler le demi-monde, sur les places pu-
« bliques et même dans les maisons de prostitution, on
« rencontre plus de juives que de chrétiennes, en te-
« nant compte de la proportion qui existe entre les deux
« populations. » (*Arch. israél.*, juil. 1867, p. 711-715.)

Telle est la première disette qui afflige les enfants
de Jacob. Avions-nous tort d'annoncer, avec le texte bi-

blique « que la famine est également dans le pays de
« Chanaan ? »

II

Mais, plus loin, le texte ajoute : « La famine s'aggra-
« vant désolait extraordinairement ce pays : *interim*
« *fames vehementer premebat*¹. »

Et pour les juifs aussi du dix-neuvième siècle, outre la première disette que nous venons de décrire, nous entrevoyons également une disette extraordinaire. Il faut tout dire. Nous avons parlé plus haut de l'aggravation possible, très-probable du fléau révolutionnaire, montrant du doigt ces innombrables armées du socialisme qui marchent avec un prodigieux ensemble au sac d'une société dont les défenseurs se disputent les lambeaux.

Or, incorporés à la société, les juifs, qu'ils le comprennent bien, en partageront désormais toutes les vicissitudes ; ils souffriront si elle souffre ; ils seront dépouillés si on la dépouille ; ils tomberont si elle tombe. Dans d'autres âges, ils ont pu souffrir et se voir dépouillés comme juifs ; si de pareilles épreuves doivent recommencer, on les dépouillera cette fois parce qu'ils sont propriétaires et financiers.

Nous voudrions nous tromper, frères bien-aimés en

¹ *Gen.*, XLII, 9.

Jacob notre père ; mais, en relisant cette histoire de Joseph, il nous semble entendre encore ces paroles terribles qui nous furent adressées : « Vous êtes des espions : *exploratores estis*¹. » Et qui sait si, à force d'ennuis, vous ne serez pas contraints de vous dire l'un à l'autre : « C'est justement que nous souffrons tout ceci, « parce que nous avons péché contre notre frère, et que, « voyant la douleur de son âme, lorsqu'il nous priaient « d'avoir compassion de lui, nous ne l'écoutâmes point : « c'est pour cela que nous sommes tombés dans cette « affliction²? »

III

Et maintenant, ô israélites, si toutes ces possibilités menaçantes devaient se réaliser ; si vraiment il devait advenir que la Révolution fût un instant triomphante en Europe, et que la famine fût générale ; si, à ce moment, l'Église catholique et romaine, ouvrant tous ses greniers, apparaissait évidemment comme l'unique et universelle institution de salut ; et si enfin, vous, comme les autres, vous deviez être tremblants et sans secours, nous vous demandons que vous vous souveniez alors de tout ce que nous vous aurons annoncé dans ce livre ; nous vous demandons hardiment que vous détourniez vos regards

¹ *Id.*, 21.

² *Gen.*, XLII, 1-2.

de dessus vos rabbins pour les porter sur nous, et que vous nous permettiez de vous crier cette parole du vieux Jacob à ses enfants : « *Quare negligitis?*... Pourquoi « négligez-vous ce qui peut nous sauver? J'ai appris « qu'on vend du blé en Égypte. Allez-y acheter ce qui « nous est nécessaire, afin que nous puissions vivre et « que nous ne mourrions pas de faim¹. »

Il nous semble entendre sortir de vos rangs cette clameur indignée : Nous à Rome, nous chez le Pape ! Jamais. N'y a-t-il pas tout près du Vatican un enfant juif baptisé que l'on retient malgré les cheveux blancs de son père ?...

Oh ! vous êtes bien les descendants des frères de Joseph : à quarante siècles de distance, ce sont les mêmes scènes, les mêmes sentiments, les mêmes accusations. Eux aussi, dans le fond de leur cœur, ils accusèrent de cruauté le maître de l'Égypte, lorsque, malgré l'anxiété et le grand âge d'un père qui attendait, il voulut retenir le jeune enfant que vous savez, Benjamin, et en faire son esclave. Mais, quel ne fut pas leur étonnement lorsque le dénouement arriva ? Les reproches de cruauté se changèrent en admiration et en actions de grâce.

On avait trouvé la coupe d'argent de Joseph dans le sac du jeune fils de Jacob. Eh bien ! le Pape a trouvé mieux dans l'âme de votre enfant ; il a trouvé le sang de Jésus-Christ qui est maître partout où on l'a placé. Un jour,

¹ *Genèse*, XLII.

quand le dénoûment arrivera, vous comprendrez aussi et vous bénirez le Pape.

« Pourquoi négligez-vous ce qui peut nous sauver ? » Nous ne cesserons donc pas, quand l'heure sera venue, de vous répéter cette instance de notre père. Mais, mieux que toute voix humaine, le Ciel lui-même vous parlera.

Levabit Dominus signum : Le Seigneur lèvera son signe, a dit le prophète Isaïe, et congregabit profugos Israel : et il réunira les fugitifs d'Israël ¹.

Pour qui croit en effet et aux causes secondes et aux causes surnaturelles, à la liberté de l'homme et au miracle de Dieu, le retour des Juifs apparaît comme devant être le résultat d'une double impulsion.

La première, sorte de préface et de préparation, est l'enchaînement naturel des événements, c'est-à-dire les combinaisons régulières de l'histoire, parce que Dieu, comme parle Bossuet, « veut que le cours des choses humaines ait sa suite et ses proportions... et il prépare « les effets dans les causes les plus éloignées ². » Nous avons montré la préparation naturelle de ce retour dans l'acte d'émancipation de 1791, dans le retour des Juifs à la société, dans la famine qui commence, et dans d'autres événements possibles.

Tout cela, c'est la main de l'homme. Mais quand l'homme aura fait pour ce retour tout ce qu'il était appelé à faire, il y aura surtout le bras de Dieu. Pour briser cet

¹ 1s., xi, 12.

² *Discours sur l'Hist. univ.*, III^e part., ch. II et VIII.

endurcissement qui dure depuis deux mille ans, il faut rien moins qu'un grand coup extraordinaire ; il faut le coup de foudre du chemin de Damas, et Dieu a juré qu'il le frappera : *Le Seigneur lèvera son signe, et il réunira les fugitifs d'Israël : Levabit Dominus signum, et congregabit profugos Israel.*

Vous vous lèverez donc, ô israélites, et dans ce temps où la société tout entière sera contrainte de se précipiter vers les greniers de l'Église, on verra se réaliser cette autre arrivée également précipitée des enfants de Jacob, décrite ainsi par le prophète :

Convertentur ad vesperam : Ils se convertiront sur le soir,

Et famem patientur ut canes : Et comme de pauvres chiens ils souffriront la faim,

Et circuibunt civitatem : Et ils tourneront autour de la ville ¹.

Ne soyez point contristés de ce langage : comme de pauvres chiens, ils souffriront la faim. C'est un de nos ancêtres, inspiré de Dieu, qui parle de la sorte. N'en soyez pas contristés, c'est l'attitude de tous les peuples à leur entrée dans l'Église, ce fut celle de la gentilité aux pieds du Christ dans la personne de la Chananéenne ² !

Ils se convertiront sur le soir, et comme de pauvres chiens ils souffriront la faim, *et circuibunt civitatem*, et

¹ Ps. LVIII, 15.

² S. Matth., xv, 22-28.

ils tourneront autour de la ville. O Ville, ô Église, ô Rome, ouvre tes portes, pour accueillir les pauvres affamés d'Israël ; et vous, peuples, ouvrez vos rangs, pour ne pas laisser mourir les restes de Jacob ! O Rome, tu t'es émue hier, lorsqu'un protestant, se tournant vers toi, t'a demandé de rétablir le droit public des nations¹ : quelle sera ton émotion, si tu dois voir le vieux peuple des commencements se présenter sur le soir, pour te demander de soutenir le Sinaï et de raffermir les bases du monde !

IV

Dieu seul connaît tous les secrets de cette sublime journée, la plus touchante qu'aura vue le monde, annoncée et soupirée par le Sauveur lorsqu'il disait : « Jérusalem ! Jérusalem ! Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous son aile ; et tu n'as pas voulu !

« Je vous le dis en vérité, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur². »

Depuis lors, nous ne l'avons plus revu...

¹ *Appel d'un protestant au Pape pour le rétablissement du droit public des nations.* (Douniol, éditeur.)

² Matth., xxiii, 37-9.

Ici, ô israélites, c'est à genoux que nous avons écrit les lignes suivantes :

« Cependant Joseph ne pouvait plus retenir son émotion. Et parce qu'il était environné de plusieurs personnes, il commanda que l'on fit sortir tout le monde, afin que nul étranger ne fût présent lorsqu'il se ferait connaître à ses frères. Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva fortement sa voix qui fut entendue des Égyptiens et de toute la maison de Pharaon. Et il dit à ses frères : *Je suis Joseph, Joseph votre frère, que vous avez vendu*¹... »

Il y avait vingt ans qu'ils ne l'avaient pas revu. Et au moment où ils le revoyaient, c'était dans la réalisation de ce mystérieux songe des gerbes qu'il leur avait raconté dans la naïveté de son enfance : « Écoutez, avait dit le préféré de Jacob à ses frères, écoutez le songe que j'ai eu : il me semblait que je liais avec vous des gerbes dans un champ ; et ma gerbe se tenait debout, et vos gerbes étaient autour de la mienne, et elles l'adoraient². »¹

Et l'adoration se réalisait. Ses frères reconnurent avec frayeur le pauvre petit pâtre qu'ils avaient vendu, et ils adoraient en tremblant le maître des greniers de l'Égypte et le Sauveur du monde.

Nous, leurs descendants, nous n'avons pas été plus sages. Comme eux, nous avons douté du Messie, notre

¹ *Gen.*, XLV, 1-4.

² *Id.*, XXXVII, 6-7.

frère, parce qu'au lieu d'entrer dans la vie par l'arc de triomphe des grandeurs humaines, il était pour ainsi dire sorti de terre au sein de l'obscurité. Et nous l'avons vendu. Et nous l'avons mis dans la citerne.

Et voici vingt siècles que nous ne l'avons plus revu!

Mais, pour nous, comme pour nos ancêtres, la reconnaissance se fera un jour. Et elle ne pourra se faire que dans le prodige et la magnificence du triomphe de notre frère : nous avons douté devant la Crèche, nous croirons devant le Vatican ; et quand nous nous rencontrerons avec tout l'univers devant les greniers sauveurs, nous reconnaitrons l'enfant de notre famille que nous avons vendu!

Une voix se fera-t-elle entendre : « C'est moi qui suis « Jésus ? » ou bien la voix se servira-t-elle de la bouche infailible du Souverain Pontife ? Et quand cette voix nous parlera, sera-ce dans le secret, « afin que nul étranger ne soit présent lorsqu'il se fera connaître à ses « frères ? » Sur tout cela l'Écriture garde le silence. Elle dit seulement que, comme les frères de Joseph, nous aurons aussi notre frayeur, et surtout notre douleur.

La douleur de notre repentir, ah ! elle ne s'écoulera pas dans le silence d'un confessionnal, mais, au grand jour, à la face de tous les peuples, comme à midi du Vendredi saint.

Le prophète a vu l'effusion de cette douleur : « Je ré-
« pandrai, dit le Seigneur, sur la maison de David et
« sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de

« prière ; *ils jetteront les yeux sur moi qu'ils auront*
 « *percé* ; et ils pleureront avec larmes et avec soupirs,
 « comme on pleure un fils unique ; et ils seront pénétrés
 « de douleur comme on l'est à la mort d'un fils aîné.

« Et la terre sera dans les sanglots, une famille à
 « part, et une autre à part ; les familles de la maison de
 « David à part ; les familles de la maison de Nathan à
 « part ; les familles de la maison de Lévi, les familles de
 « la maison de Sèmeï à part ; et toutes les autres familles
 « chacune à part, et leurs femmes à part ¹. »

O peuples, quand vous nous verrez ainsi abattus, assis
 à terre et à part, comme dans nos grands deuils, oh !
 alors, prenez commisération de notre misère, et mêlez
 vos larmes à nos larmes ! Nous regarderons Celui que
 nous aurons percé, son sang nous pèsera comme un
 monde : et notre tête appesantie s'inclinera comme celle
 de Dieu sous la croix.

V

Mais, à travers ses larmes, la terre contempera alors
 le dernier et le plus solennel amour : cette double scène
 de réconciliation que l'Écriture nomme la réconcilia-

¹ Zach., xii, 10-14.

tion des frères avec leurs frères, et des pères avec les enfants.

La réconciliation des frères avec leur frère ! Nous ne dirons rien des tendresses de Jésus-Christ pour ses frères, il faut laisser à Joseph le secret de son pardon et de son amour ! Mais nous dirons nos tendresses et notre dévouement pour lui.

Entre toutes les qualités qui forment le génie de notre nation, il en est deux plus remarquables que toutes les autres, c'est la vivacité de sentiments et c'est la ténacité. La vivacité de sentiments : notre nation ne hait rien ou n'aime rien faiblement, dans son amour comme dans sa haine, elle va jusqu'à l'extrême. Et la ténacité : car voici quarante siècles que nous attendons celui que nous devons aimer ! Or, lorsque l'esprit de grâce se mettra enfin dans cette vivacité et dans cette ténacité ; lorsque nos yeux s'ouvriront ; lorsque nous nous apercevrons en masse que celui que nous attendons depuis quarante siècles est déjà passé, que lui-même depuis vingt siècles nous attend les bras étendus ; lorsque nous verrons avec la clarté du soleil que nous avons eu le malheur de le crucifier, et qu'enfin les nations chrétiennes qui auraient dû nous le faire connaître ne le connaissent presque plus, et ne l'aiment plus à leur tour : à ce moment, grand Dieu ! ce sera parmi nous l'explosion d'un amour qui s'en voudra de sa méprise, et qui, se retournant irrité, s'en prendra à tout l'univers. Et nous nous lèverons, et alors recommenceront nos courses à travers les espaces, et là où avait passé

le Juif errant, repassera le juif devenu apôtre. Nous avons vu au livre de l'Apocalypse cet irrésistible apostolat de notre peuple, et il était cet Ange revêtu d'une nuée, de cette nuée qui autrefois avait ombragé et protégé ses pères : *angelum amictum nube ;*

Et sur sa tête il y avait un arc en ciel, l'arc en ciel ou le signe du pardon et le signe des beaux jours : *et iris in capite ejus ;*

Et son visage était comme le soleil, c'était ce même éclat, ces deux cornes de lumière qui autrefois avaient illuminé le visage de Moïse : *et facies ejus erat ut sol ;*

Et ses pieds étaient comme des colonnes de feu : comme des colonnes de feu pour broyer les obstacles au royaume catholique : *et pedes ejus tanquam columnæ ignis ;*

Et il tenait à la main un petit livre ouvert, ce petit livre ouvert, c'est-à-dire l'Évangile fermé pour ce peuple tout seul durant dix-neuf siècles : *et habebat in manu sua libellum apertum ;*

Et alors, ajoute l'Apocalypse, mettant le pied droit sur la mer et le pied gauche sur la terre, parce que ce peuple géant était dispersé et sur la terre et sur la mer, il fit entendre sa voix, et sa voix était comme celle d'un lion qui rugit : *et clamavit quemadmodum quum leo rugit*¹. O saints rugissements de notre peuple, ô lion de la tribu de Juda, quand tu rugiras, le monde en sera comme ébranlé ! Aux accents de ton rugissement d'amour, à ce

¹ Apoc., x, 1-3.

grand cri : « Je l'ai trouvé, celui que j'aime ¹, » ce sera le grand réveil, ce sera la résurrection de la mort à la vie, ce sera l'allégresse et l'alleluia, une sorte de matinée de Pâques !

La matinée de Pâques, ou la réconciliation de tous les peuples, la communion universelle : voilà dix-neuf siècles que l'Église l'essaie chaque année à pareil jour, qu'elle la prépare et qu'elle l'attend ! O Église, dresse tes tables, et revêts tes plus beaux habits de fête : lorsque sur la poitrine de Joseph le peuple juif aura penché sa tête, à côté, le peuple chrétien penchera de nouveau la sienne ; et ce sera ce spectacle ravissant annoncé dans le dernier verset des vieux prophètes : la réconciliation des cœurs des pères avec les enfants, et des cœurs des enfants avec leurs pères : *cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum* ².

Sur la poitrine du Vicaire de Jésus-Christ, la tête du juif et du gentil, leurs mains entrelacées, toutes les haines étant finies, le mur de séparation étant tombé, ce sera l'unique troupeau et l'unique pasteur, *UNUM OVILE ET UNUS PASTOR* ³.

¹ *Cant.*, II, 4.

² *Malach.*, IV, 6.

³ *Joan.*, X, 16.

VI

Et ce ne sera pas la fin du monde.

La conversion des juifs, s'écrient certains esprits inquiets plutôt que chagrins, ah ! qu'elle s'accomplisse le plus tard possible, parce qu'elle doit amener cette phase terrible de la fin.

Qu'ils se rassurent.

L'apôtre saint Paul, ce juif qui a vu clair dans les destinées de notre peuple, appelle la conversion des juifs la richesse du monde, il l'appelle encore un retour de la mort à la vie. « Si la ruine des juifs, s'écrie-t-il, a été
« la richesse du monde, combien leur résurrection enri-
« chira-t-elle le monde encore davantage ; et si la perte
« des juifs a été le salut du monde, que sera leur retour,
« sinon un retour de la mort à la vie¹. »

Ce n'est donc point avec la fin du monde, mais bien avec la plus étonnante splendeur du monde que coïncidera la conversion des juifs. Ils se convertiront, non pas pour annoncer que tout va finir, mais pour annoncer que tout va rajeunir et s'épanouir ; car si la conversion des juifs devait amener la fin, l'Apôtre n'aurait pas dit, il n'aurait

¹ Rom., xi, 12-15.

pas pu dire que leur conversion sera pour le monde un *retour de la mort à la vie*; il n'aurait pas pu dire qu'elle sera une richesse, et une richesse telle que celle qu'ils vous ont procurée, ô nations chrétiennes, en vous laissant prendre leur place sur l'olivier franc, ne saurait être comparée à celle qu'ils vous procureront quand ils reviendront à l'olivier. L'Écriture emploie des expressions étonnantes pour désigner la magnificence de cette époque, elle l'appelle la *plénitude des nations*. Or, Dieu qui veut, comme parle Bossuet, que l'histoire humaine ait *ses proportions*, ne saurait permettre que cette plénitude, pour laquelle tous les siècles ont été en travail, ne dure que peu de jours, et il n'amènera point brusquement sur elle la fin du monde.

Nous dirons quelque chose de plus :

C'est précisément cette conversion des juifs qui doit retarder et reculer la fin du monde.

Au dernier chapitre des prophètes de l'Ancien Testament, Dieu, las des crimes de la terre, décrit le jour du jugement, qui doit venir « comme un jour de feu, semblable à une fournaise ardente. » Et tout à coup Dieu retient ses foudres et s'écrie : « *Avant que le grand et épouvantable jour arrive, il y aura la réconciliation des cœurs des pères avec les enfants, et des cœurs des enfants avec leurs pères* : de peur qu'en venant je ne frappe la terre d'anathème ¹. »

¹ Malach., iv, 5-6.

Donc cette réconciliation, cette conversion retardera le dernier jour, en faisant que Dieu suspende en même temps et sa venue et les anathèmes dont il venait frapper la terre : *de peur qu'en venant je ne frappe la terre d'anathème.*

Saint Paul semble avoir eu la même pensée que Malachie lorsque, parlant du mystère d'iniquité qui doit à la fin produire l'Antechrist, et de la consommation finale, il disait aux Thessaloniens : « *Vous savez bien ce qui empêche qu'il ne vienne* ¹. »

Enfin Jésus-Christ lui-même a fait cette magnifique promesse : « *Élie doit venir auparavant, et il rétablira toutes choses* ². »

Élie viendra donc auparavant ; et dans quel but ? Pour rétablir toutes choses ; à sa venue, toutes choses toucheront à leur décadence, à leur fin, et Élie les rétablira.

Voilà des témoignages qui achèvent bien d'éclaircir et de préciser cette parole de saint Paul : que la conversion des juifs sera un retour de la mort à la vie. Et c'est en vue de cet immense service, « la fin du monde différée, » que Tertullien faisait déjà de son temps cette belle recommandation : *Il faut que le chrétien, bien loin de s'affliger du retour des juifs, s'en réjouisse ; puisque toutes nos espérances sont intimement liées à l'attente des restes d'Israël* ³.

¹ II. *Thessal.*, II, 6.

² *Matth.*, XVII, 10-11.

³ *Christianum de restitutione Judæi gaudere et non dolore oportet :*

Rassurez-vous donc, esprits craintifs.

Lorsque vous nous verrez entrer dans l'Église, et nous approcher de vous, ce ne sera point en héraults de la mort, mais en héraults de la vie. Nous arriverons, non pour annoncer la fin, mais pour l'empêcher. Nos mains tiendront les palmes du jour des Rameaux, et non des cyprès. Nous serons la flamme qui rallumera la mèche qui fume encore. Et ce feu sera le plus beau !

Et puis reviendra la fin du monde. Mais elle ne pourra revenir que lorsque le mal aura repris le dessus : « Un jour viendra peut-être où le mal l'emportera réellement sur le bien, soit en quantité, soit en intensité : ce sera le signe de la fin. Les justes ne faisant plus le contre-poids des méchants par leur nombre, ni par leurs vertus, Dieu prononcera contre le genre humain tout entier l'arrêt qu'il a tant de fois prononcé, dans le cours des siècles, contre les nations. Comme il écrivit de sa main sur les murs de Babylone la prophétie de sa chute, ainsi écrira-t-il dans les nuées la ruine du monde devenu la dernière Babylone, et la sentence sera la même que pour Balthazar : *Tu as été pesé dans la balance, et on t'a trouvé léger*¹. » Mais alors, remarquez-le bien, ô vous qui redoutiez notre conversion, ce ne seront plus les juifs qui seront responsables de la fin. Nous étions venus pour empêcher le fracas du monde, mais des cri-

Siquidem tota spes nostra cum reliqua Israelis expectatione conjuncta est. (Tertul., *De Pudicit.*, ch. viii.)

¹ Lacord., t. IV, p. 568.

mes plus forts que nous l'auront ramené. Si la terre doit un jour se refroidir, se glacer dans cette agonie qu'a prédite le Fils de l'homme, et puis finir, sa glace et sa fin ne seront plus notre œuvre ; car nous, nous aurons apporté le feu !

VII

Jacob allait mourir. Joseph l'ayant appris, vint avec ses deux fils Manassé et Éphraïm. On dit au vieillard : Voici votre fils Joseph. Aussitôt, reprenant ses forces, il s'assit sur son lit et dit à Joseph : « J'ai eu la consolation
« de vous revoir contre toute espérance ; et Dieu a bien
« voulu me donner encore celle de voir vos enfants. C'est
« pourquoi vos deux fils que vous avez eus avant que je
« vinsse en Égypte seront à moi : Éphraïm et Manassé
« seront mis au nombre de mes propres enfants. » Joseph les ayant retirés d'entre les genoux de son père, se prosterna en terre, puis il plaça Manassé à la droite de Jacob, parce qu'il était l'aîné, et Éphraïm à sa gauche. Mais le vieillard, croisant les bras à dessein et *donnant*, comme parle l'Écriture, *de l'intelligence à ses mains*, mit la droite sur la tête d'Éphraïm et la gauche sur celle de Manassé ; et il bénissait en disant : « Que le Dieu en la
« présence de qui ont marché mes pères Abraham et Isaac,
« le Dieu qui me nourrit depuis ma jeunesse, que l'Ange

« qui m'a délivré de tout mal bénisse ces enfants, qu'ils
« portent mon nom, et le nom de mes pères Abraham et
« Isaac, et qu'ils se multiplient à l'infini sur la terre. »
Or Joseph voyant que Jacob avait mis sa main droite sur
Éphraïm, en eut de la peine. Il prit donc la main de Jacob,
pour l'ôter de dessus la tête d'Éphraïm, et la mettre sur
celle de Manassé, et il dit : « Vos mains ne sont pas
« bien, mon père ; car celui-ci est l'aîné, mettez votre
« main droite sur sa tête. » Mais Jacob refusa de le
faire, et il dit : « Je le sais bien, mon fils, je le sais
bien ! » .

Et nous aussi, nous le savons, ô mon Dieu : nous savons que ces deux enfants, placés par Joseph leur père sous la bénédiction de Jacob, figuraient cette suprême et solennelle bénédiction qui devait être donnée un jour par Jéhovah aux deux fils de son Christ, au peuple juif et au peuple chrétien. Nous savons que la main droite, primitivement placée sur la tête du peuple juif, qui est l'aîné, a été transportée et repose maintenant sur la tête du plus jeune, qui est le peuple chrétien. Qu'elle y repose, nous ne sommes plus jaloux ! O mon frère Éphraïm, sois béni comme l'aîné ; que la main droite soit à toi ; garde-la, et que sur ta tête elle demeure toujours ! Mais la main gauche, ô mon Dieu, ah ! donnez-nous la main gauche. *Que vos bras se croisent, c'est-à-dire que la croix, source de toutes bénédictions, s'abaisse bientôt vers la tête si*

¹ Gen., XLVIII.

longtemps inclinée du pauvre peuple hébreu. Que Manassé soit béni avec son frère Éphraïm ; et que les deux peuples du Christ, s'embrassant dans l'unité, d'un même Dieu, d'une même Église, d'une même félicité, réalisent enfin ce souhait de long bonheur, par où le vieux patriarche a terminé sa bénédiction, et qui, selon sa promesse, doit devenir un doux proverbe : « *On dira : que Dieu vous bénisse comme Éphraïm et Manassé.* »

FIN

TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE. — BUT DE CET OUVRAGE. IX

PREMIÈRE PARTIE

PHASES DIVERSES DE LA QUESTION MESSIANIQUE AU SEIN DU PEUPLE
JUIF DEPUIS LA RUINE DE JÉRUSALEM

CHAPITRE I^{er}

LE FILON MESSIANIQUE A TRAVERS LES SIÈCLES DE LA
DISPERSION

- I. Les données bibliques de la question admises par les Juifs. — II. Nouvelle démonstration de la vérité par la philosophie de l'histoire. — III. Les catacombes de l'histoire juive. 1

CHAPITRE II

PÉRIODE D'INQUIÉTUDE

- I. Les deux grandes causes d'inquiétude : 1^o la plénitude des temps ou la maturité du fruit messianique ; 2^o la destruction successive de tout ce qui devait concourir à sa production : feuilles généalogiques, tige de David, Terre Sainte, tout disparaît. — II. Manifestations de l'inquiétude : les calculs des 70 semaines, les cinq manières de calculer. Contraste de cette occupation avec celle du *Super flumina Babylo-nis*. — III. Autre manifestation d'inquiétude : l'apparition des faux Messies ou le mirage messianique. L'illusion vingt-cinq fois renouvelés. — IV. Le futur procès du rabbin Akiba. 8

CHAPITRE III

PÉRIODE DE DÉSESPOIR ET DE SILENCE

- I. Nécessité, pour juger avec exactitude les hommes et les choses d'un autre temps, de refaire par la pensée leur milieu historique. Quel était au moyen âge le milieu du peuple juif? Le rabbinisme, point central de ce milieu. — II. Résolution désespérée du rabbinisme d'étouffer au sein de la synagogue la question messianique. Deux sortes de mesures : les mesures publiques, les mesures détournées. Mesures publiques ou les anathèmes, par où le rabbinisme interdit les abords de la question. — III. Mesures détournées : le bouleversement des prophéties, par où il la rend impraticable. — IV. L'étude du Talmud substituée à celle de la Bible, par où il la fait oublier. — V. Résultats de toutes ces mesures : le silence sur le Messie. Le livre fermé. 30

CHAPITRE IV

PÉRIODE DE RATIONALISME ET D'INDIFFÉRENCE

- I. Réveil de la question du Messie à la fin du dix-huitième siècle. — II. Le mythe messianique. Sa définition. — III. Ses causes. — IV. Ses progrès. L'Allemagne et la France, double théâtre de son action. Différence remarquable de la manière dont il progresse dans les deux pays. — V. Réfutation du mythe. La Tradition tout entière le repousse. — VI. Et aussi la Bible. — VII. Et aussi l'honneur de la nation juive. — VIII. L'indifférence matérialiste par rapport au Messie. Contraste de la richesse juive au premier et au dix-neuvième siècles de l'ère chrétienne. — IX. Dernier terme de la décadence et commencement de l'espérance, ou le feu sacré étouffé sous la boue et rallumé. 52

SECONDE PARTIE

ESPÉRANCE D'UNE DERNIÈRE PHASE, OU PÉRIODE DE RECONNAISSANCE

PRINCIPE PRÉLIMINAIRE

- I. Le passé prophétie de l'avenir. — II. L'histoire agrandie de Joseph. 81

CHAPITRE I^{er}

LA FAMINE

- I. Le mystère d'iniquité qu'a prédit saint Paul. — II. Pourquoi Dieu le laisse grandir : comme le péché des Juifs a été cause de l'appel

des Gentils devenus les nations chrétiennes, l'iniquité des nations chrétiennes sera cause du rappel des juifs. — III. Ce que le mystère d'iniquité parvenu à sa plénitude doit produire dans le monde : une famine immense. — IV. Cette famine ne commence-t-elle pas à notre époque? 86

CHAPITRE II

LES GRENIERS DE ROME

- I. L'indéfectibilité de l'Église chrétienne au-dessus de la défaillance des nations chrétiennes. Les greniers. — II. L'homme sage et habile et rempli de l'Esprit de Dieu. — III. L'amoncellement des gerbes. — IV. L'aggravation très-probable de la famine. Détresse des peuples. Impuissance des monarchies et des religions. — V. L'ouverture de tous les greniers. Le Pape proclamé Sauveur. 107

CHAPITRE III

JOSEPH RECONNU PAR SES FRÈRES

- I. La famine se fait sentir aussi chez les enfants de Jacob. — II. Son aggravation très-probable, comme ailleurs. — III. *Le quare neglignitis* du patriarche Jacob et le *levabit Dominus signum* du prophète Isaïe. Arrivée des frères de Jésus-Christ devant les greniers de l'Église. — IV. La reconnaissance et la grande scène de douleur. — V. La double réconciliation annoncée par l'Écriture, des frères avec leur frère, et des pères avec les enfants. — VI. La plénitude des nations. Réponse à l'objection de la coïncidence de la fin du monde avec le retour des Juifs. — VII. Sens et réalisation de la double bénédiction donnée aux deux enfants de Joseph, à Éphraïm et à Manassé. 126

FIN DE LA TABLE

WIDENER



HN K5V4 E



